

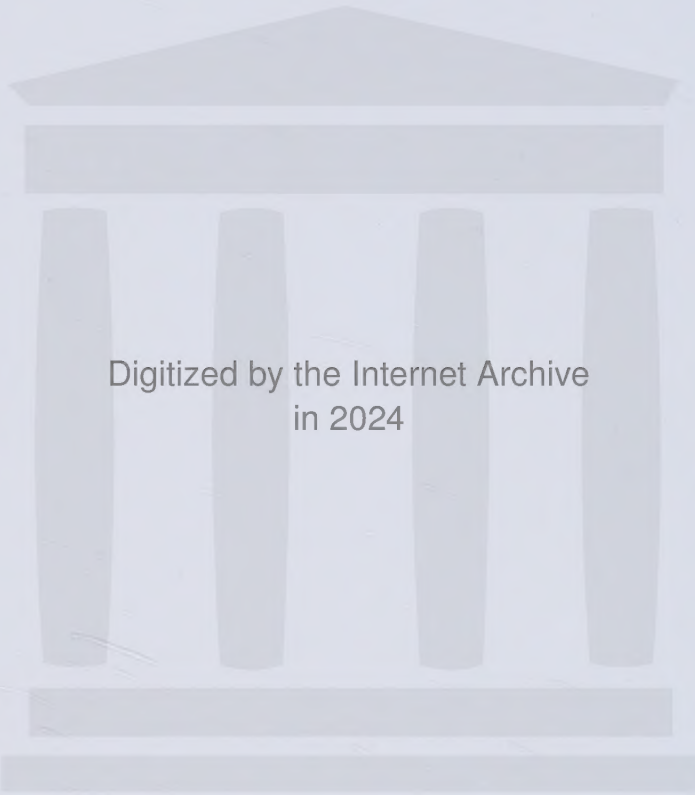


**Max Allan Collins**  
D'après le scénario de  
**Jeff Maguire**

# **DANS LA LIGNE DE MIRE**

■ Roman

Albin Michel ■



Digitized by the Internet Archive  
in 2024







Max Allan Collins

D'après le roman de

Jeff Maguire

# Dans la ligne de mire

ROMAN

Traduit de l'anglais  
par William Oliver Diamond

Albin Michel



*Max Allan Collins*

*D'après le scénario de  
Jeff Maguire*

# *Dans la ligne de mire*

ROMAN

*Traduit de l'américain  
par William Olivier Desmond*

*Albin Michel*

COLUMBIA FILMS ET CASTLE ROCK ENTERTAINMENT  
PRESENTENT UNE PRODUCTION APPLE/ROSE,  
UN FILM DE WOLFGANG PETERSEN, CLINT EASTWOOD,  
JOHN MALKOVICH, RENE RUSSO :  
« **DANS LA LIGNE DE MIRE** » (IN THE LINE OF FIRE)  
DYLAN Mc DERMOTT, GARY COLE,  
FRED DALTON THOMPSON ET JOHN MAHONEY.  
MUSIQUE DE ENNIO MORRICONE. MONTAGE : ANNE V. COATES, A.C.E.  
CHEF DECORATEUR : LILLY KILVERT.  
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE : JOHN BAILEY, A.S.C.  
COPRODUIT PAR BOB ROSENTHAL. ECRIT PAR JEFF MAGUIRE.  
PRODUCTEURS EXECUTIFS : WOLFGANG PETERSEN, GAIL KATZ ET DAVID VALDES.  
PRODUIT PAR JEFF APPLE. REALISE PAR WOLFGANG PETERSEN.



*Édition originale américaine :*

IN THE LINE OF FIRE

© 1993 by Columbia Pictures Industries, Inc.

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord de Berkley Publishing Group  
du Putnam Berkley Group, Inc.

*Traduction française :*

© Éditions Albin Michel S.A., 1993

22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN : 2-226-06539-3



*À Jim Hoffmann qui,  
depuis longtemps, maîtrise le regard.*



*Si quelqu'un est décidé à échanger  
sa vie contre la mienne, personne ne  
pourra rien y faire.*

John Fitzgerald Kennedy





C'était toujours le même rêve.

Un temps superbe mais chaud, à Dallas ; impression de survoler la chaussée de quelques centimètres, debout sur le marchepied de la voiture suiveuse. Nerveux — ils sont si nombreux, au Texas, à haïr le Président ! — il est juste là devant, il sourit, il salue la foule, imité par sa ravissante épouse, il rayonne...

Le Président et la Première Dame. Mais ils sont en noir et blanc. Comme lui.

Il plane, comme dans un film d'actualités, un film dans lequel on l'aurait introduit subrepticement, il fait son boulot, il parcourt la foule des yeux, à la recherche des visages fermés ou hostiles, de tout mouvement ou de tout bruit suspect — et voici tout d'un coup qu'il y en a un, de bruit suspect ; mais ce n'est qu'un simple pétard.

Ou bien non ?

Et, toujours debout sur le marchepied, il se tourne, dans un ralenti qui n'en finit pas de ralentir, se tourne vers la limousine où le Président s'effondre — *a-t-il été touché ?*

Bordel, le Président *a été touché* !

Sous le choc, cependant, Frank Horrigan, agent des Services secrets, reste pétrifié, paralysé, les yeux écarquillés d'horreur, bouche bée, il regarde la tête du Président exploser, cauchemardesque déflagration de sang, de cervelle et d'os — sauf qu'elle n'est pas en noir et blanc, mais en couleurs, en couleurs vives, une épouvante en Technicolor...

Et Frank Horrigan, comme cela lui est si souvent arrivé au cours des dernières décennies, s'assoit tout droit dans son lit, en sueur, haletant, terrifié.

Et plein de honte.

Il a entendu dire que beaucoup de gens rêvaient en noir et blanc, mais celui-ci est le seul, de tous les rêves qu'il fait, qui ne soit pas en couleurs — sauf au dernier moment, lorsqu'il s'interrompt sur l'abominable explosion en Technicolor. A une époque, il le faisait chaque nuit ; il revient beaucoup plus rarement, aujourd'hui : tous les deux trois mois.

Mais c'était peut-être plus supportable lorsqu'il le faisait tout le temps.

Il alluma la lampe de chevet, s'aveuglant lui-même — c'était toujours ainsi — comme sous la mitraille des flashes des journalistes, quand ceux-ci entouraient le Président qu'il devait protéger. A côté de la lampe, sur la table de chevet, se trouvaient deux photos, dont l'une d'elles était aussi ancienne que le souvenir qui déclenchait le rêve récurrent qu'il venait d'avoir.

Comme si ce geste allait le calmer ou le ramener à la réalité, il toucha le cadre de bois, patiné par

l'usage, de la première, agrandissement d'un cliché qu'il avait pris lors d'un pique-nique dans un parc national. On y voyait, souriant radieusement, son épouse, une brune superbe, et sa fille, brune également, à l'époque une adorable enfant de cinq ans. La deuxième représentait cette même fille, mais adulte, toujours adorable quoique un peu trop ronde, avec son mari, Harold.

*Et moi, dans tout ça, je continue à jouer aux gendarmes et aux voleurs, songea-t-il avec une grimace.*

C'était cependant tout ce qu'il savait faire. Ça, et jouer du piano — mais il n'avait jamais gagné sa vie avec la musique. Certes, il courait le risque de mourir en exerçant l'autre activité, et pourquoi pas, après tout ?

Il savait qu'il ne pourrait pas se rendormir, du moins pas tout de suite et, ne portant que le pantalon de son pyjama, collant de sueur à cause du cauchemar, il se leva ; son corps bronzé paraissait à la fois plus jeune et plus âgé que ce qu'il était en réalité : mince, musclé, mais couturé de cicatrices, dont certaines avaient été faites par balles.

Aucune, cependant, ne provenait de Dallas ; pas une balle ne l'avait touché, ce jour-là. Sans quoi, le pays qu'il avait pour mission de protéger pendant tant d'années aurait encore mérité de l'être. Évidemment, dans ce cas, il ne serait plus en vie, à l'heure actuelle, pour en parler.

Cela dit, il s'en fichait éperdument.

Il gagna la petite salle de séjour — son deux-pièces sur la Rue K était une bauge désordonnée de

célibataire — mais même dans l'obscurité, il était capable d'éviter les piles de disques compacts, de revues musicales et de partitions pour arriver jusqu'au seul objet ayant réellement de la valeur pour lui, sa stéréo Onkyo. Il glissa un album de Miles Davis, *Kind of Blue*, dans le lecteur de compacts et se laissa bercer par les vagues de son ambiance nostalgique.

Se laissa rafraîchir.

Il soupira, s'efforçant toujours de chasser les impressions de son rêve, et alla se servir deux-trois doigts de Jameson Irish Whiskey avant de s'asseoir sur le canapé, près de la fenêtre, où la brise de septembre jouait dans le voilage, y créant des fantômes paresseux. Il regarda dans la rue, ponctuée des cercles de lumière des réverbères, qu'une petite pluie avait rendue humide et brillante.

Frank Horrigan avait été bel homme, naguère ; il l'était encore, dans le genre taillé à coups de serpe et vieux loup de mer buriné. Mais il n'était pas du style à se soucier beaucoup de son aspect. Chaque année avait sculpté un peu plus son masque aux pommettes hautes, aux yeux en fente étroite ; un masque qui aurait été impénétrable si les rides qui le creusaient n'avaient trahi sa peine et ses regrets. Ses cheveux s'éclaircissaient. Sa patience atteignait plus rapidement ses limites.

Un peu plus tôt, comme souvent le soir, il avait fait un arrêt dans le bar du coin de la rue où on lui permettait de rester assis au piano et de jouer un peu. Il n'était pas tout à fait assez bon pour être payé ; mais du moment qu'il jouait gratuitement,



il pouvait s'offrir sa petite séance quand il le voulait.

Il but son whisky à petites gorgées, savourant sa chaleur et son parfum fumé. Quand il l'eut terminé, il s'interdit d'en prendre un deuxième ; il en avait déjà bu un au bar. Même après toutes ces années, il entendait encore la voix de son ex-femme le mettant en garde : « Tu bois trop ! »

Il s'en tint donc là. Dans le boulot qu'il faisait, boulot où l'on se retrouvait en première ligne, quand ce n'était pas dans le collimateur ennemi, il valait fichtrement mieux ne pas avoir de problème d'alcool.

Lorsqu'il se recoucha, les notes de blues de Miles Davis lui parvenaient encore depuis le séjour ; la chaleur du whisky et la trompette de Miles suffirent à l'apaiser. Il s'assoupit et dormit d'un bon sommeil. Il ne refit pas le rêve.

Pas cette nuit-là.

Mitchell Leary — Mitch pour ses amis, mais peu d'entre eux étaient encore en vie — avait un sourire à l'affabilité trompeuse, mais son crâne presque chauve, ses pommettes hautes et son petit menton lui faisaient, curieusement, une tête de mort.

Il souriait ainsi, dans la chambre monacale de l'appartement qu'il occupait dans un quartier minable de Washington, tout en scotchant une nouvelle photo du Président des États-Unis sur un mur qui comportait déjà un certain nombre de clichés du Premier Magistrat du pays.

Certains de ces documents avaient été découpés dans des revues ou des quotidiens, et dataient des derniers discours sur l'état de l'Union, ou montraient le Président et la Première Dame débarquant d'Air Force One, le jet de la présidence. D'autres étaient des agrandissements de vingt par vingt-cinq de photos que Leary avait prises lui-même, depuis la foule, lors d'événements comme l'inauguration et les nombreuses apparitions faites par le Président, au cours des derniers mois, dans le cadre de la campagne électorale. Les élections allaient avoir lieu dans deux mois.

Ce qui, pour Leary, constituait une sorte de date limite — une *ligne mortelle*, comme on dit en anglais, et cette idée le fit sourire encore plus largement ; il aimait l'ironie, trouvant presque qu'elle rendait la vie digne d'être vécue.

En outre, il avait également scotché ou punaisé des notes griffonnées de sa main, fondées sur des articles de journaux, concernant l'emploi du temps habituel du Président.

L'homme qui était à la tête du pays, cependant, ne constituait qu'un des éléments de cette étrange exposition. D'autres images, découpées dans des revues mais également dans des livres (il ne manquerait pas d'avoir des ennuis si certaines bibliothèques publiques arrivaient à mettre la main sur lui !) lui donnaient une dimension historique.

Car y figuraient aussi des représentations de certains prédécesseurs. Abraham Lincoln, James Garfield, William McKinley et John Fitzgerald Kennedy.

La différence tenait à ceci : ces documents décrivaient le moment de leur assassinat. Le premier était une illustration archaïque et tarabiscotée sur laquelle on voyait Lincoln renversé sur son siège, dans la loge de théâtre où il avait été abattu, avec l'assassin derrière lui, son pistolet encore fumant à la main ; sur une illustration également ancienne, on voyait Garfield se faire assassiner dans le dos, lui aussi d'un coup de revolver ; une autre montrait McKinley trébuchant au milieu d'un groupe, alors qu'un meurtrier à l'air fou venait de lui tirer dessus ; et, finalement, paraissant d'autant plus moderne dans ce contexte, il y avait une photo, celle de John Kennedy effondré dans sa limousine, à Dallas, tandis qu'un agent courait vers lui depuis la voiture suiveuse dont les marchepieds étaient occupés par d'autres policiers frappés de stupeur.

Parmi ces images de meurtre, toutes ne représentaient pas l'assassinat d'un président ; d'autres célébrités de la politique figuraient dans ce florilège. Il y avait le maire de Chicago, Anton Cermak, mortellement blessé, l'air hagard, que l'on évacuait de la réunion politique de Miami où il avait été pris pour cible à la place du Président Franklin Delano Roosevelt ; Robert Kennedy, gisant sur le dos dans la cuisine de l'hôtel Ambassador, avec le regard vide de ceux qui sont morts ; Martin Luther King, effondré sur le balcon d'un motel de Memphis.

D'autres visages, dont certains rendaient son sourire à Leary, étaient agrafés au mur : John

Wilkes Booth<sup>1</sup>, bel homme, moustachu, rayonnant ; Charles Guiteau, barbu, l'allure d'un prédicateur, surnommé « le chercheur d'emploi déçu », qui avait abattu le Président Garfield ; l'anarchiste blond aux gros yeux Leon Czolgosz, qui avait tué McKinley ; le Sicilien au regard fou et aux cheveux en bataille Giuseppe Zangara, qui avait tiré sur Cermak ; le quasi-jumeau de Zangara, l'Arabe au regard mort Shiran Shiran<sup>2</sup> ; James Earl Ray<sup>3</sup>, avec sa tête de M. Tout-le-Monde perdu dans la foule...

Et, bien entendu, Lee Harvey Oswald, avec son air boudeur et hébété, ainsi que des étoiles de moindre grandeur comme l'assassin de George Wallace, Arthur Bremer, ou l'individu replet, fan de vedettes de cinéma John Hinkley, qui avait tenté sa chance sur Reagan. Ce Hinkley, songea Leary avec un léger froncement de sourcils, n'appartient peut-être pas à ce tableau d'honneur...

Il avait volontairement omis (bien entendu) d'y faire figurer le tueur à gages de la pègre, Jack Ruby, l'homme qui avait descendu Oswald, tout comme celui qui avait abattu John Lennon. Cet enfant de salaud ! Tuer l'un des Beatles ! Les Beatles ! Leary aurait eu le plus grand plaisir à faire griller lui-même cet enfoiré sur la chaise électrique.

Tout en fredonnant *With a Little Help from My Friends*, Leary donna la touche finale à son exposition en revenant au Président actuel. Il choisit une photo qu'il avait prise lui-même, où on le voyait

1. Ancien acteur, assassin d'Abraham Lincoln (N.d.T.).

2. Assassin de Robert Kennedy (N.d.T.).

3. Assassin de Martin Luther King (N.d.T.).



saluer la foule, le sourire aux lèvres et, d'un geste habile digne d'un artiste, le conservateur de ce bizarre musée dessina au feutre quelque chose de rouge à la hauteur du cœur du Président.

Leary retrouva son sourire. Oui, la touche finale, pensa-t-il. On aurait dit qu'elle faisait partie intégrante de la photo originale. Un jour, sans aucun doute, elle figurerait dans un livre, cette photo complétée de son habile dessin.

Complétée par la croix symétrique du collimateur d'un fusil à lunette.

Adossé à un bâtiment d'un quartier commercial noir, ignorant les coups d'œil peu amènes des excentriques qui passaient dans le coin, Horrigan tapait du pied, non pas à la musique de quelque radiocassette portatif, ni même d'un air qu'il aurait eu dans la tête. Son nouveau partenaire était en retard. Avec ce qu'ils avaient à faire ce matin, avec les individus avec lesquels ils devaient traiter, la ponctualité était indispensable.

Il vérifiait sa montre pour la énième fois lorsque la Jeep Cherokee couleur bronze fit son apparition au coin de la rue, dans un hurlement de pneus.

Horrigan bondit sur le siège du passager et son collègue se mit immédiatement à s'excuser.

« Désolé pour ce retard », dit Al D'Andrea. Le jeune agent (il n'avait même pas trente ans !) était un brun à la beauté un peu fade, à l'air sérieux — bref, l'un de ces types du genre yuppie que Horrigan avait eu à supporter depuis trop longtemps. Comme lui, D'Andrea était habillé décontracté, mais cher : une chemise Ralph Lauren sous une veste de sport en lin. Un élément de leur

couverture, tout à fait dans le style *Miami Vice*.

« Roule, c'est tout », dit Horrigan.

D'Andrea roula donc, et ne reprit la parole que lorsqu'ils furent à proximité du chantier naval, non loin de la marina de la baie de Chesapeake.

« Tu comprends, Ricky était dans tous ses états, commença-t-il, d'un ton qui était presque plaintif.

— Ricky ? Qui c'est, ce foutu Ricky ? »

D'Andrea fit la grimace. « C'est mon fils. Il n'a que six ans, et c'était le premier jour qu'il allait à sa nouvelle école.

— Ah...

— Je lui ai dit de se montrer courageux. C'est dur d'être le nouveau dans une classe, tu sais. (Il secoua la tête, sans cesser de surveiller la route.) Le pauvre gosse était vraiment dans tous ses états. »

Horrigan ne fit pas de commentaires.

« Et ma femme devait être de bonne heure à son travail, et...

— Écoute, Al, le coupa Horrigan avec un zeste d'impatience. Si tu travailles avec moi, tu es à l'heure, point. Être en retard, chez nous, ça peut vouloir dire être mort. Tu me suis ? »

D'Andrea acquiesça, la mine morose. « Je te suis. »

Horrigan alla pêcher un colt .38 noir dans la poche de sa veste de sport et le tendit à son jeune collègue, qui le glissa nerveusement dans l'une de ses propres poches. La marina se profilait au loin, univers de scintillements bleus parsemés des jou-joux des riches, à savoir des yachts de toutes les tailles.

Ils se rendirent jusqu'à un appontement isolé, où il n'y avait à quai qu'un seul bateau, un immense et superbe voilier à la coque rouge rehaussée d'un filet blanc, qui aurait été idéal pour une croisière de plaisance. Mais Horrigan se doutait bien que son capitaine ne s'intéressait guère au marché des voiliers charters.

Les deux agents s'avancèrent sur la jetée au plancher élastique, tandis qu'une brise d'automne, un peu fraîche, soulevait les pans de leurs vestes de lin. Trois hommes attendaient auprès du bateau qui oscillait légèrement ; le chef, un yuppie dans le genre beau ténébreux impeccablement mis, le sourire déjà en position, lui-même habillé Ralph Lauren des pieds à la tête (dans les nuances pastel), leur lança : « Content de vous voir, Frank ! »

C'était Paul Mendoza. Il était flanqué de deux autres voyous, habillés dans le style étudiant ; un gorille du nom de Jimmy Hendrickson, géant blond genre pilier de rugby qui avait dû laisser tomber la fac dix ans auparavant, et Raul, un jeune Hispano sec à la moustache en trait de crayon.

« Et comment allez-vous, mon ami ? » reprit Mendoza en tendant la main à Horrigan, qui la prit.

— Pas trop mal.

— Vous êtes un peu en retard. On commençait à s'inquiéter.

— Vous ne connaissez pas l'histoire, à propos de Miles Davis ?



— De qui ? demanda Mendoza, plissant les yeux.

— Le grand trompettiste de jazz. Elle est sensationnelle. Mais si vous êtes pressés... »

Mendoza posa une main sur l'épaule de Horrigan. Avec douceur. « On a toujours du temps pour un ami. Je vous en prie, racontez-la. »

Horrigan sourit et croisa les bras. « Puisque vous insistez... Voyez-vous, Miles Davis devait donner un grand concert dans une ville. Il était à l'arrière de sa limousine, avec son agent, lorsqu'il dit au chauffeur de s'arrêter devant un bureau de tabac. Miles descend et revient cinq minutes plus tard avec des sèches. Ils repartent et Miles fait arrêter le chauffeur devant un magasin d'alcools. Miles descend et revient cinq minutes plus tard avec une bouteille de bourbon. Ils repartent et ça ne rate pas, Miles fait arrêter la voiture devant un marchand de journaux. Il descend, feuillette quelques revues et revient cinq minutes plus tard avec le dernier numéro de *Downbeat*. Son agent lui dit alors : " Voyons, Miles, tu vas être en retard pour le spectacle ! " Et Miles lui répond : " Mais non mon vieux, je ne pourrais jamais être en retard pour le spectacle ; le spectacle, c'est moi. " »

Horrigan sourit à sa propre histoire, tandis que les autres le regardaient, sans changer d'expression. On n'entendait que la voile qui battait doucement dans le vent.

Puis Mendoza éclata bruyamment de rire, tandis que Jimmy, Raul et un D'Andrea un peu désarçonné souriaient et partaient d'un petit rire poli.

« Vous êtes vraiment quelqu'un, Frank, s'exclama Mendoza. Vraiment ! »

Horrigan haussa les épaules. « Bref, désolé d'avoir été en retard. La circulation était vraiment merdique.

— La vie est merdique, mon ami. La vie est foutrement merdique ! (Mendoza se tourna vers D'Andrea.) Al ? Allez faire un tour avec Jimmy et Raul une minute, voulez-vous ? J'ai deux mots à dire en privé à Frank.

— Bien sûr », répondit D'Andrea.

Hendrickson fit un pas vers lui, comme pour le fouiller, et D'Andrea eut un sourire gêné et sortit lui-même le colt de sa poche, en le tenant par le canon, dans un geste de bonne volonté.

Mendoza fronça les sourcils. « On avait dit : pas d'armes. Nous sommes amis, non ? »

D'Andrea déglutit et dit : « C'est celui de Frank. C'était son idée. »

*Ce gosse est un vrai chou*, songea Horrigan sardoniquement.

« Passez à bord », ordonna Mendoza avec un geste désenchanté.

Les trois hommes — D'Andrea au milieu — s'engagèrent sur la planche étroite, tandis que Mendoza observait Horrigan d'un air déçu.

« Un revolver, Frank ? Vous n'avez pas confiance en moi ?

— Washington n'est pas une ville très sûre. On peut se faire agresser n'importe où, si on ne fait pas attention. »

Mendoza eut un sourire narquois. « Est-ce que je dois aussi *vous* fouiller, Frank ?

— Je ne suis pas armé, mais je vous en prie... »  
Mendoza réfléchit.

« Vous ne me faites pas confiance ? demanda Horrigan, sur un ton légèrement moqueur.

— Vous êtes vraiment quelqu'un, Frank. Vraiment.

— Bon. Où sont les faux fafs, Paul ? Ce n'est pas parce que je suis arrivé en retard que j'ai tout mon temps. »

Mendoza l'accompagna sur le bateau et, sur le pont, tendit à Horrigan un billet de cent dollars flambant neuf. Le policier déguisé prit une loupe d'horloger pour examiner la qualité du travail du faussaire.

« Jamais Benjamin Franklin n'a eu aussi bonne mine », déclara-t-il.

Il retira la loupe, la mit dans sa poche et tâta la texture du faux billet à deux mains.

« Paul, reprit-il avec un sourire décontracté, je crois que nous pouvons faire affaire. »

Mendoza reprit le billet et regarda son « ami » avec une expression peinée.

« Voilà qui me fait plaisir. Mais il y a un problème, Frank.

— Et quel genre de problème, Paul ? »

L'autre eut un petit claquement de langue. « Le pire. »

Repliant l'index, le faussaire fit signe à Horrigan de le suivre dans l'intérieur luxueux du bateau, sous le pont. Ils pénétrèrent dans le salon, avec sa moquette épaisse, ses canapés aux coussins rembourrés, son bar décoré de miroirs.

« Votre ami Al... je trouve qu'il pose trop de questions sur mon artiste. »

Ainsi désigne-t-on, depuis toujours, un maître dans l'art de la contrefaçon, le graveur qui fabrique les plaques.

« Al est jeune, répondit Horrigan d'un ton calme. Il est curieux ; il se renseigne. »

Mendoza s'arrêta et leva un doigt. « Trop curieux ; il se renseigne trop.

— Mais Paul, il a été vérifié... »

Mendoza eut un petit reniflement. « Savez-vous ce que me dit mon nez ? Quelque chose pue. Je sens l'odeur des Services secrets de mes deux.

— Vous devez faire erreur, mon vieux, et... »

Mendoza perdit son expression affable, remplacée par un froncement de sourcils capable de glacer le sang des plus endurcis, Horrigan y compris.

« Non. Hendrickson a suivi votre ami. Il habite en Virginie, votre ami.

— Il n'est pas le seul !

— Ses voisins l'aiment bien. Ils disent qu'il travaille pour le gouvernement.

— Sans déconner ?

— Sans déconner », répondit Mendoza en ouvrant la porte qui conduisait dans les cuisines du yacht où D'Andrea était ficelé sur une chaise, un bandana sur la bouche en guise de bâillon, les yeux agrandis et pleins de terreur. Hendrickson se tenait à côté, le revolver de l'agent à la main. Raul, debout près du réfrigérateur qui bourdonnait, buvait, directement dans un carton, du lait qui lui dessinait

une deuxième moustache, aussi blanche que la sienne était noire.

Mendoza eut un haussement d'épaules et tendit les mains, paumes ouvertes, adoptant un air consterné. « Comment dois-je résoudre un problème comme celui-ci, Frank ?

— Ce n'est qu'une question de poids.

— Quoi ?

— Oui. S'il n'est pas assez lourd, le corps risque d'être rejeté sur la plage. Ou de se gonfler, de remonter à la surface et d'être repéré par un pêcheur. »

Cette repartie eut le don de faire sourire Mendoza. Raul, lui, rit franchement. D'Andrea, pour sa part, paraissait hésiter entre s'évanouir ou rendre l'âme sur-le-champ.

— Vous êtes vraiment quelqu'un. » Mendoza mit la main à la poche et en retira un petit automatique à poignée d'ivoire qu'il tendit à Horrigan.

Le policier ne le prit pas, se contentant de le regarder. « Un cadeau, Paul ? Et en quel honneur ? »

Mendoza secoua la tête. « Ce n'est pas exactement en l'honneur de quelque chose. Il s'agit davantage... disons, d'une obligation.

— Oh.

— C'est vous qui allez le buter, Frank. » Mendoza, pointant l'index en l'air, fit semblant de tirer. « Pop ! »

Horrigan gardait une parfaite impassibilité. D'Andrea transpirait, ses yeux trahissant une peur



intense. Le gosse n'avait pas beaucoup d'expérience ; Horrigan, si.

« Vous comprenez, reprit Mendoza, je crains que vous ne soyez peut-être avec lui. Que vous soyez non pas *mon* ami, mais *son* ami.

— Je suis l'ami de tout le monde, je suis un homme d'affaires, moi. »

Mendoza haussa de nouveau les épaules. « Alors butez-le et faisons affaire. »

Horrigan poussa un soupir. Regarda D'Andrea, le visage dégoulinant de sueur, les yeux remplis de larmes.

« Normalement, je ne fais pas ce genre de chose, dit enfin le policier. Je suis juste un homme d'affaires, comme je viens de le dire. Cependant... »

Il tendit la main et, à contrecœur, accepta le petit automatique, qu'il soupesa. Il le trouva léger et réprima un sourire.

Hendrickson pointa le colt de D'Andrea sur Horrigan lorsque ce dernier s'approcha. Un étui d'épaule déformait la veste du gorille. Raul, vauté contre le comptoir, prenait de temps en temps une gorgée de lait, un sourire amusé flottant sur ses lèvres emmoustachées de blanc. Il avait un revolver passé dans la ceinture.

Horrigan arriva à côté de D'Andrea qui, de ses yeux emplis de terreur, cherchait désespérément sur le visage de son supérieur un message, un signe de connivence ; mais Horrigan, volontairement, ne laissait rien transparaître.

Il appuya le canon de son arme contre la tempe de son jeune collègue ; on aurait dit que celui-ci



essayait de manger le bâillon, tant il avait de mal à respirer. Il fermait — heureusement — les yeux, serrant très fort les paupières, une larme roulant sur chacune de ses joues...

Horrigan tira.

*Clic !*

Pas de cartouche. Ce qu'avait prévu le policier. Évidemment, le pauvre D'Andrea avait dû, dans sa terreur, se vider la vessie et les intestins ; il aurait fallu une force d'âme peu commune pour tenir le coup.

« Bravo ! s'exclama Mendoza, qui reprit le petit automatique des mains de Horrigan et lui donna une claque dans le dos. Bravo ! Et toutes mes excuses... mais il fallait que je sache, mon ami. »

Mendoza fit un signe de tête à Hendrickson, qui s'approcha de D'Andrea. Puis le faussaire passa un bras autour des épaules de Horrigan et ajouta : « Vous aimez les omelettes, Frank ? Moi, je les adore. Et je connais l'endroit où on fait les meilleures... on vous en prépare au chili et au fromage qui sont à mourir ! »

Cependant, Horrigan ne se laissait pas entraîner.

Hendrickson, qui avait glissé le colt dans sa ceinture, rabattait une poche en plastique sur la tête de D'Andrea. Raul, tout en sirotant son carton de lait, contemplait la scène comme s'il s'ennuyait ou presque.

Il y eut une note de léger regret dans la voix de Mendoza lorsqu'il reprit la parole. « Que voulez-vous, Frank, on ne peut pas faire d'omelettes sans casser des œufs... allez, venez, mon ami. »

Sous la poche de plastique transparent qui s'embuait de sa respiration frénétique, les yeux de D'Andrea s'exorbitaient, son visage bleuissait ; il se tortillait et s'agitait en vain. Le grand gaillard blond maintenait solidement la poche fermée, ayant entortillé le plastique dans son poing, derrière la tête de sa victime.

« Ça ne me déplairait peut-être pas de regarder, dit Horrigan.

— Vraiment ? fit Mendoza, intéressé et amusé, depuis la porte de la cuisine.

— Hé, j'aurais pu y laisser la peau à cause de lui. » Il se rapprocha de D'Andrea, se pencha vers lui, souriant comme s'il prenait plaisir à voir son jeune collègue grimacer d'épouvante. « Comment ça crève, un trou du cul des Services secrets, en fin de compte ? »

Hendrickson réagit par un sourire, celui du professionnel fier de son boulot. Et con comme un balai.

Du même geste qu'il aurait eu pour cueillir une fleur, Horrigan saisit le revolver passé dans la ceinture du grand blond et lui tira dans l'estomac.

L'écho de la détonation se répercutait encore dans la petite salle que Horrigan s'était déjà tourné vers Raul qui, de sa main libre, cherchait à dégager le revolver glissé à sa taille ; il tenait encore le carton de lait dans son autre main. Une balle vint crever le carton, qui se mit à pisser le lait comme si c'était du sang, mais Raul prit également une balle et c'est du sang, cette fois-ci, qui se mit à couler.

Raul s'effondra.

Horrigan entendit un autre *clic* ! dans son dos, se tourna et sourit à Mendoza qui essayait vainement de faire feu avec le petit automatique à poignée d'ivoire.

« Alors, l'ami, on a oublié ? » lui demanda le policier.

Mendoza déglutit difficilement ; il paraissait soudain extrêmement nerveux. Le regard plein de haine de Horrigan le brûlait comme un fer incandescent.

« Il est déchargé, Paul », continua-t-il en s'approchant de D'Andrea et en arrachant le sac de plastique ; celui-ci avait cessé d'être suffisamment hermétique pour le suffoquer depuis l'instant où Hendrickson l'avait lâché en s'effondrant, mais le jeune homme semblait extrêmement soulagé de pouvoir respirer un air normal — même si, dans cet espace étroit, il était chargé d'une forte odeur de poudre brûlée.

Instinctivement, Mendoza avait levé les bras en l'air. « Ne tirez pas, mon vieux, ne tirez pas ! »

Horrigan se dirigea vers lui et l'obligea à reculer jusqu'à ce qu'il heurte le comptoir du dos. Les cadavres de ses deux acolytes gisaient sur le sol, au milieu d'une mare de sang à laquelle se mêlait le lait renversé, dessinant un motif marbré blanc, rouge et rosé.

Le policier sourit et posa le canon de son arme sur la tempe de Mendoza. Celui-ci ferma les yeux et ses lèvres articulèrent une prière muette.

« Le spectacle, c'est moi, espèce de fils de pute », dit Horrigan.

Une tache d'humidité commença à s'étaler sur le devant du pantalon du faussaire.

« Au fait, trou du cul, vous êtes en état d'arrestation. »

A la fin de l'après-midi, Horrigan et son nouveau collègue, soulagé mais encore indiscutablement sous le choc, se retrouvèrent dans le bar préféré du policier, non loin de son domicile. Plus précisément, il était assis au piano, comme d'habitude, et jouait, en souvenir de leurs épreuves maritimes, une version lourdement cadencée d'*Au-delà de la mer*. D'Andrea avait tiré un tabouret auprès du piano.

« Tu prétends, disait D'Andrea, que tu savais que le revolver était vide, rien qu'à son poids ? »

— Que le chargeur était vide, oui, répondit Horrigan en allégeant l'accompagnement de sa main gauche.

— Mais il y aurait pu avoir une cartouche déjà engagée, bordel, non ? »

Sans interrompre le jeu de sa main gauche, Horrigan tendit la droite vers son verre de Jameson et en prit une gorgée. « Ça ne m'était pas venu à l'esprit. »

D'Andrea regarda son partenaire avec des yeux aussi exorbités que lorsqu'il était bâillonné et ficelé sur sa chaise.

« La manière dont tu as descendu ces mecs... (Il frissonna.) Dont tu les as froidement abattus...

— Aucun moyen de le faire chaleureusement.

— Tu... tu as déjà tué des types, Frank, n'est-ce pas ? »

Horrigan acquiesça, et passa à des accords de blues classiques assez proche de *Stormy Monday*.

D'Andrea se pencha, un peu comme s'il lui demandait de jouer tel ou tel air. « Est-ce que... ça ne te fait pas quelque chose ?

— Quoi ?

— Bordel ! Mais de tuer des gens.

— Ça pourrait, si je me laissais aller. »

D'Andrea se redressa et regarda dans son verre ; il avait l'air de l'étudier comme s'il y cherchait les réponses qu'il semblait ne pouvoir soutirer à son partenaire.

Soudain, d'une voix douce, il murmura : « Je me demande si je suis taillé pour ce boulot.

— Pourquoi ?

— Bon sang... j'ai eu une telle putain de frousse...

— Voyons, Al ! On ne peut avoir qu'une putain de frousse quand on se retrouve ficelé comme un putain de saucisson, avec un putain de sac en plastique sur sa putain de tête ! »

D'Andrea rit devant cette avalanche de grossièretés. « Putain, c'est vrai ! »

Horrigan adressa une esquisse de sourire à son partenaire et continua de pilonner le blues d'une main gauche baladeuse.



Quelque chose attira l'œil de D'Andrea vers la télévision, au-dessus du bar ; à l'écran, on voyait le Président parler, devant des micros installés dans le Jardin des Roses. Il était entouré d'agents que Horrigan reconnut tous.

« Peut-être, fit D'Andrea d'un ton songeur, si je travaillais à la protection... Qu'est-ce que j'en ai à foutre, de toutes ces histoires à la con où on se déguise ? »

Horrigan poussa un grognement. « L'idée de te jeter sur un type qui pointe un revolver te plaît ? Ton rêve le plus cher est-il d'arrêter avec ton corps une balle destinée au bonhomme que tu protèges ? »

De nouveau, D'Andrea étudiait le contenu de son verre. « C'est peut-être que je n'ai pas le... le sang-froid nécessaire pour ce genre de boulot. »

Horrigan arrêta de jouer. Il regarda son jeune partenaire droit dans les yeux, le sourcil froncé, sans ciller. « Tu es un type bien. Tu feras un bon agent.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ? demanda D'Andrea avec une grimace. Après la connerie que j'ai lâchée, comme quoi c'est toi qui m'avais donné le pétard, sur ce foutu bateau !

— Ça sonnait juste. Et ça a très bien marché.

— Je n'en suis pas sûr. J'ai paniqué.

— Fais-moi confiance. Tu t'en sortiras. Tu t'en sortiras très bien. »

La réaction de D'Andrea fut fichtrement

proche de l'irritation. « Qu'en sais-tu ? C'est la plus longue conversation que nous ayons eue, tous les deux ! »

Horrigan haussa les épaules ; il recommença à jouer le même blues. « Je sais des choses sur les gens. C'est pour ça qu'on me paie. »

D'Andrea sourit, avec sur son visage une expression qui était presque de l'affection. Il se rassit, finit son verre — son unique verre, c'était lui qui conduisait —, et écouta son aîné jouer. Au bout d'un moment, Horrigan regarda sa montre.

« Tu mangerais pas un morceau ?

— Quoi ? Ne me dis pas que tu connais le restau où on fait ces omelettes !

— Non, je pensais plutôt cuisine italienne. En l'honneur de mon nouveau partenaire. »

D'Andrea descendit de son tabouret. « Non merci. J'ai quelque chose à faire.

— Et quoi donc ?

— Rentrer chez moi et embrasser ma femme et mon gosse.

— Pas si mal, au fond. »

Les deux hommes se serrèrent la main, D'Andrea mit dans son geste une certaine chaleur qui toucha Horrigan, même s'il aurait fallu payer celui-ci très cher — une compil des compacts de Miles Davis, disons — pour le lui faire admettre.

« C'est quelqu'un, Horrigan, dit D'Andrea. Je n'arrête pas d'entendre ça, depuis que je suis dans le coin. Des tas de types m'ont mis en garde, à propos de toi.

— Et qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Que tu pouvais être un colossal emmerdeur, répondit-il avec un sourire.

— Très gentil de leur part. Et très juste, aussi. (Il lui tapota le bras.) On se revoit au bureau, mon gars. »

Les yeux de D'Andrea s'agrandirent. « Merde, le bureau ! »

Il tira de sa poche un morceau de papier. « Bon Dieu, j'ai complètement oublié ! Quand on est allé rendre compte, au bureau, après l'affaire de la marina, Monroe avait une mission pour nous !

— Une mission ? Et où j'étais, moi, pendant ce temps ?

— Au rapport. En fait ce n'est pas vraiment une mission, Frank ; juste encore un barjot qu'il faut aller voir de plus près. Ça peut peut-être attendre demain.

— Autant le faire aujourd'hui.

— Tu as sans doute raison... bordel ! Donne-moi une seconde, que je téléphone à la maison... »

Horrigan subtilisa le bout de papier des mains de D'Andrea. « Rentre chez toi.

— Et le barjot ?

— Considère que c'est fait.

— Je serais heureux de t'accompagner...

— Embrasse ta femme. Câline ton gosse. Allez, va. »

La peur avait finalement disparu des yeux du jeune homme. « Merci, collègue », dit-il.

Après son départ, Horrigan finit son Jameson et consulta l'adresse du barjot.

« Charmant quartier », grommela-t-il entre ses dents, sarcastique.

La concierge qui ouvrait la marche devant Horrigan, dans les couloirs sombres de l'immeuble de rapport décrépît, avait un accent indéniable, mais le policier n'aurait su dire lequel. Lituanien ? De toute façon, elle était grosse et aussi avenante que la verrue couverte de poils qui ornait sa joue — pas exactement le genre de compagnie qu'il se serait souhaité pour la soirée.

« Non pas que je mette mon nez dans les affaires des autres, monsieur, disait-elle tout en avançant d'un pas laborieux. Je ne suis pas du genre concierge fouinarde. Mais vous comprenez, le détecteur de fumée s'est déclenché.

— Vous avez très bien fait, approuva Horrigan dans le plus pur style neutre.

— Quand je l'ai entendu, j'ai eu peur. Mais pas autant que lorsque j'ai vu ce qu'il y avait dedans... »

Elle s'arrêta devant une porte marquée 314 et frappa. Horrigan se sentait la paupière lourde. La journée avait été longue, et la nuit s'annonçait inutilement longue aussi.

La grosse concierge continuait à jacasser. « La fumée, c'était juste des miettes tombées dans le four. »

Elle frappa de nouveau, mais il n'y eut toujours pas de réponse.

« Est-ce que je dois ouvrir, monsieur ?

— Je ne peux pas l'exiger. Je n'ai pas de mandat.

Par ailleurs, vous êtes la gardienne. Si vous, vous voulez entrer, et si vous souhaitez que je vous accompagne, il ne tient qu'à vous. »

Elle acquiesça par de vigoureux hochements de tête. « C'est ce que je souhaite ! C'est exactement ce que je souhaite ! »

Sur quoi, elle ouvrit la porte avec son passe.

Elle entra la première, toujours de sa démarche dandinante ; l'entrée était étroite et sombre, et elle lui fit traverser une cuisine à l'ameublement spartiate où les murs craquelés, noircis de fumée, semblaient avoir retenu l'odeur de miettes brûlés comme un rideau qui refuserait de s'écarter. A l'extrémité d'un hall, elle appuya sur un interrupteur et se mit sur le côté avec un geste vers la porte. Elle avait une expression enfantine dans le regard, avec ses yeux écarquillés de petite écolière bavarde.

Horrigan pénétra dans la chambre, grande comme une cellule, où un papier peint tellement décoloré qu'on n'en distinguait plus les motifs se détachait par plaques ; mais l'un des murs était décoré de photos et d'illustrations découpées dans les magazines, ainsi que d'agrandissements. La sœur de Horrigan, bien des années auparavant, avait décoré sa chambre de cette façon, avec des images de Fabian, Frankie Avalon et Bobby Rydell.

La personne qui avait érigé ce sanctuaire, cependant, n'avait pas eu à l'esprit les idoles des adolescents.

C'était devant l'autel dressé en l'honneur de Lee Harvey Oswald et Shiran Shiran qu'elle venait



prier. Elle dormait dans un lit à une place, quasiment un lit de camp, d'où l'on pouvait étudier confortablement les images de présidents assassinés. Cette personne, d'une écriture parfaitement lisible quoique trahissant également un profond déséquilibre, avait relevé nombre de détails sur l'emploi du temps habituel de l'actuel Président.

Elle avait également tracé en rouge, sur l'une des photos, une croix formant cible sur la poitrine du Président des États-Unis.

« Cela fait trente et un ans que j'habite ce pays, monsieur, disait la concierge. Je les aime, moi, les États-Unis. J'ai visité la Maison-Blanche cinq-six fois. Moi-même, en personne ! Il n'y a qu'aux États-Unis que n'importe qui peut aller visiter la maison du Président... »

Sur une étagère éraflée, s'alignaient une rangée de livres, portant tous sur le même sujet : l'assassinat et les assassins, les ouvrages consacrés à la conspiration contre JFK étant les plus nombreux.

« C'est pourquoi, quand j'ai vu tout ça, continuait-elle, j'ai appelé la police... ils m'ont dit d'appeler les Services secrets. C'est ce que j'ai fait, mais vous avez mis deux jours pour venir ! »

Horrigan, sans rien toucher, s'agenouilla pour examiner une pile de cassettes vidéo, qui toutes avaient trait à l'assassinat de Kennedy.

« Que voulez-vous, madame, répondit-il, le Président reçoit plus de mille quatre cents



menaces de mort par an. Nous devons toutes les vérifier ; ça prend du temps.

— N'empêche, je suis contente que vous soyez venu, même en retard. »

Il ne se sentait pas l'énergie de lui raconter l'histoire de Miles Davis et de lui expliquer que le spectacle, c'était lui.

« Vous dites que le nom de votre locataire est McCrawley ?

— Oui, Joseph McCrawley, dit-elle en acquiesçant vigoureusement, de Denver, au Colorado. »

Deux objets intéressants se trouvaient sur un petit meuble. L'un d'eux était un modèle réduit en plastique d'une voiture futuriste aux formes élancées, posé sur une pile de revues spécialisées dans le modélisme.

L'autre était une feuille de papier sur laquelle on pouvait lire, écrit à la main en lettres capitales : ON PEUT BIEN ME GAZER, JE SUIS QUAND MÊME CÉLÈBRE. J'AI RÉUSSI EN UN JOUR CE QU'IL A FALLU TOUTE UNE VIE À ROBERT KENNEDY POUR L'OBTENIR.

Horrigan reconnut la citation ; mais même sans cela, deviner le nom de son auteur — Shiran Shiran — n'aurait pas été bien difficile.

Il regarda d'un peu plus près les photos épinglées au mur. Il sentit son estomac se nouer en voyant celle de Robert Kennedy allongé par terre, après le coup de feu. Bobby... qui n'arrêtait jamais de râler, l'animal. Même après tant d'années, il lui manquait toujours...

Ses yeux se portèrent sur un autre cliché : le frère

de Bobby, John, effondré dans sa limousine, dans cette rue sanglante de Dallas. Un agent des Services courait vers le Président, depuis la voiture suiveuse, où trois autres se tenaient encore sur le marche-pied.

« Je m'en souviens comme si c'était hier, dit la concierge qui avait suivi son regard. J'ai pleuré, pleuré... »

Horrigan aussi s'en souvenait.

Il était sur la photo.

De l'autre côté de la rue, dans ce quartier délabré qui allait être voué dans peu de temps à la pioche des démolisseurs, un homme de taille moyenne se tenait dans l'ombre, regardant en direction du troisième étage de l'immeuble de rapport, où, derrière le store baissé d'une fenêtre, se mouvaient des silhouettes.

Mitch Leary fronça les sourcils à cette vue — à *l'idée* qu'il y avait quelqu'un dans son appartement. Il allait devoir déménager. Sur-le-champ. Bon Dieu !

Puis une main releva le store, et l'une des silhouettes devint celle d'un homme qui resta quelques instants debout à la fenêtre pour regarder dans la rue.

Les traits contractés par l'irritation, Leary braqua ses jumelles, un modèle compact et puissant, sur le visage de l'intrus.

Soudain, son masque de tête de mort s'éclaira d'un sourire.

« Frank Horrigan ! » murmura-t-il. Il sentit son sang couler soudain plus vite. Quelle merveilleuse ironie du sort !

« Absolument délicieux », conclut-il. Puis il remit les jumelles dans la poche de son imperméable et attendit.

Joseph McCrawley de Denver, au Colorado, comme avait déclaré la concierge, était mort depuis 1961.

C'était du moins ce que prétendait Jack Okura, du Bureau de renseignements des Services, et ses ordinateurs ne mentaient jamais. McCrawley, semblait-il, était même mort à onze ans. L'homme qui se servait du nom d'un enfant disparu depuis longtemps, l'homme dont la chambre était un sanctuaire morbide voué à l'assassinat, avait sans aucun doute manipulé le système informatique afin d'obtenir un double du certificat de naissance au nom de McCrawley, dans le but de se faire délivrer un permis de conduire et de se constituer une fausse identité.

Si bien que le lendemain après-midi, Horrigan, accompagné de son collègue D'Andrea et d'un mandat en bonne et due forme, se retrouva dans l'immeuble de rapport délabré, en train de cogner à la porte du 314.

« Police fédérale, aboya-t-il. Ouvrez ! »

La gardienne obèse avait beau prétendre ne pas

être une fouinarde, elle se tenait à l'angle du couloir, se tordant le cou. Ses yeux s'agrandirent démesurément lorsqu'elle vit les deux hommes sortir chacun une arme de dessous leur impeccable costume trois pièces.

D'Andrea fit signe à la femme de s'éloigner, tandis que Horrigan ouvrait à l'aide du passe qu'elle leur avait confié.

L'ainé des deux policiers se tint adossé au mur, imité de l'autre côté de la porte par son cadet, l'un et l'autre tenant le revolver à la main, canon pointé en l'air. De la main gauche, Horrigan tourna la poignée ; du bout du pied gauche, il ouvrit ensuite la porte d'un coup sec.

Le battant claqua sèchement contre le mur, puis ce fut le silence total.

Manifestement nerveux, D'Andrea regarda son collègue, qui eut un haussement d'épaules à peine perceptible. Horrigan entra le premier, lentement, à pas prudents, traversant comme la veille la cuisine dans laquelle régnait encore l'odeur de brûlé. Aucun signe de vie ; aucun bruit, hormis ceux de leurs pas, légers et précautionneux.

Horrigan se plaça de nouveau dos au mur, à côté du passage donnant sur la chambre.

Puis, d'un mouvement vif, il vint s'encadrer dans l'ouverture, accroupi, tandis que son revolver décrivait un arc de cercle qui couvrit toute la pièce.

Laquelle était complètement vide.

Mis à part, évidemment, son mobilier branlant, la commode aux tiroirs tirés et la penderie ouverte — les uns comme l'autre vides aussi. Le lit était fait

au carré, dans le style militaire. Les livres et les cassettes sur le thème de l'assassinat, le modèle réduit de voiture futuriste et les revues de bricolage, tout avait disparu. Les murs eux-mêmes ne s'ornaient plus de leurs drôles de pin-up<sup>1</sup> — à une exception près.

Remettant l'arme dans son étui, Horrigan s'approcha lentement de l'unique photo restante, D'Andrea sur les talons.

« Bordel de Dieu », souffla celui-ci.

Il s'agissait bien entendu de la photo de Dallas, celle avec le Président Kennedy effondré dans la limousine, un agent courant vers lui, trois autres encore sur le marchepied de la voiture suiveuse.

La tête du plus proche des trois agents était encerclée d'un trait rouge, rappelant à Horrigan la photo qu'il avait vue la veille, celle avec une croix sur la poitrine du Président en exercice.

« Hé, mais c'est toi, dit D'Andrea, baissant la voix tant il était abasourdi. Nom de Dieu, Frank, t'avais raison...

— Que veux-tu dire ?

— Le spectacle, c'est bien toi ! »

Ce soir-là, après une longue journée passée à interroger minutieusement les autres locataires, tandis que les techniciens du labo procédaient à une fouille tout aussi minutieuse de l'appartement déserté, Horrigan se fit reconduire chez lui par D'Andrea, dans la Pontiac Sunbird toute récente de ce dernier. Le policier n'avait pas de voiture : il

1. Jeu de mots ; *pin-up* sous-entend « photo agrafée » (N.d.T.).



empruntait les transports publics ou se faisait inviter par ceux qui en avaient une.

Horrigan, perdu dans la contemplation de la ville nocturne, avait envie de rêver, non de parler. Mais son silence avait apparemment le don de mettre D'Andrea mal à l'aise, et le jeune agent paraissait bien déterminé à faire les frais d'une conversation.

« Pas une seule bonne empreinte ! Tu te rends compte ? »

Horrigan ne répondit rien. Il savait qu'une bonne empreinte, une empreinte utilisable, était plus difficile à trouver que la femme de sa vie, mais ne le dit pas.

« D'après Brady, le type doit être sacrément bon. »

Brady était le technicien qui avait baladé dans l'appartement, pour rien, un appareil Omniprint 1000 à laser — le fin du fin en la matière.

« Ce n'est pas comme ça que je le décrirais, grommela enfin Horrigan.

— Comment, pas comme ça ?

— Comme bon. »

D'Andrea acquiesça sans quitter la route des yeux. Le bourdonnement des pneus et les bruits de la circulation poussaient Frank à l'assoupissement et il ferma les yeux. Il aurait bien aimé dormir, même au risque de faire son rêve.

« Bon Dieu, ce type correspond bougrement bien au profil, reprit D'Andrea.

— Connerie.

— Hein ?

— Cette histoire de profil est une connerie.

(Horrigan se redressa.) Impossible de prévoir qui va devenir meurtrier. »

D'Andrea fronça les sourcils. « Ce type... c'est un solitaire, non ? Il s'intéressait de près aux assassinats du passé, non ?

— Comme une bonne partie des étudiants des lycées du pays.

— Mais Frank, à Brunswick, au centre de formation, ils nous ont dit dès l'une des premières séances que...

— Je m'en tape, de ce qu'ils racontent.

— Bordel ! On n'est pas de bonne humeur, on dirait ! »

C'était maintenant à D'Andrea de garder le silence, tandis que Horrigan n'arrivait pas à s'installer confortablement sur son siège.

Finalement, il explosa. « Tu crois que j'ai fait une connerie, hier ? »

D'Andrea, surpris, se tourna un bref instant vers lui, ouvrant de grands yeux.

« Tu crois que j'aurais dû me mettre en planque et attendre le type hier au soir, c'est ça ?

— J'ai jamais dit ça, Frank !

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que je regrette de ne pas t'avoir eu avec moi, Al, toi et ta grande expérience !

— Voyons, Frank...

— Et maintenant, monsieur m'assène son analyse rétrospective et ses " y avait qu'à ".

— Hé, mais je n'ai rien dit du tout ! »

Horrigan se frotta les yeux. « On a plus de quarante-sept mille dossiers sur des enfoirés qui, à

un moment ou un autre, ont proféré des menaces contre le grand patron. Pas un seul d'entre eux n'a essayé d'assassiner le Président, tu m'entends ? Pas un seul !

— Frank, je...

— Avec un tel pourcentage, il suffit d'ouvrir le dossier de l'un de ces salopards pour l'éliminer. »

Ils roulèrent en silence pendant un moment. Horrigan sentait que la chaleur lui était montée au visage ; il se sentait gêné, comme quelqu'un qui vient de gaffer. En approchant de chez lui, il montra le bar de la Rue K et dit doucement : « Il y a une place. Gare-toi là et je te paie un verre. »

D'Andrea rangea la voiture et se tourna vers Horrigan, embarrassé. « Il faut que je rentre à la maison, Frank.

— Ah oui, la femme et le gosse.

— Exactement.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Ariana. »

La poésie de ce nom le laissa court un instant ; il le répéta à plusieurs reprises dans son esprit avant de dire : « C'est un nom ravissant.

— C'est une femme ravissante.

— Heureux homme », répondit Horrigan en touchant le bras de son collègue.

Il descendit de voiture et prit la direction du bar, puis changea soudain d'avis. Il venait d'avoir le genre de journée qui pouvait le faire sérieusement déraiper. Il se contenta de grommeler « Et merde ! » et de rentrer chez lui.

Distrait, incapable de se débarrasser de l'image

brûlante de la photo de Dallas où sa tête était entourée d'un cercle rouge, il entra d'un pas lourd dans le capharnaüm de son appartement, tomba la veste, puis son étui d'épaule ; il détacha les menottes et la matraque extensible de sa ceinture et les jeta sur la table basse, où elles rejoignirent quelques cartouches et des coffrets de disques compacts. Après avoir desserré son nœud de cravate et déboutonné son col de chemise, il se massa le cou comme s'il venait de se libérer d'un nœud coulant.

Il s'octroya deux doigts de Jameson, brancha le lecteur de compacts — l'enregistrement de *Kind of Blue* s'y trouvait toujours — et s'affala dans le fauteuil qui faisait face à la stéréo, pour se laisser baigner par les sonorités purifiantes de Miles Davis.

Il était presque assoupi lorsque retentit la sonnerie stridente du téléphone, à côté de lui. Il baissa le son à l'aide de la télécommande et décrocha.

« Ouais ? »

— Frank Horrigan ? »

La voix de son interlocuteur était douce — excitée, mais pas nerveuse. Celle d'un homme, certes, mais pas particulièrement virile.

« Ouais ? répéta Horrigan en se redressant un peu dans le fauteuil.

— L'agent des Services secrets ? »

Il fronça les sourcils. « Ouais. Si j'ai gagné au loto, vous savez où envoyer le chèque.

— Bon sang ! (L'excitation, dans la voix, était celle d'un gamin.) Je n'arrive pas à croire que c'est vous... »

Horrigan sentit sa nuque se hérissier. « Qu'est-ce que vous voulez dire, à la fin ? »

Après un long silence, la voix haletante et presque enfantine reprit : « C'était bien vous dans mon appartement, hier au soir... n'est-ce pas ? »

Horrigan déglutit. « McCrawley ? »

— Ce nom ne peut plus me servir.

— Vous en avez certainement un autre.

— Disons... Booth<sup>1</sup>, si vous voulez. »

Comme John Wilkes, l'assassin de Lincoln.

« Et pourquoi pas Oswald ? » rétorqua Horrigan d'un ton sarcastique.

L'homme, à l'autre bout de la ligne, ne parut pas remarquer l'ironie, puisqu'il répondit : « A mon avis, il n'a pas agi seul. Qu'en pensez-vous, Frank ? Quelle est l'opinion de quelqu'un qui était dans le coup ? »

— Où êtes-vous ?

— Pas loin. Êtes-vous retourné chez moi, Frank ? Avez-vous trouvé le message que je vous ai laissé ?

— Je l'ai vu », dit Horrigan. Il se leva et, tirant au maximum le fil du téléphone, s'approcha de la fenêtre ; la rue paraissait parfaitement déserte. Il regarda sa montre : bientôt minuit. « Vous avez fait un sacré boulot de nettoyage. Les techniciens étaient impressionnés — une seule empreinte digitale. »

Nullement démonté, son interlocuteur parut presque amusé. « S'ils en ont trouvé une, c'était la vôtre, pas la mienne.

1. *Booth* signifie aussi « cabine téléphonique » (*N.d.T.*).



— Écoutez... mon appartement est dans un désordre épouvantable. J'aurais besoin d'un bon spécialiste du ménage. Pourquoi ne pas venir ?

— Je ne fais jamais les fenêtres, Frank.

— Et qu'est-ce que vous faites ? »

Il y eut un autre silence prolongé, seulement rompu par la respiration bruyante, style coup de fil obscène, du soi-disant Booth.

Puis la voix presque efféminée s'éleva de nouveau. « Tout ça est très excitant, Frank, vous ne trouvez pas ? J'ai l'impression de vous connaître.

— Tiens-tiens...

— J'ai lu des choses, sur vous... j'ai vu beaucoup de photos. Vous étiez le garde du corps préféré de JFK, n'est-ce pas ? »

Horrigan grimaça. *Petit con*, pensa-t-il.

« Je n'étais qu'un agent comme les autres.

— Pas de ces salades avec moi ! Vous jouiez au football avec Jack et Bobby et toute la bande, sur la pelouse de la Maison-Blanche. Vous chantiez des chansons irlandaises quand vous étiez à bord d'Air Force One. Vous faisiez du bateau à Hyannis Port. Savez-vous ce que vous étiez, Frank ?

— Dites toujours.

— Vous étiez le meilleur, le plus brillant. »

Horrigan sentit sa mâchoire se contracter.

« Mais voilà, enchaîna la voix. C'était il y a longtemps, très longtemps. Êtes-vous toujours aussi bon, Frank ?

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Et d'après vous, qu'est-ce que je fais, en ce

moment ? Dites-moi... comment avez-vous fait pour tenir le coup, pendant tout ce temps ? »

La main du policier étreignit le téléphone, qui devint une partie de son poing. Mais il réussit à conserver un ton détaché. « Pourquoi ne pas se retrouver autour d'un verre, Booth ? Il y a un bar à côté d'ici. Je vous raconterai l'histoire de ma vie.

— L'histoire de votre vie, je la connais. Et bien que ce ne soit pas l'envie de vous rencontrer qui me manque, je crois que moins vous en saurez à mon sujet, mieux cela vaudra pour moi.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que, répondit Booth d'un ton modeste.

— Parce que quoi ?

— Parce que je me prépare à assassiner le Président. »

Le cœur de Horrigan se mit à battre plus fort, mais il répondit néanmoins d'un ton calme : « Ah voyons, Booth... Vous n'auriez pas dû dire cela. Vous devriez savoir que proférer des menaces de mort contre le Président est un crime fédéral. Vous pourriez aller en prison, même si vous ne faisiez que plaisanter. »

Le ton modeste se fit brusquement tranchant à l'extrême. « Croyez-vous que je plaisante, Frank ? »

Ces paroles, et la manière dont elles avaient été dites, lui firent froid dans le dos. « Au fait, qu'est-ce que vous avez à reprocher au Président, Booth ?

— Je ne peux pas vous le dire. Je ne peux pas le dire, mais je sais que ça m'appartient. C'est dans une chanson des Beatles, vous y êtes ?

— Laquelle ?

— *With a Little Help from My Friends*<sup>1</sup>.  
Qu'est-ce que vous voyez quand vous éteignez la lumière, Frank ?

— Vos amis vont-ils vous donner un coup de main, Booth ? »

Son correspondant partit d'un rire étrangement doux et cascasant. « Voyons, Frank, ce n'est qu'une chanson. Je ne vous donne pas des indices. Vos indices, il faudra les trouver tout seul... si vous y parvenez.

— Permettez-moi de vous poser une question, Booth.

— Je vous en prie.

— Êtes-vous prêt à échanger votre vie contre celle du Président, mon vieux ? Parce que ce sera le prix à payer. »

L'interlocuteur du policier mit un moment à réagir ; on aurait dit qu'il réfléchissait à la meilleure manière de formuler sa réponse.

« C'est John Kennedy qui a dit que tout ce dont on avait besoin, c'était de quelqu'un qui accepte d'échanger sa vie contre celle du Président, exact, non ?

— Exact.

— Eh bien...

— Eh bien quoi, Booth ?

— Eh bien, j'accepte. »

Dans l'écouteur, Horrigan entendit le son lointain d'une sirène de pompier.

1. « Avec un petit coup de main de mes amis » (N.d.T.).

« Savez-vous, Frank ? je ne me lasse pas de la délicieuse ironie de la chose. »

Se sentant bouillir, Horrigan répliqua : « Et quelle délicieuse ironie ?

— Le fait que vous allez être mêlé de près à l'assassinat de deux présidents. »

La voiture des pompiers passait maintenant sous ses propres fenêtres ! Il se pencha et vit le véhicule rouge et bruyant franchir le carrefour comme un éclair. Booth était tout près !

« Ne quittez pas, l'ami, dit Horrigan d'un ton égal, j'ai quelque chose sur le feu qui est en train de déborder... je reviens tout de suite. »

Il posa délicatement le combiné sur le canapé et sortit de l'appartement en courant comme un fou, non sans avoir arraché au passage le revolver de son étui.

Il dévala l'escalier, faillit renverser un couple — ses voisins de palier qui rentraient chez eux, bras dessus, bras dessous — et se retrouva dans la rue en quelques secondes ; là, il courut jusqu'au carrefour où il avait vu passer la voiture des pompiers. A une vitesse qu'il ne se croyait plus capable d'atteindre, il tourna à l'angle et faillit entrer en collision avec une cabine téléphonique.

A l'intérieur de laquelle un combiné abandonné oscillait au bout de son fil.

Sa respiration était pénible, son cœur cognait douloureusement ; son âge le rattrapait. Le revolver à la main, prêt à tout, il regarda dans toutes les directions, faisant trois pas dans l'une, puis dans l'autre, comme quelqu'un qui n'arrive pas à se

décider, fouillant désespérément des yeux chaque rue secondaire.

Personne, rien.

Pas même un crissement de pneu.

Il existait bien deux bars encore ouverts où Booth aurait pu trouver refuge ; il aurait pu aller vérifier — mais à quoi cela aurait-il servi ?

*Qui* cherchait-il ?

Symbole par excellence de la présidence, la Maison-Blanche scintillait au soleil, au milieu de sa pelouse immaculée et d'un vert impossible, en cette arrièresaïson. Les parties résidentielles et les salles de réception, celles que visitaient les touristes ou les personnes comme la grosse concierge lituanienne rencontrée par Horrigan, se trouvent dans le bâtiment bien connu, de style colonial ; les bureaux de la Maison-Blanche, y compris le Bureau Ovalé, sont situés dans l'aile ouest, plus discrète.

Et, de l'autre côté de la rue, plus précisément de l'autre côté de la partie fermée de West Executive Avenue s'élève une monstruosité baroque connue sous le nom d'Old Executive Office Building, l'OEOB. Cet édifice massif en granit, couleur rouille, avec ses nombreuses colonnes et ses multiples fenêtres, ressemble au gâteau de mariage à étages d'un pâtissier mégalomane ; considéré pendant des années comme un attentat au bon goût, le Président Kennedy avait mis fin à la controverse en en décidant la rénovation.



A cause de ce rapport lointain avec Kennedy, peut-être, Horrigan éprouvait une affection anormale pour ce bâtiment ridicule, du sommet duquel on pouvait facilement imaginer la famille Addams jetant de l'huile bouillante sur des indésirables. C'était là que le Département de la protection rapprochée du président des États-Unis, une section des Services secrets, avait son quartier général.

Les pas de Horrigan et de D'Andrea résonnaient dans le vaste corridor. Ils arboraient, agrafée au revers de leur veste, leur carte d'identité avec photographie. D'Andrea tenait son calepin à la main, à la page intitulée « Booth ».

« C'est tout de même bizarre, dit-il. Tous les autres locataires l'ont remarqué... ils l'ont croisé dans l'escalier, des trucs comme ça... et pourtant, pas un ne l'a *réellement* vu.

— Classique.

— Selon les témoins, notre homme fait un mètre soixante-dix ou un mètre quatre-vingt-cinq, pèse soixante-cinq ou quatre-vingts kilos...

— Quant à son âge, enchaîna Horrigan d'un ton légèrement écoeuré, il va de vingt-huit à quarante-cinq ans. »

D'Andrea acquiesça, poussa un soupir et referma son calepin.

Ils s'arrêtèrent devant une porte frappée du sceau des Services secrets où on lisait les mots : DÉPARTEMENT DE LA PROTECTION RAPPROCHÉE DU PRÉSIDENT. La salle dans laquelle ils entrèrent — une sorte de hall surnommé le Bullpen — était un vaste espace encombré de bureaux et grouillant d'agents

et d'employés aux écritures en pleine activité. L'un des murs était couvert de tableaux détaillant les missions et les mouvements des divers protégés du service, à savoir le Président lui-même, le vice-président et divers autres officiels du fédéral.

Depuis les fenêtres, on dominait l'aile ouest de la Maison-Blanche. Sur un côté de la pièce, dans un espace fermé par un vitrage, deux agents surveillaient en permanence vingt-cinq écrans de télévision donnant des vues intérieures et extérieures de la Maison-Blanche.

Les deux policiers traversèrent le Bullpen et franchirent une porte ouverte, qui donnait sur le vaste et confortable bureau de Sam Campagna, directeur adjoint du responsable de la protection. Campagna était l'un des deux ou trois officiels les plus puissants des Services secrets — même l'adjoint du directeur de ces mêmes Services disposait de moins d'influence que lui.

Assis à la table de conférence, entourée de photos d'anciens présidents et des détachements qui en avaient assuré la protection, se trouvaient Campagna lui-même ainsi que trois agents, deux hommes et une femme.

Horrigan et D'Andrea attendirent que finisse la conversation en cours.

Bill Watts, un salopard prétentieux, mince et brun qui frisait la quarantaine, arborait comme d'habitude une expression irritée. « La Maison-Blanche vient tout juste d'annuler Miami et de mettre Albany et Boston à la place.

— Pour quand ? » demanda la femme.

Horrigan ne la connaissait pas, mais il n'aurait pas détesté ; mince, rudement bien faite, elle avait des cheveux d'un blond tirant sur le roux et avait cette perfection dans la séduction que l'on attend des présentatrices de télévision. Elle portait une blouse crème sous un tailleur d'une coupe irréprochable couleur cuivre.

« Demain », répondit Watts d'un ton amer.

La femme poussa un soupir.

Matt Wilder — un vieil ami de Horrigan, la quarantaine dépassée d'un ou deux ans, un type décontracté qui savait sentir d'où venait le vent, essayait de calmer le jeu. Il haussa les épaules et dit : « Le Président a vingt points de retard dans les sondages, dans le Nord-Est. Son équipe panique — on les comprend. »

La blonde rousse bien roulée arquait les sourcils et observa : « Oh, quand il était en tête, ils paniquaient tout autant — parce qu'ils ne faisaient pas confiance aux sondages. »

Le vieux Sam Campagna, solide comme un roc, son impressionnante charpente le faisant déborder de son siège, les cheveux coupés en brosse, son œil gris comme un éclat de silex enregistrant les moindres détails, était un homme qui avait tout vu, avec ses cinquante ans et quelques. Il adopta donc une attitude réaliste — ou bien faudrait-il parler de cynisme ?

« Deux mois avant les élections, la panique est leur état normal, les bons jours. »

Watts grimaça, la mine toujours sombre. « Va falloir déplacer des agents dans tous les sens, ça va être le cirque !

— Eh bien, à vous de jouer, monsieur Loyal ! (Campagna adressa un sourire à Horrigan et D'Andrea.) Frank, je suis content de voir que tu es toujours en vie.

— Et moi que ça te fasse plaisir, directeur. »

Campagna se leva et, de son pas d'ours apprivoisé, vint saluer son vieil ami ; lorsqu'ils se serrèrent la main, les deux hommes échangèrent un monde de souvenirs communs en un seul regard.

« J'ai entendu dire que toi et ton partenaire vous vous étiez bien amusés, hier ? dit Campagna, faisait allusion à l'arrestation de Mendoza.

— Ces petites sorties, de temps en temps, sont excellentes pour la santé de l'âme, répondit Horrigan.

— Ça fait une éternité que tu n'es pas passé me voir.

— Je viendrai chaque fois qu'on m'invitera, directeur. »

Affable, Campagna se tourna vers D'Andrea, lui serra la main et dit : « C'est donc vous son nouveau partenaire... ça vous plaît, de travailler avec un dinosaure certifié d'origine ? »

D'Andrea, apparemment un peu pris au dépourvu de trouver le patron aussi simple et direct, se contenta d'une réponse vague sur les bienfaits de l'apprentissage auprès de quelqu'un d'expérimenté.

Campagna fit installer les deux agents autour de la table. « Frank, tu connais bien entendu Matt Wilder... »

Matt s'était levé et, penché par-dessus la table, souriant, tendit la main à Horrigan.

« Et comment, dit le policier. Il me doit encore vingt billets d'un pari sur le vingt et unième championnat de base-ball. » Et en aparté, il ajouta à l'intention de D'Andrea : « Cet idiot a tenu à miser sur Denver.

— C'est un sale boulot, disait Matt, mais quelqu'un doit bien le faire. »

Campagna eut un geste en direction de Watts qui, lui, ne se leva pas. « Je suis sûr que tu connais aussi Bill Watts, le responsable sur le terrain, et voici Lilly Raines. »

Horrigan adressa un signe de tête à Watts, et souriant à Lilly Raines, déclara : « C'est stupéfiant.

— Et quoi donc ? » demanda-t-elle avec un sourire un peu forcé ; elle avait une poignée de main chaude et ferme.

« Les secrétaires, ici, ne cessent pas de devenir de plus en plus jolies. »

Elle n'eut pas un instant d'hésitation ; seul son sourire parut un peu plus forcé. « Tout comme les agents ne cessent de devenir de plus en plus vieux, c'est ça ? »

Horrigan récompensa sa repartie d'un grand sourire.

« Hou là ! » fit Matt.

Campagna semblait hésiter entre la gêne et l'amusement. « Lilly est l'un de nos agents, Frank.

— C'est bien ce que j'avais compris. Je voulais simplement vérifier si elle avait le sens de l'humour.

— Et j'ai réussi mon examen ? demanda-t-elle.



— Haut la main. »

Campagna consulta sa montre. « Si on s'y mettait tout de suite ? Nous n'avons pas trop de temps. »

Chacun s'assit. Horrigan remarqua qu'en passant devant lui, Lilly eut soudain une brève expression de surprise ; il regarda derrière lui et vit, sur le mur, une photo d'un John Kennedy rayonnant, entouré de ses gardes du corps. L'un d'eux était Horrigan, un siècle et mille rides en moins.

Campagna examinait un document qu'il passa à Watts. « Bon. Parlez-nous de ce type. Nous n'avons qu'à l'appeler Booth pour le moment. Qu'est-ce qu'il donne ?

— Il fait incontestablement partie des potentiels », répondit Horrigan d'un ton froid.

Un « potentiel », dans le jargon des Services secrets, désignait un individu, parmi ceux qui avaient proféré des menaces contre le Président, que l'on considérait comme extrêmement dangereux. Parmi les quarante mille personnes ou groupes que les Services estimaient à risque pour le Président, environ trois cent cinquante — ayant commis des violences ou étant atteints de maladies mentales — étaient classées « potentiels ».

« Tu le juges réellement dangereux ? demanda Matt.

— Il l'est. »

Lilly fronça les sourcils. « Vous dites cela comme s'il s'agissait d'un fait.

— C'en est un.

— Et qu'est-ce qui vous permet de le dire ?



— Je le sais, point, répondit-il avec une esquisse de sourire. Je sais des choses sur les gens. C'est pour ça que je suis payé. »

Watts fronçait les sourcils, mais pas parce qu'il était plongé dans ses réflexions ; il fronçait les sourcils pour froncer les sourcils. « Puis-je vous demander pourquoi vous n'avez pas pris les dispositions nécessaires dès le premier soir ? demandait-il. Cela nous aurait permis de savoir quelque chose de plus que ce que vous dit votre instinct. »

Une pique.

Le sourire de Horrigan n'en était un que d'un point de vue purement technique. « On a eu une journée un peu chargée, Bill.

— Trop pour faire une enquête dans les règles ?

— Je rentrais chez moi après avoir abattu deux types et arrêté un faussaire. »

Lilly leva son deuxième sourcil. Campagna s'efforçait de ne pas avoir l'air de sourire. Matt n'essayait même pas.

Mais Watts s'acharna. « D'après votre propre rapport, vous n'êtes resté dans cet appartement que dix minutes ; c'est bien ça ?

— Je n'avais pas de mandat.

— Étant donné votre... votre réputation comme agent clandestin, je n'aurais pas pensé...

— En effet.

— Quoi ?

— Vous n'avez pas pensé. (Il se tourna vers Campagna.) Est-ce que je suis parano, ou est-ce que Bill n'est pas en train de me casser les couilles ? »

Lilly paraissait à la fois amusée et légèrement mal à l'aise. « Un peu les deux, non ? suggéra-t-elle.

— Il me semblait simplement, reprit Watts, l'air un peu désarçonné, qu'avec la réputation de l'agent Horrigan, il aurait pu...

— Quelle réputation au juste, Bill ? » demanda Frank.

Watts jeta le rapport sur la table. « Laissez tomber.

— Quelle réputation ? Cela fait deux fois que vous la mentionnez.

— Je vous dis de laisser tomber.

— Revenons à nos moutons, si vous le voulez bien, intervint Campagna.

— Vous savez, Bill, continua néanmoins Horrigan, Je vous comprends. Dans le temps, j'étais *presque* aussi prétentieux que vous... »

Watts se leva, rouge comme un coq. « Je n'ai pas de temps à perdre à écouter ces conneries. J'ai soixante-quinze bonshommes à rapatrier de Miami. » Il s'arrêta à la hauteur de la porte, se retourna pour regarder Campagna et ajouta : « Vous me tenez au courant, Sam ? »

Campagna acquiesça pendant que Watts sortait, puis laissa échapper un soupir, secouant la tête. « Bon. Que faisons-nous, pour ce type ?

— Vous voulez dire Watts ? demanda Horrigan, l'air innocent. Pourquoi ne pas l'envoyer comme chef de poste adjoint à Omaha ?

— Je veux parler de Booth », répondit Campagna d'un ton patient.

Horrigan redevint sérieux ; il regarda D'Andrea,

qui gardait toujours le silence. « Al et moi, nous allons vérifier tout ce que nous pourrons... Entre-temps, il faudra évidemment mettre mon téléphone sur écoute. »

Le directeur acquiesça. « Bien sûr. Et s'il vous faut autre chose, tous les deux, vous n'aurez qu'un mot à dire. »

Lilly plissa légèrement les yeux. « Vous paraissez bien convaincu que Booth rappellera, remarqua-t-elle.

— Oh, il le fera, répondit Horrigan, dont la lèvre tressaillit un instant. On est des potes, tous les deux. »

Plus tard, ce même après-midi, au Ebbitt's Grill, un bastion masculin sombre, enfumé, tout en bois poli, non loin du bâtiment des Services secrets, Horrigan se fit offrir un verre par Campagna.

« Qu'est-ce que Watts voulait dire ? demanda Horrigan d'un ton presque enjoué.

— A propos de quoi ?

— De ma soi-disant réputation. C'est quoi, exactement ?

— Tu le sais fichtrement bien. »

Horrigan sourit et agita le Jameson dans son verre. « Que je suis une tête brûlée, un marginal, avec autant de talent avec les gens qu'un commandant de camp de concentration ? »

Devant cette réplique, Campagna s'arracha un sourire, mais il manquait de conviction.

Finalement, faisant à son tour tourbillonner le

whisky de son verre, il répondit : « Tu sais, Frank... si tu étais moitié aussi malin que nous pensons tous que tu l'es, tu aurais pris ta retraite.

— Oui, j'aurais pu le faire.

— Tu vois bien.

— Mais tu veux savoir ce dont j'ai réellement envie ?

— De ne pas avoir mal au dos et une femme de moins de cinquante ans ? »

Horrigan sourit de nouveau. « Oh, je ne dirais pas non à ça non plus.

— Et de quoi, alors ? »

Le policier prit une gorgée de Jameson avant de répondre : « Être assigné à la protection rapprochée du Président. »

Campagna faillit bien recracher son whisky. « A la PRP ? Après toutes ces années ? Bordel, un dinosaure comme toi...

— Tu as dit toi-même que je pouvais avoir tout ce que je voulais pour arrêter ce type. Eh bien, c'est ça que je veux.

— Mais pourquoi, au nom du ciel ? »

Horrigan adressa à son vieil ami son regard le plus dur... et il en avait quelques-uns en réserve. « Cet enfant de salaud va tenter sa chance, Sam. Il ne bluffe pas. Il est on ne peut plus sérieux. Et je tiens à être présent quand le moment sera venu. »

Campagna le regarda, le visage inexpressif ; un tic agitant la joue du directeur.

« Nous savons tous, reprit le policier d'un ton solennel, *tous* les agents savent bien que ça va arriver, un jour ou l'autre.

— Quoi donc ?

— Le moment de vérité. J'en ai eu un à Dallas, il y a longtemps, et je l'ai raté.

— Mais non, tu ne l'as pas raté...

— Si, j'ai complètement merdé. Ce que je veux, c'est quelque chose que peu d'entre nous peuvent avoir : une deuxième chance. Lorsque le moment de vérité arrivera, Sam, je serai prêt, ce coup-là, fin prêt. »

Campagna laissa échapper un long soupir, secoua la tête et fit une fois de plus tourbillonner son whisky. « Watts va se défendre bec et ongles, si je lui fais cette proposition.

— Qu'il aille se faire foutre. Le patron, c'est toi. Sans compter que tu me dois bien trente ans de faveurs. »

Campagna, qui secouait toujours la tête, se mit à rouler des yeux. « Si tu savais le nombre de fois où je t'ai épargné de te faire botter les fesses, le nombre de fois où j'ai empêché qu'on te vire...

— Fais-moi cette fleur, Sam. J'en ai besoin.

— Et l'enquête sur Booth ?

— D'Andrea peut s'en charger. Je surveillerai ça en sous-main. Merde, mon vieux, c'est ça et pas autre chose, la putain d'enquête sur Booth ! »

Le directeur se perdit quelques instants dans la contemplation de son verre, comme s'il cherchait un moyen de se tirer de ce guêpier.

« Tu tiens tant que ça à reprendre des tours de garde, Frank ? A ton âge ?

— Je dois bien pouvoir me dégoter une paire de chaussures orthopédiques quelque part, patron. Ouais.

— Parfait, espèce d'abruti.

— Moi aussi, je t'aime. »

Les yeux gris de Campagna se rétrécirent. « Au fait, Frank... Watts est bien loin d'être aussi prétentieux que toi quand tu avais l'oreille de Kennedy. »

Horrigan haussa les épaules. « Que veux-tu, personne n'est parfait ! »



Deux officiers en uniforme des Services secrets avaient pris position sur un toit qui dominait Massachusetts Avenue, par cette matinée d'automne anormalement chaude.

L'un d'eux, un tireur d'élite aux lunettes de soleil orange, préparait son fusil à lunette avec la décontraction d'un golfeur choisissant un club avant un coup facile mais crucial de la partie.

Son collègue attendait, jumelles pointées, l'approche du cortège présidentiel.

Celui-ci arriva lentement dans son champ visuel, précédé de cinq motards ; venaient ensuite deux véhicules de patrouille de la police, une voiture banalisée, deux véhicules des Services secrets, la limousine présidentielle, une fourgonnette noire, plusieurs voitures de presse, deux autres véhicules de patrouille, et enfin trois autres motards. Le tout était plutôt imposant.

Le tireur d'élite, inondé de sueur, fit une grimace et indiqua le cortège d'un coup de menton. « C'est quoi le programme, aujourd'hui ? »

Le deuxième agent abaissa ses jumelles et lui

rendit sa mimique. « C'est le grand branle-bas — il a invité le Président français à déjeuner en ville.

— C'est pas vrai !

— Ouais, un chinois de la Rue K. »

Derrière les lunettes de soleil, la transpiration coulait le long du nez du tireur d'élite. « Il n'aurait pas pu faire comme tout le monde, et commander des plats à livrer pour le roi des grenouilles ? »

En sueur, haletant, Horrigan marchait d'un pas vif le long de la limousine du Président — l'un des six agents qui entouraient le véhicule pendant qu'il descendait l'avenue, sous les acclamations d'une foule assez considérable brandissant de minuscules drapeaux américains et français. Derrière les vitres surdimensionnées du véhicule de parade, les deux présidents souriaient et répondaient à l'enthousiasme populaire en saluant de la main.

*Fait chier cette chaleur, pensa Horrigan. C'est bien ma veine, de tomber sur une journée pareille pour ma première sortie.*

Il plissait les yeux sous le soleil — il était le seul agent à ne pas porter de lunettes noires — et ne détournait pas un instant son attention de la foule qui défilait devant lui, dans une image un peu brouillée. La vitesse à laquelle il devait marcher lui rappelait cruellement quelles étaient les contraintes à subir pour un agent débutant affecté à la protection rapprochée.

Car même un homme jeune, au meilleur de sa condition physique, pouvait s'épuiser à ce travail.

Trois années à tirer, normalement, avant de ne plus être assigné à ce genre de mission. Et lui qui avait demandé, supplié, d'y être de nouveau affecté !

Son oreillette se mit à pépier, comme dans l'oreille des autres agents, pour les avertir d'un brusque changement de programme.

La limousine s'immobilisa soudain, et Horrigan et les autres — parmi lesquels Lilly Raines, en costume ample de style masculin avec une blouse rouge sang et des chaussures plates — formèrent un périmètre de sécurité autour du véhicule pendant que les deux présidents en émergeaient, arborant deux grands sourires jumeaux à manger la merde, afin d'aller serrer des paluches, dans la plus pure tradition politicienne, au milieu d'une foule étonnamment importante et démonstrative.

Deux mois avant une élection, alors qu'il accusait encore un net retard dans les sondages, le chef de l'exécutif ne pouvait négliger une telle opération médiatique.

A la droite du Président, quasiment collé à son épaule, se trouvait Bill Watts ; dans ce genre de mission, le chef du détachement de la protection rapprochée devenait le frère siamois de l'homme qu'il avait à protéger.

Entre-temps, parcourant la foule des yeux, la scrutant de son regard de zombie à l'expression impénétrable (fruit d'une longue expérience), Horrigan, placé un peu devant les deux présidents, intimidait tout ceux qu'il dévisageait, enregistrant les moindres mouvements. Lorsqu'un type à l'allure misérable, clochard ou SDF, habillé d'une

vieille veste de tenue de combat camouflée, joua des coudes pour se faufiler jusqu'au premier rang, il le crucifia de son foudroiement breveté ; le bonhomme parut soudain mal à l'aise et battit en retraite.

Jetant un coup d'œil à Lilly, Horrigan faillit sourire, ce qui aurait détruit tout l'effet que l'expression qu'il affichait était destinée à produire ; mais la version du « regard foudroyant » arborée par sa collègue était tellement forcée qu'elle en était presque comique. Pour la première fois — en ce qui concernait la jeune femme, du moins — il se laissa aller à ses tendances machistes et pensa à elle comme à « une fille ».

Mais même ainsi, il savait qu'elle y arriverait. Qu'elle y arriverait certainement.

C'est alors qu'il remarqua que le regard de sa jeune collègue se concentrait sur un visage précis dans la foule ; il le chercha et le trouva rapidement : un homme de type libanais ou arabe, qui venait de glisser une main dans un sac de toile. Son aspect n'avait rien de suspect — un costume sombre d'homme d'affaires, pas de cravate — mais son geste avait quelque chose de furtif. Ce n'était pas du racisme, du point de vue d'un agent des Services secrets, que de voir dans un quidam ayant un type moyen-oriental un éventuel représentant de la guerre sainte et donc une menace pour le Président.

Horrigan vit Lilly dire quelques mots dans son micro de poignet et, en quelques secondes, deux agents en civil vinrent encadrer le petit homme brun. Ils lui immobilisèrent les bras, et l'un d'eux

plongea la main dans le sac de toile pour en retirer... un appareil-photo.

Horrigan ne laissa pas voir son soulagement mais prit bonne note, à titre personnel et non sans une secrète satisfaction, de la réaction rapide et professionnelle de la jeune femme.

Finalement, les deux présidents, saluant toujours la foule de la main, regagnèrent la limousine ; Watts referma la portière sur eux et alla s'asseoir à côté du chauffeur.

Le véhicule redémarra — ce qui signifiait que Horrigan allait devoir reprendre le pas de gymnastique. Soufflant, ahanant, obligé d'essuyer en permanence son front en sueur, il se mit au petit trot, gardant un bon rythme. C'était dur. Mais il gardait le rythme.

Watts, de son siège à l'avant de la limousine, jeta un coup d'œil à Horrigan ; il se rendit parfaitement compte de ce qu'endurait son aîné. Ce salopard esquissa un sourire, puis détourna le visage pour regarder devant lui.

Horrigan se sentit fier de lui-même — non pas parce qu'il tenait honorablement le coup mais parce qu'il avait résisté à une formidable envie de lui adresser un bras d'honneur.

Une paire de jumelles suivait la voiture présidentielle dans le cortège, comme une aiguille tournée vers un aimant. Puis elles se décalèrent légèrement pour venir se centrer sur l'agent spécial Horrigan qui trottinait de plus en plus lourdement, et



semblait sur le point de s'évanouir d'un instant à l'autre.

« Le pauvre vieux... »

Les jumelles s'abaissèrent, entre les mains non pas d'un officier des Services secrets en uniforme posté au sommet d'un bâtiment, mais d'un observateur se tenant à une certaine distance, à l'arrière de la foule.

Il eut un léger sourire.

« Pauvre vieux », répéta Mitch Leary, dans l'ombre d'une porte cochère.

Les pieds sur une chaise, Horrigan dormait profondément, sans faire de rêve, quand il sentit une main sur sa poitrine. Il ouvrit les yeux et découvrit qu'on lui déboutonnait la chemise !

« Qu'est-ce que ce bordel... »

Un visage frais de gamin, habillé de blanc, se penchait sur lui.

« Hé ! Fichez-moi la paix ! »

Le gamin, un infirmier, se redressa vivement, les yeux écarquillés, heurtant un autre homme en blanc, un peu plus âgé, qui se trouvait derrière lui.

C'est un Horrigan mort de fatigue qui s'était assoupi dans l'un des fauteuils du côté salon du Bullpen, au siège — l'OEOB — et qui se retrouvait entouré de Sam Campagna, Matt Wilder, Lilly Raines et d'une demi-douzaine d'autres agents ; on lisait de l'inquiétude sur certains visages, une envie de rire mal réprimée sur d'autres.

Un peu embarrassé, le jeune infirmier



s'exclama : « Bon Dieu, je suis désolé, monsieur... »

Le plus âgé vint à sa rescousse. « On nous a prévenus qu'il y avait eu un arrêt cardiaque ici !

Campagna, affichant une expression inquiète qui n'avait pas l'air simulée, se pencha pour poser une main sur l'épaule du policier. « Ça va bien, Frank ?

— Ouais, maintenant que j'ai compris la blague. »

Plusieurs agents éclatèrent de rire, et les autres les imitèrent bientôt ; Campagna lui-même ne put retenir un sourire.

« Mais au fait, qui en est l'auteur ? demanda Horrigan en reboutonnant sa chemise. Est-ce qu'un citoyen d'un certain âge n'aurait pas le droit de faire tranquillement un petit somme pendant son temps de repos, des fois ? »

Au milieu de l'hilarité générale, les deux représentants du corps médical marmonnèrent des excuses embarrassées et commencèrent à se retirer, mais Horrigan les rappela. « Hé, les gars... vous feriez mieux de rester dans le coin.

— Ah bon ? fit le plus jeune.

— Ouais. (Horrigan regarda les autres agents, le sourcil froncé.) Vous allez peut-être avoir du boulot... blessures par balles ! »

Le plus âgé des deux infirmiers sourit, salua de la main et entraîna son jeune collègue tandis que les rires redoublaient, dans cette ambiance détendue, les uns et les autres buvant du café ou des sodas, bavardant ou silencieux, tous soulagés d'en avoir terminé avec la parade présidentielle.

La masse imposante de Campagna se posa sur un siège voisin de celui de Horrigan. « Elles t'ont toujours bien servi, tes petites plaisanteries, Frank.

— Ouais, enchaîna Matt Wilder, tirant un fauteuil pour s'installer à son tour. Comme cette histoire de chapeau !

— De chapeau ? » voulut savoir Lilly, qui s'était assise sur l'un des bras du siège de Matt et avait croisé les jambes ; même sous l'ampleur du pantalon, on devinait qu'elles étaient bien dessinées.

Matt secoua la tête, pouffant doucement de rire. « A l'époque où nous étions ensemble au bureau de Saint Louis, on nous a parachuté un nouveau directeur... un vrai bâton merdeux. Aucun sens de l'humour, toujours en train de nous casser les pieds.

— Jerian, précisa Horrigan.

— Ouais... ah, le sale con ! Art Jerian. Toujours un putain de chapeau — s'cusez mon français, Lilly — vissé sur la tête.

— C'est pas grave, Matt, dit-elle avec un sourire malicieux. Rien n'est plus à *propos* qu'un peu de français après avoir assuré la protection de qui vous savez, aujourd'hui. Continuez, continuez : ce bâton merdeux portait donc toujours un chapeau...

— Bref, reprit Matt sans se faire prier, Frank eut l'idée d'acheter un chapeau identique...

— Non ! le coupa Campagna, Frank a acheté *quatre* chapeaux identiques à ceux du directeur, mais de *tailles* différentes. Puis il a posé un colis piégé — le premier d'une longue série.

— Je ne vous suis pas, avoua Lilly.

— Voyez-vous, dit Matt, reprenant la balle au bond, Frank n'a rien trouvé de mieux que de raconter à Jerian qu'à cause de la terrible humidité qui régnait à Saint Louis, on avait la tête qui enflait et désenflait. »

Campagna enchaîna joyeusement. « Si bien que lorsqu'il faisait chaud, Frank subtilisait le chapeau de ce crétin et lui en mettait un plus petit à la place... et quand il faisait froid, un plus grand ! »

Les quelques agents qui traînaient dans le coin et qui s'étaient rapprochés pour écouter l'histoire riaient maintenant de bon cœur. Même Horrigan souriait, comme le méchant petit garçon qu'il était un peu resté.

« Laissez-moi terminer, dit-il. Au bout de trois mois, cet imbécile fit une demande de mutation. »

L'éclat de rire fut général.

« La dernière image qu'on a de lui, conclut alors Matt, les larmes aux yeux, c'est quand il a quitté le bureau pour prendre l'avion... avec un galurin trop petit sur sa grosse caboche !

— On aurait dit le singe d'un joueur d'orgue de Barbarie ! » hulula Campagna.

Tout le monde riait maintenant, Horrigan compris.

« Ah, dit-il, qu'est-ce que je pouvais le détester, ce salopard !

— Bon, bon », intervint Campagna, se rappelant soudain qu'il était le patron, ici. Il se leva, fit un geste d'apaisement de la main et les rires se calmèrent. « La récré est terminée, les enfants ! Au boulot. »

Il partit de son pas d'ours apprivoisé, et chacun s'éloigna peu à peu à son tour.

Horrigan, cependant, n'avait pas bougé de son fauteuil. Et la charmante Lilly continuait à tourner dans le coin, sous prétexte de prendre un café. Il la regarda avec admiration, tout à fait séduit par sa façon de rendre féminine même la plus masculine des tenues.

« Dites-moi, à qui doit-on cette blague, en réalité ? lui demanda-t-il.

— Ce n'en était peut-être pas une. » Debout devant lui, elle prit une gorgée de café. Elle ne cillait pas — ce n'était pas encore le « regard foudroyant », mais il avait quelque chose d'intimidant pour lui, en ce moment. « Vous aviez une sale mine dehors, aujourd'hui. Ça ne m'aurait pas tellement surprise de vous voir vous effondrer.

— Des conneries, protesta Horrigan. Peu importe. Quel que soit le type, il y aura droit. C'est sans doute ce connard de Watts.

— Pas impossible. » Elle acheva son café, froissa le gobelet en carton et le jeta dans la corbeille. « Par ailleurs, qu'est-ce qui vous dit que c'est un *connard* qui en est l'auteur ? »

Sur quoi elle lui adressa un sourire énigmatique et prit la direction de son bureau, avec dans sa démarche un balancement un peu plus féminin que d'habitude.

*Mignonne, pensa-t-il. Vraiment mignonne.*

Sur quoi, s'appuyant des deux bras aux accoudoirs, il se hissa hors du fauteuil ; il devait vérifier

où en était D'Andrea, voir s'il n'aurait pas appris quelque chose sur ce cinglé de Booth.

Le Booth en question s'était-il trouvé dans la foule, aujourd'hui ? se demanda Horrigan.

Quelque chose lui disait que oui.



« Tu as raté le carrefour », dit Horrigan.

D'Andrea, qui ramenait son partenaire chez lui au volant de sa Pontiac Sunbird, eut une grimace d'irritation. « Oh, merde !

— La Rue K est juste là derrière », expliqua Horrigan calmement. Il feuilletait le dossier que lui avait préparé son jeune collègue. L'essentiel de ce qu'il contenait lui était familier : un résumé des interrogatoires des locataires de l'immeuble de Booth, l'absence de tout résultat de la part des techniciens du labo.

« Tu ne sais pas conduire ? demanda D'Andrea.

— Bien sûr que si. (Horrigan jeta un coup d'œil sur le document officiel lui notifiant que sa ligne téléphonique avait été placée sur écoute.) Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ? Pourquoi comme dans la phrase *pourquoi tu n'as pas ta propre bagnole* ? Voilà pourquoi. »

Avec un haussement d'épaules, Horrigan continua de feuilleter le dossier. « Je passe beaucoup de temps à New York. Je suis du genre transports publics.

D'Andrea eut un geste vers son tableau de bord. « Tu trouves que ça ressemble à un bus ? Tu trouves que j'ai la tête d'un chauffeur de bus ? »

Horrigan jeta un coup d'œil à son collègue et esquissa un sourire. « Alors, on monte sur ses grands chevaux ? »

Sans enthousiasme, D'Andrea lui rendit son sourire. « C'est que si les bus te plaisent tellement, je me demande pourquoi il faut que je te raccompagne tous les soirs. Ton appartement n'est pas exactement sur mon chemin.

— Pour le plaisir d'être en ta compagnie. » Il regardait le permis de conduire de Booth, émis dans le Colorado, au nom de feu le jeune Joseph McCrawley, agrafé au revers intérieur de l'enveloppe en papier kraft.

« Je dois pouvoir tourner là, non ? demanda D'Andrea, qui remarqua que son collègue étudiait la photo, sur le permis. M'a l'air plutôt bizarre dans le genre, non ? »

Booth avait des cheveux blonds qui retombaient sur un front haut, une barbe également blonde, et des yeux gris clair. Des pommettes hautes, un menton étroit ; sous la peau, le squelette apparaissait de manière inquiétante.

« Oui. M'a l'air aussi *d'un genre* plutôt bizarre », répondit doucement Horrigan. Puis quelque chose le frappa. La concentration lui fit plisser les yeux et il ajouta : « Oui, mais voilà, quel genre ?

— Quoi ? demanda D'Andrea, jetant un coup d'œil intrigué à son partenaire.

— Ne tourne pas tout de suite, dit Horrigan en

se redressant sur son siège. Il y a un marchand de journaux, au prochain coin de rue... Arrête-toi. »

Le magasin, un point de vente moderne ouvert tard le soir, proposait des journaux des autres villes, des livres de poche, des revues ; on y trouvait pratiquement tout, de la *Pravda* au *Hustler*. Ce n'était ni l'un ni l'autre que voulait acheter Horrigan. Il longea rapidement le présentoir, passant en revue des couvertures bariolées de toutes sortes, dont la surface glacée reflétait l'éclairage violent du magasin. Des magazines spécialisés dans les domaines les plus divers étaient proposés à sa curiosité ; puis il repéra ce qu'il cherchait et sourit.

Il dut s'accroupir pour fouiller parmi plusieurs revues consacrées au modélisme et aux modèles réduits avant d'en choisir un dont la couverture lui était familière : le dernier numéro de *Model Car Collector*.

Il n'avait pas oublié, dans l'appartement minable de Booth, la pile de revues semblables, avec un numéro de celle-ci sur le haut et, posé dessus, un modèle réduit élancé de voiture futuriste.

Il regagna rapidement la voiture, montra à D'Andrea le véhicule du même genre qui ornait la couverture de *Model Car Collector* et dit : « Celui qui se trouvait dans l'appartement de Booth était identique ! Ou alors, il lui ressemblait fichtrement. »

Le jeune policier, resté à patienter derrière le volant de sa voiture, fronça les sourcils d'un air

sceptique. « En quoi ça prouve quelque chose ? T'as l'air tout content de toi. »

Horrigan sourit. « Tu as dit qu'il était bizarre, et moi je t'ai répondu : oui, mais de quel genre. Tu te souviens ?

— Évidemment. »

Il frappa la couverture du plat de la main. « Eh bien, ce genre-là. C'est un amateur de modèles réduits de voitures. L'un de ces bricoleurs fous de modélisme.

— Et alors ?

— Alors, fit Horrigan avec un geste d'impatience, c'est un point de départ. Allez, fais démarrer ton engin, largue-moi au passage, je veux m'attaquer tout de suite à ça. »

D'Andrea roula un peu les yeux, secoua la tête et dit : « D'accord, c'est toi le patron, Frank. »

Quelques minutes plus tard, le jeune policier partait rejoindre sa femme et son fils dans la banlieue de Virginie tandis que Horrigan, dans son minuscule appartement, s'installait dans son fauteuil habituel. Sans même prendre le temps de mettre un compact de Davis dans la stéréo, il avait décroché le téléphone pour joindre l'un des officiers de service, au central.

« Il faut envoyer des agents vérifier comment sont vendues les boîtes de modèles réduits en kit, à monter soi-même. D'après le magazine, je dirais qu'ils sont surtout vendus par correspondance ; mais il existe aussi probablement des boutiques spécialisées. Ces kits sont des éditions limitées, si bien que remonter la piste de... »

Le signal disant que quelqu'un cherchait à l'appeler retentit dans son oreille.

« Attendez une seconde, j'ai un autre appel... je m'en débarrasse et je vous retrouve... »

Il prit le nouvel appel et dit, d'un ton impatient :  
« Oui ? Qu'est-ce que c'est ? »

— Salut, Frank. »

Il reconnut instantanément la voix, douce comme un murmure, presque mélodieuse.

« Tiens donc, Booth... Comment ça va ? demanda Horrigan en se redressant.

— Mais très bien, Frank. Et vous ?

— Aux petits oignons — attendez un instant, que j'en termine avec mon autre appel... » Il changea de nouveau de ligne et dit rapidement :  
« Vous l'avez, les gars ? »

— On l'a. Vous savez ce qui vous reste à faire. »

Il le savait : lui tenir la jambe le plus longtemps possible.

Il eut un sourire crispé en reprenant Booth en ligne, lequel lui dit, d'un ton faussement doux :  
« J'espère que vous n'essayez pas de me repérer, Frank.

— Quelle idée !

— Vous auriez pu demander à vos amis de mettre votre ligne sur écoute.

— Oh, je n'ai pas pris cette peine. Je n'aurais jamais imaginé que vous auriez le culot de rappeler.

— Mais si, vous l'avez prise, Frank. Et vous saviez très bien que je rappellerais. Je crois que vous savez aussi que s'il y a une chose dont je ne manque pas, c'est de culot.



— Et de quoi manquez-vous ?

— Oh... de beaucoup d'autres choses. On m'en a pris beaucoup, au cours de toutes ces années. Comme à vous, Frank. Vous avez tellement perdu... nous avons tellement perdu... J'espère que ça n'a pas été trop dur pour vous, car je m'attends à avoir... comment dire ? Un adversaire digne de moi.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. A propos, comment allez-vous ? (La note d'inquiétude, dans la voix, avait l'air tout à fait authentique.) Vous m'avez fait peur, aujourd'hui.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Pendant la parade... J'ai bien cru que vous alliez tomber dans les pommes, Frank. » Horrigan entendit un petit *tss-tss* ; le sarcasme pointait derrière l'inquiétude. « Vous auriez dû reprendre sérieusement l'entraînement avant de demander d'être affecté à la protection rapprochée. »

La main du policier étreignait le combiné ; ses veines avaient l'air sur le point d'éclater. Il réussit néanmoins à conserver un ton placide. « Vous savez, Booth, vous avez sans doute raison ; je ne suis peut-être pas dans la meilleure forme.

— Vous étiez pourtant dans une forme sensationnelle, autrefois. Au fait, j'ai justement votre film qui passe sur ma télé, en ce moment.

— Mon film ?

— Vous n'êtes pas cinéphile, Frank ? Vous ne savez pas ce que c'est qu'un *auteur* ?

— Non.

— C'est comme ça qu'on dit en français, mais c'est pour faire allusion aux véritables metteurs en scène, comme Hitchcock, Leone. Ou Truffaut. »

Tout d'abord les Beatles, puis les modèles réduits, et maintenant le cinéma d'auteur.

« Je n'ai jamais joué dans un film, dit Horrigan.

— Bien sûr que si, Frank ! vous avez travaillé avec le plus célèbre des *auteurs* ! Sa production a certes été minime, mais son style et l'impact de son œuvre ont été... indélébiles. Je fais bien entendu allusion à ce grand génie du cinéma qu'a été Abraham Zapruder. »

De la colère, Horrigan passa à l'écœurement.

« Dallas, le 22 novembre 1963... je n'ai pas oublié où je me trouvais, moi, et je sais où *vous* vous trouviez, Frank. Vous étiez en forme à l'époque, non ? Malheureusement, ça ne vous a servi à rien... ni à vous ni à *lui*. »

Il avait la sensation de s'étrangler.

« Qu'est-ce qui a bien pu vous arriver, ce jour-là ? reprit la voix. Un seul agent a réagi au coup de feu. Mais les autres, dont vous, des types superentraînés, aux réflexes comme des ressorts remontés à fond ? Rien. J'ai regardé la scène je ne sais combien de fois. Vous n'avez jamais quitté votre marche-pied.

— La ferme !

— Inutile d'être agressif, Frank. Deux amis doivent pouvoir discuter à cœur ouvert d'un sujet délicat, non ? Et moi, où étais-je ? Ah... Vous, en tout cas, vous vous trouviez plus près de Kennedy que l'agent qui a réagi — vous étiez d'ailleurs le

plus proche de tous, et à plus d'un titre, en réalité. »

Horrigan était en effet sur le marchepied de la voiture suiveuse du côté du Texas Book Depository, la bibliothèque d'où était parti le premier coup de feu.

Booth enfonçait maintenant le clou. « Et la nuit, Frank, lorsque vous êtes dans votre lit à chercher vainement le sommeil, qu'est-ce que vous voyez, dès que vous avez éteint la lumière ? Rêvez-vous, Frank ? Voyez-vous des choses, des visages, des événements, dans vos rêves ? Ne voyez-vous pas un fusil qui dépasse d'une fenêtre ? Ou la tête de Kennedy qui se fend comme une grenade ? »

Horrigan ferma les yeux, mais ne fit rien pour interrompre ce flot de paroles mordantes au ton faussement apaisant. Ce n'était pas l'envie de raccrocher qui lui manquait... Mais il devait garder ce malade mental en ligne...

« Ça doit être terrible, Frank, de se dire que si vous aviez réagi dès le premier coup de feu, vous auriez pu être là à temps et vous placer dans la ligne de mire. Bien entendu, c'est votre tête et non la sienne, probablement, qui aurait éclaté comme une grenade. »

Comment se faisait-il que ses collègues n'aient pas encore fait irruption dans l'appartement de Booth, le clouant au sol et lui passant les menottes ?

Mais l'homme continuait à pérorer. « Regrettez-vous de ne pas avoir été capable de donner votre vie en échange de la sienne, Frank ? »

Horrigan lui refusa la satisfaction d'une réponse

simple. Au lieu de cela, il remarqua : « On ne peut pas refaire l'histoire.

— Certes. C'est tout à fait vrai. Mais vous savez quoi ? On peut la *faire*. »

Cette réplique glaça le policier plus que tout ce que l'autre avait dit jusqu'ici.

« Vous avez perdu tellement de choses, poursuivit Booth, impitoyable. Votre femme vous a quitté... en emmenant votre petite fille. Lorsqu'on vous a interviewé, dans un magazine, pour le dixième anniversaire de l'assassinat... vous avez été grandiose. Direct, honnête. Ça n'a pas dû être facile, de reconnaître publiquement que vous aviez un problème d'alcoolisme, d'avouer qu'il avait dû être difficile de vivre avec vous. Je parie que vous vous disiez que ça la ferait peut-être revenir, votre femme, n'est-ce pas ? »

La perspicacité de Booth le fit grimacer.

« Le monde peut être tellement injuste, tellement cruel, vis-à-vis d'un honnête homme. » Cette fois-ci, on ne pouvait discerner le moindre sarcasme dans la voix au ton si doux.

Mais qu'est-ce que ses collègues pouvaient bien foutre, bordel ? Comment se faisait-il qu'ils n'aient pas encore ceinturé ce malade ? Croyaient-ils donc qu'il allait pouvoir le retenir indéfiniment au bout du fil, garder son calme, ne pas exploser ?

« Je vois que vous connaissez mon histoire, Booth. Quelle est la vôtre ? »

Une fois de plus, il y eut le petit *tss-tss*. « Peux pas vous le dire, Frank. Désolé. »

Là-dessus, l'homme se mit à fredonner quelques

notes de *With a Little Help from My Friends* et ajouta : « C'est tellement agréable, Frank... d'avoir un ami. »

Et la ligne fut coupée.

Une vague de fureur, d'amertume et de confusion submergea le policier, qui resta un instant en contemplation devant le combiné silencieux avant de repasser sur la ligne de l'agent de service, auquel il aboya : « Et alors ? »

— Calmez-vous, Horrigan. Raccrochez, on vous rappellera dès qu'on l'aura. »

Il fit claquer l'appareil sur son support, se leva, se versa un Jameson — un doigt de plus que d'habitude — et l'avalait goulûment. Pour la première fois en douze ans, il aurait bien allumé une cigarette.

« Cet enfoiré, grommela-t-il. Non mais, cet enfoiré ! »

Il faisait les cent pas, alternant les jurons et les gorgées de Jameson, lorsque le téléphone sonna de nouveau. Il se précipita dessus. « Ouais ? »

L'officier de service paraissait à la fois fatigué et gêné. « On a eu un repérage. On a donc envoyé les flics directement à l'adresse en question, dans un quartier ouvrier. Ils ont fait irruption dans une petite maison, le pétard à la main... »

— Et alors ? »

L'homme poussa un soupir qui trahissait tout autant sa fatigue que son embarras. « Et ils ont trouvé un couple d'ados en train de jouer à touche-pipi sur le canapé, devant la télé. »

— Merde ! »



Au Bureau de renseignements des Services secrets, moins d'une demi-heure plus tard, un spécialiste en électronique expliqua que le suspect disposait sans doute d'un appareil qui altérerait légèrement le voltage de la ligne, ce qui pouvait donner l'impression qu'il appelait d'un autre numéro.

« Et cet appareil... comment... où peut-on se le procurer ? »

Le technicien, un nommé Carducci, petit, chauve et portant lunettes, haussa les épaules et répondit : « Avec les spécifications, n'importe qui ou presque pourrait en construire un.

— Et où les trouve-t-on, ces spécifications ?

— Dans des revues d'électronique. (Autre haussement d'épaules.) Je pourrais m'en faire un sans problème.

— Fabuleux. Si jamais il rappelle, pourrions-nous le repérer ?

— Eh bien... on peut procéder à un test comparatif, pourvu qu'il se serve d'un téléphone à touches numériques.

— Fabuleux ! On peut donc le coincer ?

— Pas forcément. Pas s'il se trouve sur une ligne à fonctionnement analogique, comme celle des anciens téléphones à cadran. »

La main de Horrigan s'abattit sur le bureau, faisant tressauter l'écran de l'ordinateur de Carducci. « J'en ai strictement rien à foutre, de ces conneries électroniques. Je veux une réponse claire et nette, bordel. En bon anglais. »

Carducci eut un geste d'apaisement des deux

main, comme s'il tapotait l'air devant lui, dans l'espoir de calmer son interlocuteur. « Écoutez, s'il rappelle, vous faites votre possible pour le garder en ligne ; et moi, je fais le mien pour le repérer. Peux pas vous en promettre davantage. »

Horrigan acquiesça, l'air boudeur.

Carducci profita de l'accalmie pour lever un doigt, comme pour le tancer. « Mais si jamais vous y envoyez une fois de plus les flics du coin, ou nos propres gars, vaudrait mieux les avertir de ne pas recommencer à enfoncer les portes. On ignore tout ce dont ce type est capable, du point de vue de l'électronique.

— J'ai déjà une idée de ce dont il est capable », répondit Horrigan, qui ne faisait pas allusion à l'électronique.

Derrière ses lunettes, Carducci plissa les yeux. « Et de quoi ?

— De n'importe quoi. Absolument n'importe quoi. »

Au coin sud-ouest de l'aile ouest de la Maison-Blanche, dans l'une des pièces composant le lieu connu sous le nom de Bureau Rectangulaire, Harry Sargent, chef de cabinet du Président, se tenait à une table de conférence en compagnie du directeur des Services secrets, Sam Campagna, et de trois de ses agents, Bill Watts, Lilly Raines et Frank Horrigan. C'était ce dernier qui avait suggéré la tenue de la réunion.

Du point de vue de Horrigan, Sargent était le plus désagréable de tous les chefs de cabinet depuis H. Haldeman, ce qui n'était pas peu dire. Jack Kennedy avait refusé de nommer qui que ce soit à ce poste, disant qu'il n'avait pas besoin d'un assistant ; même ce salopard de Lyndon Johnson n'en avait pas eu.

Le Président actuel, malheureusement, n'avait pas suivi ces exemples.

L'air quelque peu ébouriffé dans son costume brun et sa cravate rouge et jaune, Sargent, la cinquantaine bien sonnée, personnage replet coiffé à la Nixon, manifestait clairement que cette réu-

nion l'irritait et l'ennuyait. Il avait cependant des circonstances atténuantes, dans la mesure où l'on se trouvait dans les tout derniers jours d'une campagne électorale frénétique qui ne s'était pas très bien passée.

Néanmoins, à l'écoute de l'enregistrement de la conversation téléphonique que Horrigan avait eue avec Booth la veille, Sargent parut intrigué.

*Je parie que vous vous disiez que cela la ferait peut-être revenir, votre femme,* disait la voix de Booth.

Le fait de réécouter tout ça, en présence d'autres personnes — et en particulier de cet abruti de Watts —, mettait le policier au supplice. Tous ces discours du cinglé sur sa vie privée, sur son échec professionnel à Dallas...

Il gardait toutefois un visage impassible. Une fois, pendant un instant, son regard croisa celui de Lilly ; elle paraissait gênée pour lui et eut une expression de chaleureuse compassion.

Ça ne l'aida pas.

L'enregistrement se prolongea, l'intérêt de Sargent diminua, et il regarda impatiemment sa montre au moment où la voix désincarnée disait : *C'est tellement agréable d'avoir des amis, Frank, n'est-ce pas ?*

Campagna arrêta la cassette.

« C'est donc ça ? demanda Sargent.

— Oui. »

Alors qu'il ne faisait pas particulièrement chaud dans l'impressionnante suite de bureaux, Sargent prit un mouchoir et essuya son visage empourpré.

Sa réaction fut grossière, comme à son habitude. « Et qu'est-ce que j'en ai à foutre, de tout ce charabia ? »

Campagna, les mains jointes comme s'il priait, se pencha en avant, la mine on ne peut plus sérieuse. « Nous aimerions qu'il soit envisagé d'annuler le dîner du Président, demain soir, Harry », répondit-il.

Un éclair de colère passa dans les yeux du chef de cabinet. « Quoi ? Le dîner officiel ? A l'ambassade de France ? Mais vous perdez la tête ou quoi ?

— Nous prenons cet individu extrêmement au sérieux, dit Campagna. Il est déjà classé potentiel.

— Et vous, Bill, qu'en pensez-vous ? demanda Sargent, l'œil plissé.

— Je suis d'accord avec Sam », répondit Watts sans hésiter, remontant d'un cran dans l'estime de Horrigan.

Le chef de cabinet au visage empourpré poussa un profond soupir. « J'avais cru comprendre que vous aviez entre trois et quatre cents individus classés ainsi, reprit-il avec une mimique dépourvue de tout humour. Ils sont tous dans la nature, et nous n'en annulons pas pour autant des dîners officiels. En quoi ce cinglé est-il si différent des autres ? »

Watts ne répondit pas. Campagna adressa à Horrigan un signe de tête signifiant que la balle était dans son camp.

« Le cinglé en question, dit-il, est capable de manipuler les lignes de téléphone de manière sophistiquée et inquiétante. En outre, il est d'une



grande habileté dans le montage de modèles réduits de voitures. »

Sargent regardait le policier avec l'expression navrée et écoeurée d'un végétarien devant un hamburger. « Des modèles réduits de voitures ?

— Oui, celles que l'on guide par télécommande, ce qui indique des connaissances en électronique...

— Et c'est pour ça, le coupa Sargent avec un ton sarcastique qu'il ne cherchait pas à dissimuler, que vous voulez que je change l'emploi du temps de l'homme le plus puissant de la planète, offensant au passage cinquante et quelques millions de Français ? »

Horrigan ne se démonta pas et fit une autre tentative. « Avec ce genre de talents, si Booth a en plus quelques connaissances en explosifs...

— Faites votre boulot, les gars, l'interrompt sèchement Sargent. Et il n'y aura aucun problème.

— C'est précisément ce que nous faisons, contre-attaqua Horrigan sur un ton aussi sec, en vous conseillant l'annulation. »

Lilly, que l'animosité ambiante paraissait mettre mal à l'aise, fit un geste diplomatique de la main et observa : « C'est que le protocole limite notre efficacité dans une ambassade, monsieur.

— Elle a raison. Faire pénétrer des armes en douce dans une ambassade, en dépit de tous nos efforts, reste un jeu d'enfant. »

Sargent secouait la tête, incrédule ; son expression frôlait le mépris. « Mais qu'est-ce que vous laissez entendre ? Que les Français envisagent de descendre le Président ? »

Le mépris de Sargent était paralysant ; tous mal à l'aise, maintenant, les membres des Services secrets s'agitèrent sur leur siège. Sauf Horrigan.

« Rien qu'une fois, dit-il d'un ton calme, mais bouillonnant intérieurement, j'aurais aimé rencontrer un chef de cabinet de la Maison-Blanche qui ne se batte pas constamment avec les Services secrets — rien qu'une fois, bon sang ! »

Le regard de Sargent flamboya de nouveau et Horrigan, à voir le sévère coup d'œil de travers que lui adressa Campagna, la manière dont Lilly grimaça et celle dont Watts se fit tout petit sur sa chaise, comprit qu'il avait dépassé les bornes. Cela dit, il s'en fichait.

Le personnage replet à tête de bouledogue montra le magnétophone du doigt. « Vous savez ce que je pense, agent Horrigan ? Je pense que ce barjot a touché un ou deux nerfs un peu trop sensibles en vous, mon vieux. Et que du coup, vous en faites trop. »

Le policier eut pour le chef de cabinet le regard de zombie qu'il réservait en général à la foule entourant la limousine du Président, avant de répondre froidement : « J'essaie simplement de protéger votre patron.

— Et moi, que croyez-vous que je fasse, nom de Dieu ? » Le politicien laissa un instant tomber le masque et l'on vit apparaître l'homme, sa fragilité, ses incertitudes ; cet homme souffrait d'une fièvre maison — Maison-Blanche évidemment — tellement forte qu'il en aurait pleuré.

« Les derniers sondages montrent que nous

sommes en retard de douze points, expliqua-t-il d'un ton sinistre. Si je ne sors pas un ou deux miracles de mon chapeau, et vite, je n'aurai peut-être même plus de patron : il sera au chômage dans six semaines, et moi avec lui. »

Il se donna un coup de poing dans la paume de la main, puis ajouta : « Il faut que je montre le Président partout, en première ligne, là où on peut le voir, nom de Dieu !

— Au fond, il n'est pas impossible que vous ayez raison, observa Horrigan.

— Quoi ?

— Vous allez peut-être rapidement vous trouver sans patron et au chômage. »

Campagna, dans un geste qui trahissait la fatigue, se cacha les yeux.

Le chef de cabinet se redressa et cracha : « Et ça veut dire quoi, ça, nom de Dieu ? »

Horrigan haussa les épaules. « On ne peut pas travailler pour un mort. »

L'atmosphère devint carrément glaciale, mais juste pour un moment. Il y avait un ordre du jour chargé en ce qui concernait les affaires que la Maison-Blanche devait discuter avec les Services secrets. Sargent se tourna brusquement vers Sam et dit : « Point suivant. »

Et ce fut tout.

Pendant ce temps, ailleurs dans la ville, dans un appartement en demi sous-sol humide et sombre, Mitch Leary, en T-shirt et jean, s'acti-

vait joyeusement dans le bienfaisant silence de son coin atelier.

Assis devant un établi, il avait étalé devant lui les outils de son passe-temps préféré (qui était devenu, depuis, autre chose qu'un simple passe-temps, non ?). Disposées en bon ordre autour du modeste plan de travail que délimitaient des chevilles, on voyait des flacons de peinture, des tubes de colle, des loupes, des feuilles de papier de verre de grains différents (surtout très fin), des pots de cire et des mèches de plusieurs tailles.

Diverses pièces métalliques étaient également étalées devant lui. Assemblées, elles formaient un petit automatique trapu. Désassemblées, il allait en prendre le moulage, dans des moules faits à la main, puis couler dans ces moules une résine de son cru. La plupart des résines sont cassantes. Celle-ci ne l'était pas.

Pas du tout.

Il fredonnait son air préféré des Beatles tout en alignant devant lui les diverses petites pièces de bois qu'il avait découpées. Puis il commença à sortir des bâtons d'argile verte à modeler de leur emballage de plastique ; ils étaient un peu comme des pains de beurre, mais évidemment de consistance plus dense.

Il tapissa ensuite les petites plates-formes avec l'argile, les enduisant d'une couche généreuse. Sans cesser de fredonner, il prit le barillet de l'automatique et le pressa dans l'argile du premier moule.

On appelait ça la prise d'empreinte, dans le jargon du modélisme.

Mais, bien entendu, Leary ne faisait pas un modèle réduit de revolver.

Et s'il s'agissait d'un jeu, il était entièrement différent.



L'ambassade de France se trouve dans l'une des grandes demeures de Kalorama, le quartier chic au nord-ouest de Dupont Circle. Ce soir-là, les agents des Services secrets montaient la garde le long de l'allée qui s'incurvait au-delà de la grille en fer forgé ouverte, tandis que dignitaires, hommes et femmes du monde et autres personnages importants pénétraient dans l'imposant édifice de brique délicatement ouvragé ; les tenues étaient une débauche de fourrures, de robes de soirée, de bijoux et de smokings. Au milieu de cette foule élégante, habillés de manière à ne pas se distinguer des invités, se fondaient une dizaine d'autres agents spéciaux.

Horrigan était l'un d'eux, pas tellement à l'aise dans son smoking, même si cette expérience était loin, pour lui, d'être la première du genre. Lilly se trouvait également présente, dans une tenue ravageuse en satin noir largement décolletée. Au travail, elle portait toujours ses cheveux blond roux relevés ; ce soir, elle les avait laissés retomber sur ses épaules crémeuses, piquetées de taches de

rousseur à peine visibles. Pour quelque raison obscure, Horrigan se sentit pris d'une vague de nostalgie à cette délicieuse vision ; elle remuait quelque chose en lui sur quoi il préféra ne pas s'appesantir.

Ils se tenaient de part et d'autre de la salle de bal, au milieu de la masse des invités. Ni l'un ni l'autre n'arboraient le masque de « zombie » (guère approprié en de telles circonstances), ce qui ne les empêchait pas d'examiner constamment les visages de la foule ; leurs yeux fouineurs se croisèrent à plusieurs reprises et Horrigan crut détecter l'esquisse à peine perceptible d'un sourire sur les lèvres pleines, relevées d'un rouge écarlate, de la belle rousse.

A ce moment-là, le Président et son épouse, en compagnie du Président français, se mêlèrent à la foule, serrant des mains, échangeant quelques mots avec telle ou telle personne, à demi encerclés par des agents parmi lesquels se trouvaient Matt Wilder et Bill Watts — ce dernier se tenant plus près du Président que la Première Dame elle-même.

L'orchestre attaqua une version quelque peu sirupeuse de *With a Little Help from My Friends*, la chanson préférée de Booth, ce qui eut le don d'énervier Horrigan ; il ne put faire autrement que de se dire que le « potentiel » s'était arrangé pour la faire jouer ce soir.

Tandis que les couples, y compris le Président et son épouse, s'avançaient sur le parquet pour danser, Horrigan se faufila auprès de Lilly.

« Curieux choix musical, non ? » observa-t-il.

Lilly dut élever un peu la voix pour se faire entendre. « C'est en hommage au Président, il est de la génération d'après guerre, et tout le monde sait qu'il adore les Beatles.

— Il n'est pas le seul, répondit Horrigan d'un ton amer.

— Quoi ?

— Non, rien. »

Entre deux morceaux, il lui sourit et lui dit : « Vous êtes absolument ravissante, ce soir.

— Merci.

— On en mangerait... »

Elle prit un air faussement fâché. « On dirait que dès que je vous montre la moindre sympathie, vous ne pouvez pas vous empêcher de faire une remarque sexiste et inappropriée.

— Ma prochaine remarque sexiste sera parfaitement appropriée, je vous le promets ! (il fronça un peu les sourcils.) Que voulez-vous dire par “ sympathie ” ? »

Elle détourna les yeux. « Vous savez bien, répondit-elle maladroitement.

— Non, je ne sais pas.

— Ce... cet enregistrement du coup de téléphone de Booth. Quand il a commencé à parler de votre femme...

— Mon ex-femme.

— Oui... bref. Je me suis sentie... désolée.

— Vous voulez dire : désolée pour moi ?

— Oh, laissez tomber. » Sa bouche se durcit, et elle se détourna, sans cesser d'inspecter les invités. « Je ne sais pas si vous vous en rendez compte,

Horrigan, mais vous êtes parfois absolument exaspérant. »

Il se mit à se balancer sur place lorsque l'orchestre entama une version toujours aussi sirupeuse du *Something* de George Harrison.

« C'est fou ce que j'inspire la sympathie, depuis quelque temps. Tout d'abord celle d'un dément qui se verrait bien en assassin... puis celle d'une jolie fille que j'exaspère. »

Elle le regarda, plus amusée qu'offensée. « Comment dites-vous ? Une fille ?

— Une femme. Une personne, comme vous voudrez. Le “ politiquement correct ”, c'est plutôt dur pour un type de mon âge. Écoutez... euh... si on se mêlait aux autres... pour danser ? »

Elle secoua la tête. « Je n'aime autant pas. On voit mieux depuis les côtés de la salle. Mais peut-être une autre fois, quand on ne sera pas de service.

— Nous terminons dans deux heures.

— Non merci », dit-elle en détournant les yeux.

Il voulut manifester son irritation en la taquinant et plongea les yeux dans son décolleté, la mine gourmande.

« Mais qu'est-ce que vous faites, Horrigan ?

— Je mets en pratique mes talents de détective. Je suis un enquêteur confirmé, figurez-vous.

— De quoi voulez-vous donc parler ? »

Il hocha la tête d'un air entendu, comme s'il venait de faire quelque déduction particulièrement habile. « Je crois que j'ai enfin trouvé l'endroit où vous portez votre arme de service... »

Remarque sexiste et sans doute inappropriée, car

elle ne parut pas amusée ; au contraire elle le foudroya du regard et il alla se perdre dans la foule en haussant les épaules.

Il ne vit donc pas le froncement de sourcils de Lilly se transformer en sourire, mais Bill Watts, si : son regard désapprobateur fit immédiatement reprendre à la jeune femme l'expression fermée d'un agent en service.

Le lendemain, sur un vol à destination de Los Angeles, Mitch Leary — voyageant sous le nom d'emprunt de James Carney —, confortablement installé en première classe, signa, tout en fredonnant *With a Little Help from My Friends*, un chèque de mille dollars à l'ordre du « Fonds pour la campagne électorale du Président » — chèque personnalisé, émis par la Microspan Corporation.

Leary ajusta ses lunettes ; il portait un costume strict, fait sur mesure ; sa chevelure sombre était abondante, il arborait une moustache et présentait tous les signes extérieurs d'un important homme d'affaires d'âge moyen à l'aspect sympathique. Il tint le chèque devant lui, contempla la signature « James Carney » dont l'encre brillait encore, et sourit, comme s'il venait juste de peindre un ravissant petit paysage.

La voix du pilote lui parvint, annonçant leur arrivée imminente à Los Angeles, où régnait, ajouta-t-il, une agréable température de vingt-trois degrés.

« Pouvez-vous relever votre tablette, mon-



sieur ? » lui demanda avec courtoisie la ravissante hôtesse de l'air en passant à côté de lui.

Il lui adressa un sourire charmant, répondit : « Certainement », glissa le chèque dans une enveloppe déjà timbrée, qu'il ferma avant de la ranger dans une poche intérieure de son veston, puis il releva la tablette.

Des places de parking étaient délimitées sur West Executive Drive, la rue fermée entre l'aile ouest de la Maison-Blanche et l'Old Executive Office Building ; certaines étaient réservées aux officiels en visite, les autres aux membres du personnel de l'un et l'autre bâtiment. Lilly Raines se dirigeait vers sa Buick dernier modèle, garée tout au bout du parking, lorsque Horrigan l'appela.

« Agent Raines ! »

La soirée à l'ambassade de France, deux jours auparavant, s'était déroulée sans incident ; il faisait un temps superbe, délicieusement frais, en cette fin d'après-midi d'automne.

Il trotta jusqu'à sa hauteur et lui sourit avec une expression qu'il espérait juvénile — à son âge, il ne pouvait être trop sûr.

« Que diriez-vous de ramener un collègue chez lui ? D'Andrea est déjà parti. »

Elle lui adressa un regard dur.

« Ah, ça s'améliore, dit-il.

— Quoi donc ?

— Le regard foudroyant. »

Son visage se détendit et elle esquissa un sourire.  
« Pourquoi n'arrêtez-vous pas de me harceler ?

— Comment ! Je vous harcèle, moi ? Et le flirt, alors, ça n'existe plus ?

— Ça n'est pas de saison », dit-elle en glissant la clef dans la serrure de sa portière. Puis, par-dessus son épaule, elle ajouta : « Vous savez bien que cette relation ne peut nous mener nulle part. Alors pourquoi insister ?

— C'est encourageant.

— Quoi donc ?

— D'apprendre que nous avons une relation. Allez, emmenez-moi ; soyez un pote. »

Elle lui jeta un coup d'œil, faiblissant déjà.

« Je te paierai une crème glacée, petite fille. »

Elle souleva un sourcil et il leva les deux mains, comme pour montrer qu'il n'était pas armé, tentant de nouveau le truc du sourire de gamin.

Ce coup-ci, ça marcha.

Elle éclata de rire, un rire plein et cascadant, aussi charmant et rafraîchissant que la brise.  
« Allez, montez, espèce de grand dadais. »

Ils se retrouvèrent bientôt adossés à une colonne de marbre, sur les marches du Mémorial de Lincoln, à lécher des crèmes glacées. Il n'y avait personne, même pas un seul touriste. Rien qu'une légère brise qui ébouriffait un peu les cheveux de la jeune femme, relevés et retenus par des épingles.

« J'aimerais que vous les laissiez retomber, dit-il.

— Quoi donc ?

— Vos cheveux. »

Elle eut de nouveau ce sourire qui lui plissait le

visage. « N'essayez pas de marcher plus vite que la musique, Horrigan.

— On pourrait peut-être tout de même s'appeler par nos prénoms, non ? J'en ai assez de vous dire " agent Raines ".

— D'accord, Frank.

— Merci, Lilly. (Il lécha sa glace, elle avait pris de la vanille, lui du chocolat.) Figurez-vous que c'est la première fois que je travaille avec une femme. Au fait, combien y en a-t-il, dans le service ?

— Cent vingt-six, au dernier recensement. »

Il eut un seul rire, profond et grave. « Alibi, poudre aux yeux.

— Que voulez-vous encore dire ? demandait-elle, se rembrunissant.

— Sans vouloir vous offenser, cent vingt-six sur trois mille cinq cents... vous êtes là pour jeter de la poudre aux yeux. Pour faire bonne impression sur les électrices.

— Si je comprends bien, c'est la réflexion sexiste et appropriée que vous m'aviez promise l'autre soir ?

— Non, elle n'est pas sexiste. Regardez les choses en face, Lilly. La moitié de ce que nous faisons est destiné à jeter de la poudre aux yeux. Et je parle aussi de ce que font les hommes.

— Je ne crois pas.

— Vraiment ? A quoi sert de courir le long d'une limousine capable de résister à un missile antichar ? (Il eut de nouveau son rire profond, légèrement teinté de dérision.) On est là pour

assurer le spectacle. Pour que le Président ait l'air tout à fait présidentiel. »

Elle mordit dans son cornet de glace avec de petites dents blanches parfaites. « Ah bon ? Dans ce cas, si je suis là pour séduire les électriques, quelle partie de la population êtes-vous censé racoler ? »

Il réfléchit, mordit dans son cornet et sourit triomphalement. « Je sais ! Le contingent des quinquagénaires blancs hétérosexuels joueurs de piano ! Nous ne sommes peut-être pas très nombreux, mais nous formons un groupe de pression fichtrement puissant. »

Elle lui accorda un petit rire. Elle avait fini sa glace ; elle regarda l'heure, se leva et dit : « Le temps passe vite quand quelqu'un vous exaspère.

— C'est toujours ce que je dis. Mais qu'est-ce qui vous presse tant ?

— J'ai un rendez-vous.

— Quelqu'un que je connais ?

— Ça ne vous regarde absolument pas ! » répliqua-t-elle d'un ton plus dur que ce qu'elle avait sans doute voulu, car elle l'adoucit d'un sourire et ajouta : « Alors, je vous ramène, maintenant ? »

Il grignotait toujours son cornet. « Non. Je crois que je vais rester dans le coin. J'aime bien la façon dont la lumière vient éclairer la statue du vieux Lincoln, à cette heure de la journée. »

Elle leva les yeux sur le monument, puis regarda Horrigan et acquiesça. « Salut. Et merci pour la glace !

— Ce n'était rien, petite fille. »

Elle esquaissa un salut de la main et se dirigea vers

sa voiture, garée un peu plus loin ; au-delà de sa silhouette qui s'amenuisait, il distinguait le bassin et le Monument à Washington, tableau serein à la perfection de carte postale.

*Si elle se retourne, songea-t-il, c'est qu'elle est intéressée.*

Elle continua de s'éloigner.

*Allez, Lilly... retourne-toi...*

Elle se rapprochait de la voiture.

*Rien qu'un petit coup d'œil par-dessus l'épaule... m'en fiche s'il est méprisant, pourvu que tu te retournes...*

Il était prêt à renoncer lorsqu'elle atteignit sa voiture ; mais à ce moment-là elle lui jeta, comme il l'avait espéré, un petit coup d'œil en douce par-dessus l'épaule.

Il lui adressa un sourire radieux et la salua de la main.

Elle se détourna, l'air chagrin, et monta dans la voiture.

Horrigan finit son cornet ; cela faisait pas mal de temps qu'il ne s'était autant senti en paix avec lui-même. Des semaines. Des mois peut-être. Il s'appuya de nouveau contre le fût de la colonne ; il se souvenait du jour où, en service à ce même endroit, il avait dû assurer la protection rapprochée de Martin Luther King — le jour du discours « J'ai fait un rêve ». Il se tourna pour admirer l'image songeuse, haute de sept mètres, du président qui, quelques jours à peine avant de mourir, avait créé les Services secrets ; il n'avait jamais eu le temps de bénéficier lui-même de leur protection.



« Dommage que j'aie pas pu être là pour toi, grand bonhomme », murmura Horrigan, ne plaisantant qu'à demi.

Au bout d'un moment, il se dirigea vers l'arrêt de bus.

Mitch Leary, toujours dissimulé par ses lunettes et son identité d'homme d'affaires, rangea la Buick de location, modèle Park Avenue, le long d'une des artères principales de Santa Monica. Porte-documents à la main, il sourit aux palmiers qui ondu-laient doucement le long de la rue. La clémence du temps l'apaisait ; il se serait presque cru en vacances.

Presque.

Il entra dans la Southwest Bank et alla directement au comptoir du service clientèle. D'après la plaque apposée à côté du guichet, il avait affaire à une certaine Pam Magnus, une blonde d'une bonne trentaine d'années, qui compensait ses quelques kilos en trop par un maquillage un peu outrancier et une robe-chemisier aux rayures verticales noires et blanches. Pour l'instant elle travaillait sur un ordinateur ; elle eut un sourire avenant et lui dit : « Juste un instant, monsieur.

— Je ne suis pas pressé », répondit Leary en lui rendant son sourire avec naturel.

Elle eut presque aussitôt terminé ; elle avait le

regard brillant, des manières spontanément charmantes. « Et en quoi puis-je vous être utile ? »

Il poussa dans sa direction un chèque certifié de soixante mille dollars.

« J'aimerais ouvrir un compte d'entreprise et y déposer tout de suite ceci. » Il avait donné du liquide en échange de ce chèque, à la San Jose Bank.

« Mais certainement. Je vais simplement vous demander de me montrer votre registre de commerce.

— Bien entendu. » Il posa le porte-documents sur le comptoir, l'ouvrit et en sortit les papiers qu'il lui tendit avec un autre sourire.

Il la regardait qui tapait MICROSPAN CORPORATION sur son ordinateur ; elle s'interrompit pour se moucher, lui lança un nouveau regard gracieux et continua de taper rapidement les informations qu'elle lisait sur la feuille.

Histoire de faire la conversation, elle voulut savoir quel genre d'affaires traitait Microspan.

« Logiciels informatiques.

— A San Jose, je vois.

— En effet. (Il remonta les lunettes sur son nez.) C'est là que se trouve le siège ; je suis à Los Angeles pour y ouvrir une filiale. »

Sans cesser de taper, elle sourit et dit : « J'ai toujours aimé cette chanson...

— Je vous demande pardon ?

— *Do You Know the Way to San Jose ?*

— Oh... elle est charmante, en effet. »

C'était une petite poupée bavarde ; assez attirante, en somme. Flirterait-elle avec lui ? Leary se

sentit flatté, même s'il se rendait compte que c'était à l'homme d'affaires aisé qu'elle faisait du gringue.

« San Jose est un endroit sensationnel, reprit-elle. Êtes-vous de là-bas ? »

— Non. »

Elle quitta un instant l'écran des yeux et lui adressa un battement de paupières. « Et d'où êtes-vous ? »

— De Minneapolis. »

Son sourire s'agrandit de manière soudaine. « Sans blague ! Moi aussi. »

Mauvais, ça.

« Le monde est petit », commenta-t-il.

Elle se tourna de nouveau vers le rayonnement vert de l'écran. « Est-ce que vous n'aviez pas ces hivers en horreur ? Neuf mois par an, j'hivernais comme une marmotte et faisais autant de graisse. (Elle fit une grimace et roula des yeux.) Je suis venue habiter ici et j'ai perdu douze kilos ! »

— Mes félicitations. »

Toute pépiante, elle demanda : « Et à quel lycée êtes-vous allé ? »

Il réfléchit rapidement et répondit : « New Brighton. »

— Le lycée de New Brighton ?

— Oui. »

Elle le regarda curieusement ; ses doigts s'étaient immobilisés au-dessus des touches. « Mais il n'y a pas de lycée à New Brighton. »

— De mon temps, il y en avait un. »

Elle parut l'étudier et ses yeux lui firent penser à ceux d'un raton laveur, derrière le masque de son

maquillage ; sans doute essayait-elle de deviner son âge et de l'enrôler dans quelque lycée de New Brighton qui aurait existé avant qu'elle-même n'entre dans le secondaire...

Puis elle haussa les épaules, retourna à l'ordinateur, ses doigts volant à nouveau sur le clavier.

« C'est peut-être moi qui me trompe, dit-elle avec une petite grimace d'autodérision. Ça ne serait pas la première fois ! »

Merde ! Merde, merde, merde ! Il se rendit compte qu'il tapait du pied et se força à rester tranquille. *Bon, d'accord, changement de plan. Improviser, s'adapter...*

Il regarda les mains de la jeune femme. Pas d'alliance. Bon. Il s'étira un peu le cou, espérant n'avoir pas l'air trop curieux, pour voir la photo qui se trouvait sur le bureau. Un berger allemand ; un chien, pas de petit ami.

Bon.

« Vous êtes une personne réellement charmante », dit-il d'un ton affable.

Elle se détourna de l'écran et lui fit un grand sourire. « Oh... merci, monsieur Carney... »

Sa transaction terminée, il s'éloigna lentement.

*Si je me retourne pour la regarder, elle risque de se rendre compte de mon inquiétude, se dit-il.*

Mais il fallait regarder.

Une fois à la porte, il se retourna donc ; elle le suivait des yeux, mais avec une expression nettement troublée. Il lui sourit ; lui fit un signe de tête et un geste cordial de la main ; elle lui rendit son sourire.



Mais on le sentait un peu forcé.

Une fois dans la Buick de location, il resta assis derrière le volant, le visage dépourvu d'expression tandis que les pensées se bouscullaient et se pressaient sous son crâne. Puis, avec violence, il frappa soudain le volant du plat de la main.

« Et merde ! » grommela-t-il.

Comment les choses pouvaient-elles aller de travers, par une si belle journée ?

Un peu plus tard, l'après-midi même, à l'angle de la rue où se trouvait la Southwest Bank, Leary attendait au volant d'une Oldsmobile Cutlass qu'il avait louée une heure auparavant sous un autre de ses noms d'emprunt. S'il avait changé de véhicule, il avait en revanche conservé son incarnation et restait l'homme d'affaires en costume-cravate, cheveux sombre et moustache. La fenêtre baissée, il profitait de la brise tropicale.

Finalement elle sortit, saluant de la main quelqu'un resté à l'intérieur.

Il suivit des yeux Pam Magnus, une blonde bien en chair et avenante, dans sa robe à rayures, qui se dirigeait d'un pas un peu lourd de fin de journée vers le parking de la banque.

Quelques instants plus tard, elle se glissait dans la circulation au volant d'une Honda Civic rouge.

Il fit de même, discrètement.

Elle le conduisit jusqu'à Ocean Park et s'arrêta devant une petite maison en bardeaux de bois toute blanche, dans une rue tranquille ; c'était le genre de

quartier que l'on pouvait considérer, au choix, comme sympa-sans-prétention ou au contraire assez miteux. Leary, lui, le trouva plutôt charmant. Marrant, même. Un bon coin pour y habiter.

Il roula au pas pendant qu'elle traversait le trottoir craquelé pour gagner sa porte, où elle fut accueillie par un aboiement grave, presque féroce.

« Comment va mon poussin ? » lança-t-elle.

Le foutu berger allemand de la photo, évidemment. Il poursuivit sa route, s'éloigna d'un ou deux carrefours et revint se garer à quelques maisons de là, de l'autre côté de la rue. Il resta tranquillement assis derrière son volant, se grignotant l'ongle du pouce.

Puis il descendit de voiture, traversa sans même faire attention à la circulation, sautillant presque pour passer par-dessus la craquelure du trottoir avant d'atteindre le porche de la petite maison. Il jeta un coup d'œil aux habitations voisines ; personne ne regardait dans la rue.

Il frappa.

Le chien se remit à aboyer, et il entendit une voix étouffée de femme dire : « Tais-toi, Rory, sois sage ! »

Le temps que la porte s'entrouvre, le chien s'était tu ; le minois à l'expression distraite de Pam Magnus se présenta dans l'entrebâillement ; elle grignotait un biscuit au chocolat. Elle fronça les sourcils, ne l'ayant pas reconnu sur le coup ; puis la lumière se fit, et le biscuit disparut derrière son dos, comme si elle avait été prise en flagrant délit de quelque chose.

« Monsieur Carney ! Qu'est-ce que...

— Je suis désolé de vous tomber dessus de cette manière, mademoiselle Magnus. »

Elle fronça les sourcils, indécise. « Mais... comment m'avez-vous trouvée ? »

Il sourit, haussa les épaules. « J'ai tout simplement regardé dans l'annuaire du téléphone. »

Son expression contrariée fit place à de la frayeur. « Mais je suis sur liste rouge ! »

Elle voulut refermer la porte, et il l'arrêta de la main. Il essayait cependant de continuer à sourire de la manière la moins menaçante qui soit.

« Je crois que je ferais mieux de tout avouer, dit-il sur le ton du plus grand embarras. Je sais que vous allez bien mal me juger, mais... je vous ai suivie jusque chez vous, je l'admets.

— Monsieur Carney !

— A la banque, j'ai essayé de trouver le courage de vous inviter à dîner, mais... je n'y suis pas arrivé. C'est sur une impulsion que je vous ai suivie.

— Tout ça est... euh... très gentil », dit-elle en poussant toujours sur la porte.

Il la maintint ouverte, d'une poigne ferme. « Je ne connais personne à Los Angeles et je déteste manger seul...

— Je vous en prie, monsieur Carney, je suis occupée. »

Il esquaissa un sourire et prit une expression intimidée. « Je voulais aussi m'excuser de vous avoir menti. Vous avez dû comprendre que je n'étais pas de Minneapolis.

— Je... je n'aurais pas dû vous ennuyer avec

toutes ces questions personnelles. S'il vous plaît, je suis vraiment occupée... »

Il repoussa complètement le battant ; elle n'eut que le temps de pousser un petit « Ho ! » et il fut dans la place. Il examina la petite salle de séjour au plafond bas, avec ses murs peints en rose, son plancher nu et ciré, les arcs donnant sur les différents passages, son mobilier acheté en solde et ses marines « Art Pauvre ».

« Où est votre chien ? demanda-t-il. Je l'ai entendu aboyer.

— Dans la cour. Vous feriez mieux de partir. Sinon, je vais crier. »

Son sourire devint tout triste, et il secoua la tête. « Crier ? Mais non. Je vais partir dans un instant. Je voudrais simplement qu'il n'y ait plus de malentendu entre nous sur la manière dont je vous ai... disons, fait marcher, à la banque. Au fait, vous n'avez parlé à personne de notre conversation, n'est-ce pas ?

— Non... monsieur Carney. Vous me faites peur. Je dois vous demander de partir. Tout de suite...

— Pam ? fit une autre voix féminine. A qui parles-tu ? C'est Dave ? Je croyais que nous devions nous retrouver tous les deux à... »

Une jeune femme sortit d'une chambre donnant sur le séjour. Une brune mince, presque jolie, au corps bien fait, habillée d'une robe courte droite ; elle tenait un petit sac à main blanc.

« Oh », dit-elle en apercevant Leary. Puis elle sourit et eut un regard entendu pour Pam, manifest-

tement contente de voir son amie un peu trop ronde parler avec un homme. « Salut, ajouta-t-elle. Vous n'êtes pas Dave.

— Eh non. »

Pam, tendue, intervint. « Voici Sally ; nous habitons ensemble. Sally, voici M. Carney. J'ai ouvert un compte pour lui aujourd'hui.

— Appelez-moi Jim, dit-il gaiement.

— Très heureuse de vous rencontrer, Jim, répondit Sally, avec une pointe de coquetterie. Dommage, j'ai un rendez-vous, ce soir. » Sally sourit de nouveau et se dirigea vers la porte. Leary se plaça sur son chemin.

« Désolé, mes petites dames, mais je ne peux pas vous laisser sortir.

— Quoi ? » dit Sally, éclatant de rire — un rire qui s'étrangla et devint un gargouillis, tandis que les mains de l'homme lui étreignaient la gorge, la tordant dans des directions opposées.

Le craquement ne fut pas très bruyant — un chiropracteur qui rajuste un membre démis — mais elle avait les yeux exorbités et la langue qui pendait lorsque, dans sa jolie robe rouge, elle s'affaissa sur le plancher.

La gironde Pam Magnus n'eut que le temps de dire « Mon Dieu » et d'ouvrir des yeux immenses tandis que Leary lui faisait la même chose.

Les deux femmes n'étaient plus que deux poupées de chiffon, tombées l'une ici, l'autre là, dans cette banale salle de séjour. La robe rouge avait l'éclat du sang, mais il n'y avait pas de sang.

« Si seulement tu n'avais pas été de Minneapo-



lis », murmura-t-il avec quelque chose qui était presque du regret dans la voix. Pam, les yeux toujours immenses mais vides, ne répondit évidemment pas. Elle tenait encore le biscuit au chocolat entre ses doigts sans force.

Il n'était pas fier de lui, pas exactement, mais satisfait, toutefois, de la vitesse à laquelle il avait agi. Contrairement à Frank Horrigan, les années n'avaient pas émoussé la qualité de son entraînement. Le chien s'était mis à aboyer, dans la cour ; peut-être avait-il entendu du bruit, ou plus probablement senti qu'il se passait quelque chose, et Leary était soulagé de ne pas avoir eu affaire à lui.

Tuer un chien n'est pas quelque chose qui lui aurait fait plaisir.

Au moment où il allait partir, après avoir essuyé l'endroit de la porte qu'il avait touché, le téléphone sonna. Il s'approcha du répondeur et l'engagea en appuyant sur la touche avec l'articulation de l'index.

La sonnerie insista, et la machine se mit en route. « Hello ! Ici Sally ! » fit une voix, tandis qu'une autre pouffait de rire en fond sonore, avant de dire à son tour : « Et c'est Pam. »

Sur quoi Sally enchaînait pour proclamer : « Soit nous sommes sorties pour nous amuser...

— Soit nous sommes là mais nous dormons !

— Ouais, c'est plutôt ça », conclut froidement Leary à l'intention de la pièce. Il sourit légèrement ; il avait toujours le temps de savourer l'ironie des choses.

Dave laissait un message pour Sally lorsque Leary sortit.

La rue était calme. Il regagna sa voiture de location qu'il conduisit vitres baissées, profitant de la brise embaumée qui ébouriffait sa perruque noire et faisait bruire les feuilles de palmier. Il se serait presque cru en vacances.

Presque.

Plusieurs jours après les meurtres de Santa Monica — dont il n'avait rien su —, Horrigan se trouvait assis au bureau qu'on lui avait assigné, dans le Département de la protection rapprochée du Président, lorsque le téléphone sonna. Il consultait l'emploi du temps présidentiel pour les quelques jours à venir, et il décrocha machinalement. D'où il était, il voyait les écrans de contrôle du système de surveillance de la Maison-Blanche, mais avait aussi une vue directe sur l'aile ouest, de l'autre côté du parking de West Executive Drive.

« Horrigan, dit-il.

— Frank ? »

C'était Booth.

Le policier se leva à demi, faisant frénétiquement signe aux autres agents présents dans le Bullpen ; Lilly fut la première à le remarquer et, articulant en silence, il lui dit : « C'est lui. » Puis il ajouta, d'un ton calme, presque chaleureux : « Tiens, Booth, vous voilà.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous appeler au bureau, répondit la voix douce —

doucereuse, même. C'est simplement... je passais dans le coin, et j'ai pensé que ce serait bien de prendre contact. »

Horrigan couvrait le micro du combiné, lorsqu'il ne parlait pas, pour masquer l'agitation qui s'était emparée du Bullpen, en réaction à son appel. Certains agents — dont Lilly et D'Andrea, qui était passé faire le point avec Horrigan — se massaient autour du bureau de ce dernier, tandis qu'un peu plus loin, Carducci branchait toute une série d'appareils électroniques et de matériel d'enregistrement, déjà en place en vue d'une telle éventualité.

« Ça me fait toujours plaisir d'avoir de vos nouvelles, Booth.

— Vraiment, vous ne vous formalisez pas d'être dérangé en plein travail ? Je ne voudrais pas abuser...

— Vous plaisantez ! Tenez, puisque vous êtes dans le coin, passez donc nous voir. »

Lilly, Al et les autres prirent tous les écouteurs que Jack Okura, du Bureau de renseignements (et qui secondait Carducci), branchait à toute vitesse.

« J'aimerais vraiment, Frank. En réalité, cela me ferait même extrêmement plaisir. Vous rencontrer est quelque chose... quelque chose à quoi j'ai beaucoup pensé.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Mais si. Après tout... nous avons tellement de choses en commun. »

Sam Campagna, alerté par le remue-ménage, déboula de son bureau et joua des coudes pour se

placer à côté de Lilly. Okura lui tendit un jeu d'écouteurs.

« Que pouvons-nous avoir en commun, Booth ? Je ne vois absolument pas — sans vouloir vous froisser.

— Vous devriez le voir. C'est tellement clair ! Clair comme le jour.

— Vraiment ? »

Il comprit que son interlocuteur haussait les épaules.

« Vous et moi, nous sommes tous les deux prêts à donner notre vie pour le Président », reprit Booth.

Horrigan déglutit et regarda les agents qui, autour de lui, écoutaient cette conversation, la mine grave.

« Nous sommes tous les deux des gens honnêtes et capables, qu'ont trahis des personnes en qui ils avaient confiance.

— Je ne me souviens pas d'avoir été trahi par qui que ce soit.

— Bien sûr que vous avez été trahi ! Que dites-vous de leur foutue commission Warren<sup>1</sup> ? Elle a conclu que la procédure que vous aviez suivie était “ sérieusement déficiente ”. Ce n'était certainement pas mérité. »

Un élancement de migraine vrilla la tête de Horrigan ; Lilly lui adressa une fois de plus sa sympathie silencieuse, et Sam avait l'air chagrin. Le

1. Chargée de faire la lumière sur l'assassinat de John Kennedy, cette commission n'a pas retenu la thèse du complot (*N.d.T.*).



policier détourna les yeux et se mit à étudier le dessus de son bureau tout en écoutant les insanités dégoisées par le fou.

« On vous a critiqués, vous et les autres agents, disait-il, d'un ton qui mêlait étrangement empathie et mépris, parce que vous étiez sortis boire un verre, la veille. Comme s'il aurait suffi que Frank Horrigan se soit couché ce soir-là à dix heures pour que Kennedy soit encore vivant aujourd'hui ! C'est tout simplement grotesque.

— La commission n'avait peut-être pas tort, objecta Horrigan, qui pensait ce qu'il disait.

— Mais non, Frank, c'est absurde. Vous, vous vouliez que l'on mette la bulle sur la limousine. Vous avez supplié votre ami... " Jack, Jack... " — je vous entends encore le dire — " Jack, il faut au moins mettre des agents sur les marchepieds de la voiture ! " Mais non. C'était un politicien, notre cher demi-dieu blond. »

Horrigan adressa un regard dur à Carducci, derrière ses piles d'appareils électroniques, levant un sourcil interrogateur : *Tu n'as pas encore repéré d'où venait l'appel de ce connard ?*

Carducci, le casque sur les oreilles, le rassura d'un hochement de tête : *Ça vient, ça vient !*

« Il ne vous a pas laissé faire ce qu'il aurait fallu faire, votre petit copain Jack. Il aurait pourtant dû se méfier. Se rappeler qui n'était pas précisément populaire au Texas. Il n'ignorait pas qu'au moins une demi-douzaine de groupes voulaient sa peau. Vous savez ce que je crois, Frank ?

— Et qu'est-ce que vous croyez, Booth ? demanda Horrigan à contrecœur.

— Je crois qu'il voulait inconsciemment mourir. Je crois qu'il souhaitait avoir une mort héroïque comme Joe, son frère aîné. Joe était le préféré du père Kennedy, non ? Je crois que Jack se foutait pas mal que sa mort fiche ou non votre vie en l'air... et fiche ou non la pagaille dans le pays. Oui. C'était un salopard égoïste. Une seule chose l'intéressait : sa gloire. Qu'en pensez-vous, hein, Frank ? »

Horrigan avait le cœur qui battait comme s'il voulait sortir de sa poitrine ; il pensait aux commentaires peu amènes de Harry Sargent sur le fait que Booth savait appuyer là où ça faisait mal. Le chef de cabinet avait raison ; il devait garder son calme.

« Vous avez le droit d'avoir votre opinion sur la question », Booth, dit-il tout en foudroyant Carducci du regard ; ce dernier eut un geste d'apaisement de la main et articula silencieusement : *Encore quelques secondes.*

Lilly se mordait les articulations et avait le regard mouillé.

« Je crois que c'est plus qu'une opinion, Frank. Vous avez été trahi, comme je l'ai été.

— Dans ce cas, qui donc vous a trahi ? »

Horrigan entendit Carducci murmurer à Okura : « Je ne crois pas qu'il ait brouillé la ligne... »

Booth poursuivait, de sa voix dont le ton volontairement apaisant devenait irritant. « Certaines des mêmes personnes, Frank. Certaines de ces per-

sonnes qui vous ont trahi m'ont aussi trahi. Cela fait partie de ce que nous avons en commun. Mais la différence, c'est que loin d'en être furieux, je suis parfaitement serein.

— Serein ?

— J'aurai mon heure de gloire, c'est certain. Mais vous, aurez-vous la vôtre ?

— Qu'est-ce qui vous dit que j'en souhaite une ?

— Savez-vous ce que je pense ? (Il émit son petit *tss-tss*.) Je pense que vous allez encore beaucoup souffrir... »

Horrigan referma la main sur le micro du téléphone, le broyant presque et, le plus bas possible, grommela à l'intention de Carducci : « Bordel ! Combien de temps je vais devoir encore supporter ces conneries ? »

Le regard du technicien s'éclaira soudain. « Nom de Dieu ! » lâcha-t-il. Puis, plusieurs tons plus bas : « Il est juste de l'autre côté de la rue, parc Lafayette ! Gardez-le en ligne ! »

Le Bullpen se transforma instantanément en ruche ; Campagna, au téléphone, murmurait des ordres ; les agents se précipitaient, qui sur sa veste, qui sur son arme.

« Booth ? » appela Horrigan.

Mais c'est le timbre de la tonalité, aussi irritant que la voix douceuse de l'homme, qui retentit dans l'oreille du policier.

Il jeta le combiné sur le bureau et bondit en direction de la porte, jouant des coudes pour arriver en tête de la meute. Sur l'ancien sol de marbre des grands corridors, le claquement des pas

se répercutait sèchement, tandis que Horrigan, Lilly, D'Andrea, deux autres agents sur les talons, couraient vers la sortie, manquant de peu de renverser au passage une secrétaire d'un âge mûr, qui ouvrit de grands yeux effarés.

Revolver à la main, canon pointé en l'air, Horrigan dégringola les marches du vénérable bâtiment en tête du peloton ; en bas, cinq agents en uniforme appartenant aux Services secrets se joignirent à la troupe. L'air agréablement frais de l'automne faisait du bien, comme le coup de fouet d'un bain d'eau froide ; le cœur battant, Horrigan sentait la victoire à portée de main — peut-être allait-il coincer ce salaud dans quelques secondes !

Horrigan toujours en tête, le groupe s'engouffra dans Pennsylvania Avenue, l'un des agents en uniforme s'improvisant flic de la circulation sans sifflet, tandis que les voitures freinaient bruyamment et que les chauffeurs lançaient des insultes.

Mais alors qu'il entraît en courant dans le parc, Horrigan ne vit personne se déplacer rapidement ou présenter un comportement suspect. Il n'y avait que le mélange discordant habituel de SDF en haillons et d'employés en tenue de ville, venus de l'un des nombreux bâtiments administratifs du quartier pour prendre un moment de détente.

Ce qu'il venait de faire subir à son organisme lui tomba soudain dessus et il ralentit pour essayer de reprendre haleine ; l'air était peut-être frais, mais il n'en avait pas moins la transpiration qui lui coulait dans les yeux. Il l'essuya tout en parcourant le

paysage du regard. Les autres agents se précipitèrent vers la cabine téléphonique, à l'autre bout du parc ; la Maison-Blanche faisait une impressionnante toile de fond, lorsqu'ils bouclèrent le secteur.

Tout ça, évidemment, pour trouver un combiné téléphonique pendouillant au bout de son fil.

Lilly et ses collègues s'attelèrent à la tâche ingrate et presque sans espoir consistant à interroger les SDF qui auraient pu voir quelque chose ; pendant ce temps, Horrigan se dirigea vers le centre du parc d'un pas plus tranquille ; il passa devant la fringante statue équestre d'Andrew Jackson — qui saluait, le chapeau à la main, comme Roy Rogers — et auprès de laquelle un canon montait la garde.

*Il est toujours dans le coin, pensait Horrigan. Je sens que ce salopard est là...*

Lentement, ses yeux parcoururent les environs, fouillant, examinant, et tombèrent finalement sur un homme à l'air tendu qui se trouvait juste à l'extérieur du parc, de l'autre côté de la rue H. Encore un sans-abri ? Le type en avait tout à fait l'allure avec sa mine hirsute, ses cheveux blonds ébouriffés, son style hippie — veste en toile de jean délavée, déchirée, tennis crasseux à motifs multicolores. Horrigan fronça les sourcils. Il trouvait que l'individu avait un petit peu trop l'air d'un hippie...

L'homme jeta un coup d'œil à Horrigan, lequel le vrilla du regard foudroyant.

Le type resta pétrifié.

Il soutint un moment le regard du policier, se



passa la langue sur les lèvres, fit brusquement demi-tour et s'éloigna d'un pas vif en direction de la 16<sup>e</sup> Rue.

Horrigan traversa et le suivit, sans courir, mais en marchant rapidement.

« Je te tiens, maintenant, mon salaud, dit-il avec un sourire mauvais. Je te tiens ! »

Il courait déjà lorsqu'il cria : « C'est notre homme ! »

D'autres agents se joignirent à lui, mais il était loin en tête, faisant appel à des réserves d'énergie qu'il tirait il ne savait d'où, tandis que le hippie — Booth, effectivement —, sa tignasse blonde s'agitant comme la perruque qu'elle était en réalité, fonçait dans la rue où un taxi donna un grand coup de frein accompagné de coups de klaxon furieux, sans pouvoir toutefois s'arrêter à temps.

Horrigan grimaça, espérant que l'autre allait être amoché juste ce qu'il fallait... Pour quelque raison obscure, il préférerait que cet enfant de salaud reste en vie, au moins pour le moment. Mais le taxi ne fit que le heurter légèrement ; Booth se retrouva sur le capot et roula un instant dessus, avant de retomber sur le trottoir, de l'autre côté, où des passants, surpris, s'écartèrent de lui comme des quilles prévoyant l'arrivée de la boule.

Il revint alors dans la rue et se mit à se faufiler au milieu de la circulation qui ralentissait à cause d'un feu passé au rouge. Horrigan l'apercevait, le perdait de vue ; il commençait à avoir des crampes et il était hors d'haleine — complètement hors d'haleine, bordel !

Les autres agents n'avaient pu le rattraper à temps, mais il vit Booth, il vit sa proie, même s'il ne distingua pas nettement ses traits, au moment où celui-ci tournait à l'angle de la Rue I et marquait un temps d'arrêt pour, lui aussi, reprendre haleine et voir où en était son poursuivant ; à cet instant, l'homme posa la main sur le capot d'une Ford Escort arrêtée au feu rouge.

Puis il disparut.

Horrigan, furieux contre lui-même, furieux de se trimballer avec un corps fatigué, vieux de plus d'un demi-siècle, avalait l'air à grandes goulées, se demandant si les infirmiers de l'autre jour n'allaient pas revenir pour de bon, cette fois. Il était là, debout dans la rue, le revolver à la main comme s'il mettait les automobilistes au défi de le charger.

« Peux pas y arriver, haleta-t-il. Peux pas y arriver, bordel... »

La voiture que Booth avait touchée, sur laquelle ce salopard avait posé la main, se dirigeait cependant droit sur lui. Il ne bougea pas, pointa son arme sur le conducteur, sortit son badge de sa main libre et hurla : « Services secrets ! Arrêtez ! »

Ce qui fit le chauffeur de l'Escort dans un crissement de pneus ; tel un serveur fou de restaurant drive-in, c'est un Horrigan épuisé qui s'appuya au montant de la portière pour lâcher, à l'intention du conducteur : « Je réquisitionne votre véhicule ! »

D'Andrea arriva à ce moment, au pas de course.

« Booth a posé la main sur le capot de cette

voiture ! cria Horrigan à son partenaire. Démerde-toi pour que personne ne s'en approche ! »

Le conducteur, un type au visage rond d'une trentaine d'années, en bras de chemise et la cravate en berne, protesta : « Quoi ? Vous me piquez ma bagnole ? Et tout ça pour cinq malheureux PV de stationnement ? »

Horrigan faillit éclater de rire, mais résista à cette impulsion, craignant de se mettre à cracher du sang. Il fit disparaître son arme et son badge dans ses poches et s'accroupit, les mains sur les genoux, tandis que des agents en uniforme entouraient le véhicule comme si la vie du Président en dépendait.

Ce qui, croyait sincèrement Horrigan, était exactement le cas.

Avec ses lunettes spéciales, Horrigan avait l'air d'un extraterrestre ; mais grâce à leur lumière ambrée, lui et D'Andrea arrivaient à distinguer — vision céleste — les empreintes digitales relevées par les techniciens, avec leur petite merveille de rayon laser, sur le capot de la Ford Escort.

L'empreinte de la paume et de cinq doigts presque parfaits s'était révélée dans toute sa splendeur, après avoir été saupoudrée d'une poudre rouge orangé qui changeait de couleur selon la fréquence de la lumière dont on la bombardait.

Le policier sourit.

« Parfait », dit Horrigan.

Le soir même, dans l'Edgar Hoover Building, édifice tout aussi trapu et sinistre que l'homme qui lui avait donné son nom, un technicien du FBI s'installa devant un écran dans la salle des ordinateurs — salle où il y avait beaucoup d'écrans semblables et de techniciens également compétents. A cette heure-là, cependant, seul un quart des

effectifs était présent. Il ne régnait pas, la nuit, l'activité frénétique de règle dans la journée.

Sur l'écran, agrandi dix fois, apparut un index de main droite, sous l'intitulé « Échantillon n° 337-04B ».

Le technicien, un jeune blanc-bec blondinet, lunettes sur le nez, en chemise blanche et cravate noire, sans veston, entra les données pertinentes qui se trouvaient sur la fiche du dossier, travaillant avec efficacité mais sans enthousiasme particulier.

Laissant opérer la magie de l'ordinateur, il s'enfonça dans son siège et retourna au thriller aux pages cornées qu'il lisait et qui avait pour titre *Danger à Washington*. Il baissa simplement le ronronnement de la machine pendant que celle-ci superposait, à une vitesse phénoménale, des milliers d'empreintes sur celle affichée à l'écran, à la recherche de sa jumelle parfaite.

Lorsque la machine eut trouvé celle-ci, au bout de quatre minutes et quelques secondes, le technicien, absorbé par sa lecture, ne s'en rendit pas compte tout de suite. Mais bientôt les mots DIFFUSION RESTREINTE — NOTIFIER C-12, se mirent à clignoter sur l'écran.

L'effet stroboscopique attira son attention ; il se redressa et étudia le message, qui le laissa perplexe : depuis un an qu'il occupait ce poste, c'était la première fois qu'il le voyait.

Il appela son supérieur hiérarchique. « Hé, Chris ! J'ai quelque chose de bizarre, là. Tu sais ce que ça veut dire ? »

Le contrôleur, un brun à lunettes cette fois, mais



un modèle de blanc-bec simplement plus ancien et plus empâté, arriva d'un pas vif. Il regarda l'écran et pâlit. On aurait dit un médecin contemplant la radiographie qui signe son arrêt de mort.

« Qu'est-ce qui cloche ? demanda le plus jeune.

— Rien. Commande "annuler".

— Annuler ?

— Tu m'as bien compris. »

Le technicien haussa les épaules et s'exécuta ; le contrôleur ramassa la fiche, la déchira en quatre et jeta les morceaux dans la corbeille à papiers.

A l'extérieur, dans la salle d'attente du FBI, Horrigan faisait les cent pas comme un futur papa dans une maternité. D'Andrea, après avoir feuilleté un numéro de la revue *People* vieux de six mois, s'arrêta sur un article concernant une pop-star dont il avait tout oublié.

Le contrôleur corpulent et brun émergea d'une porte, poussa un soupir et secoua la tête.

« Je suis désolé, monsieur Horrigan, dit-il avec un sourire un peu crispé. Je crois bien que nous avons fait chou blanc. »

Les yeux du policier se réduisirent à deux fentes. « Vous en êtes sûr ? »

L'homme eut un grand geste. « Nous avons comparé votre empreinte à toutes celles que nous avons... et nous les avons toutes ! Je suis vraiment désolé.

— Merde...

— Comme je le disais, conclut le contrôleur, qui haussa les épaules et disparut.

— Parlez-moi d'un coup sensationnel qui tourne en eau de boudin », s'exclama D'Andrea en jetant sa revue.

Mais déjà, Horrigan s'éloignait. Les mains dans les poches, les épaules affaissées, il fonçait dans le corridor avec l'air d'un méchant garçon à la recherche d'une boîte de conserve dans laquelle donner un coup de pied — ou mieux, d'un chat.

D'Andrea lui collait aux basques, non sans mal. « Ce qui exclut les anciens combattants, les fonctionnaires fédéraux et toute personne ayant commis un crime grave...

— Sans blague !

— On se retrouve où, dans cette affaire ?

— Où ? Dans la merde jusqu'au cou, et même pas une rame pour s'en sortir. »

D'Andrea secoua la tête. « Je me disais qu'on le tenait...

— Je le tenais. Et je l'ai perdu. (Il se donna un coup de poing dans la paume de la main.) Je l'ai perdu, bordel !

— Écoute, Frank... »

Horrigan s'arrêta et soupira. Il leva la tête et regarda autour de lui, comme un éclaireur cherchant les Indiens ; mais il n'y avait que les couloirs du FBI. « Je pars demain avec le Président.

— Bon sang ! Bonne chance.

— C'est plutôt à *lui* qu'il faudrait souhaiter ça.

— Merde... il sera là, hein ? Je veux dire, Booth ?

— Bien entendu.

— Et toi aussi, pour l'arrêter. »

Horrigan eut un petit rictus mauvais. « Ouais. Exact. De toute façon, tu continues dessus.

— Sur quoi ? Sur l'affaire Booth ? demanda D'Andrea, ouvrant des yeux ronds. Mais bon Dieu, qu'est-ce que je peux faire ?

— Mais bon Dieu, est-ce que je le sais ? T'es un grand garçon, maintenant. On te paie pour être détective, non ? Eh bien, détecte, bordel ! »

Secouant la tête, l'air incrédule, D'Andrea ouvrit la porte ; le froid vif, venu avec la nuit, les enveloppa.

Horrigan marchait en tête.

« Sais-tu, collègue, que tu es un emmerdeur de première, quand les choses ne vont pas comme tu veux ?

— Tu ne pourras pas dire que tu n'avais pas été prévenu », rétorqua le policier en prenant la direction de l'arrêt de bus le plus proche.

Leary avait tout de l'extraterrestre, avec ses lunettes de protection. On était le lendemain ; l'homme se trouvait dans le coin atelier de son appartement miteux. Sur le lecteur de compacts passait un enregistrement de *Sergent Pepper*, le volume réglé bas.

Il portait également un masque antifumée, un épais tablier constellé de taches de produits chimiques et de gants de sécurité. Des gouttes de sueur perlaient à son front chauve. Profondément concentré, il combinait deux éléments inertes dans

un cylindre de métal. C'était un travail dangereux, qui dégageait des vapeurs toxiques et beaucoup de chaleur. Il savait cependant ce qu'il faisait : après tout, cette résine était de son invention.

Les moules des différentes pièces du revolver étaient prêts, comme des coquilles aux formes extérieures boursouflées et à l'intérieur brunâtre marqué d'empreintes délicates ; il versa le mélange dans le premier.

Sous son masque, il sourit.

« Parfait », dit-il.

Horrigan, de garde dans les couloirs de l'hôtel Radisson, à Saint Paul, dans le Minnesota, se demandait combien d'heures de sa vie il avait pu perdre en accomplissant ce genre de corvée. Cela devait représenter des semaines — probablement des mois, voire même une année ou davantage — à faire le pied de grue dans des couloirs d'hôtel désertés, attendant que les secondes s'accumulent, interminablement, en minutes et en heures. C'était pour cette raison que l'on s'usait aussi vite lorsqu'on travaillait au Département de la protection rapprochée du Président : il fallait rester dans une sorte d'état d'alerte mentale permanente pendant des heures et des heures entières d'ennui.

Et comme l'avait un jour remarqué l'agent Denis McCarthy, ces heures d'ennuis n'étaient interrompues que « par des instants de terreur, déclenchés par quelque chose d'aussi bête qu'une voiture ayant un raté pendant le passage du cortège présidentiel ».

Il venait de vivre une semaine où avaient alterné les périodes d'ennui le plus profond et d'activité la



plus frénétique, tandis que le Président parcourait douze États du Midwest en moitié moins de temps. La presse parlait des « tentatives désespérées » des responsables de la campagne électorale du Président pour « faire remonter la cote de leur candidat dans les États du Centre », alors que les élections n'étaient plus que dans quelques semaines.

Et depuis le matin, à Andrews Air Force Base, où le Président, son épouse et ses conseillers étaient descendus d'hélicoptère pour embarquer sur Air Force One, l'avion présidentiel, Frank Horrigan — ainsi que Lilly Raines — avaient fait partie de son périmètre de protection.

A Des Moines, dans l'Iowa, sous une pluie battante, Horrigan s'était retrouvé le cul par terre, sur Fleur Drive, en courant le long de la limousine présidentielle pendant le défilé ; à Ames, le postérieur toujours endolori, il avait monté la garde le long du mur d'un auditorium pendant une réunion où, sur scène, le Président s'était adressé à un contingent enthousiaste de citoyens de l'Amérique profonde. Horrigan, cependant, n'avait pas écouté le discours, qu'il entendait pour la énième fois, ni même regardé Lilly Raines, sur le podium à côté du grand homme. Il étudiait le visage de tous ces gens, étudiants, fermiers, hommes d'affaires, mères au foyer, tous bien nourris aux céréales, sans cesser de se demander s'il n'y avait pas parmi eux un fou qui s'était lui-même donné le surnom de Booth.

Le déluge avait rendu invisibles les légendaires paysages de l'Iowa mais on ne voyait que trop les mornes étendues plates du Nebraska dans la cha-

leur anormale qui frappait la région : on se serait davantage cru en juillet qu'en octobre. Avancer à l'allure de la limousine dans les rues d'Omaha constitua une épreuve d'endurance, quoique préférable à la tâche consistant, dans un hall d'exposition grand comme un hangar, à faire tenir tranquille un troupeau de cochons primés pendant que l'on prenait la photo du Président au milieu d'un groupe de fermiers. Horrigan transporta de la merde de porc aux semelles de ses chaussures dans au moins trois autres États.

Étant donné la nature zigzagante de l'itinéraire tout au long de cette semaine, Horrigan aurait été bien incapable de le reconstituer, sa vie en eût-elle dépendu. Avaient-ils « fait » le Corn Palace de Mitchell (Dakota du Sud) avant la réunion à l'aéroport de Fargo (Dakota du Nord) ? Il revoyait encore la silhouette du Président se détachant sur un fond de puits de pétrole et croyait se souvenir qu'il s'agissait d'Oklahoma City, mais en fait, la scène datait peut-être du même jour, lors de la réunion du Gateway Arch, à Saint Louis — qui diable aurait pu le dire ?

Le seul fait de songer aux milliers de visages que son œil avait scrutés lui donnait le tournis — à la recherche de celui de l'assassin potentiel qu'il n'avait vu que de loin et, par-dessus le marché, sous un déguisement. Mais le policier avait la conviction — ou du moins l'espoir — que la prochaine fois qu'il croiserait son regard, il le reconnaîtrait.

Ne se faisait-il pas des illusions, cependant ? Booth s'était peut-être trouvé dans le groupe

bruyant des manifestants écolos qui les avaient attendus à l'hôtel, le matin même, agitant leurs pancartes et criant leurs slogans hostiles au chef de l'État. Le Président, semblait-il, n'en faisait pas assez pour lutter contre l'effet de serre et le réchauffement général de la température du globe. Après la journée tropicale d'Omaha, Horrigan se demandait si les manifestants n'avaient pas raison.

Pendant que les membres de la protection rapprochée s'étaient déployés autour du Président pour le conduire jusque dans le hall de l'hôtel Radisson, un type à cheveux longs, habillé d'une veste kaki, avait bondi entre les policiers. Booth ? Horrigan lui avait porté un coup à l'entrejambe et avait fait signe à un autre agent qui avait tranquillement ceinturé l'énergumène avant même que ses cris se soient tus.

Mais il ne s'agissait pas de Booth. Même pas d'un manifestant — rien qu'un électeur qui avait voulu manifester son appui au Président. Et maintenant qu'il poireautait dans un couloir du Radisson, devant la suite présidentielle, Horrigan eut un sourire en se demandant si son geste n'avait pas fait perdre une voix.

Un agent en uniforme, tenant un berger allemand en laisse, passa devant lui.

« Alors, mon gros chien, reniflé une bombe, aujourd'hui ? » fit Horrigan.

L'animal le regarda curieusement, comme s'il se demandait s'il devait ou non répondre.

Le maître-chien, un garçon étonnamment

jeune, esquissa un sourire et dit : « Non pas de bombe. Mais il a repéré des restes de repas sur un chariot.

— Tu m'étonnes... (Il gratta l'animal derrière les oreilles.) Mets-moi des frites de côté, mon gros. »

L'agent et son chien poursuivirent leur ronde. Horrigan jeta un coup d'œil à sa montre. Il n'en avait plus pour longtemps. S'il pouvait trouver, au bar de l'hôtel, deux doigts de Jameson et un clavier sur lequel pianoter, il redeviendrait une personne à part entière.

La porte de la suite présidentielle s'ouvrit sur Lilly. Elle portait encore un de ces costumes masculins aux formes amples, avec un chemisier vert, cette fois, mais elle le remplissait admirablement bien. Ses cheveux blond roux retombaient librement et venaient effleurer ses épaules.

Elle paraissait d'une fraîcheur stupéfiante, si l'on pensait à ce qu'avait été l'existence de l'unité de protection rapprochée, depuis une semaine.

« Agent Raines, dit-il.

— Agent Horrigan ?

— Est-ce que la Première Dame vous a parlé de moi ? »

Lilly s'adossa au mur et eut une mimique malicieuse. « Pourquoi ? Vous ne les connaissez toujours pas ?

— Non.

— Comment se fait-il ? »

Il haussa les épaules. « Je n'aime pas être trop proche des personnes que je protège.

— Ah... vous ne tenez pas à leur être attaché. »



Il lui adressa un sourire torve. « Ou bien je crains peut-être de me rendre compte qu'ils ne valent pas que je prenne une balle à leur place. »

Elle lui rendit son sourire et secoua la tête, faisant naître des reflets lustrés dans sa chevelure. « Vous n'êtes pas moitié aussi dur que vous essayez d'en avoir l'air, Frank. »

Il prit un air d'innocence feinte. « Et jusqu'à quel point voudriez-vous me voir dur ? »

Le sourire de la jeune femme s'évanouit et elle le regarda fixement.

Des bruits de pas étouffés par la moquette leur firent tourner la tête ; un jeune agent arrivait vers eux à grands pas, avec un empressement surprenant, vu l'heure tardive.

« Mon remplaçant, dit Horrigan. Un fœtus avec un badge et un pétard.

— Ils ont vraiment l'air de plus en plus jeunes », reconnut Lilly.

Horrigan ne tarda pas à être un homme heureux : il avait trouvé un quart-de-queue dans un coin du salon presque désert de l'hôtel. Personne ne protesta lorsqu'il s'y assit et commença à jouer, dans un style coulé, *I Didn't Know What Time It Was* [« Je ne savais pas l'heure qu'il était »].

Appuyée au piano, d'allure très féminine en dépit de sa tenue austère de flic, Lilly affichait un sourire rêveur. Il voyait bien que son jeu l'impressionnait. Il était ravi, puisque c'était précisément ce qu'il cherchait à faire.

Mais il avait aussi plaisir à sentir les touches sous ses doigts. La musique était sa meilleure thérapie —



à vrai dire, la seule. On ne pensait plus aux problèmes mesquins qui vous assaillaient, lorsqu'on jouait. On oubliait le travail. Certes, la musique pouvait exprimer des problèmes plus profonds, éveiller des souvenirs, mais cela lui convenait ; d'une certaine manière, ça lui était même nécessaire.

Puis il sauta une note, se rattrapa sans peine, soulevant un sourcil ironique. Ça lui apprendrait, de vouloir impressionner une fille. Euh, une femme. Une personne.

« Vous n'avez jamais joué avec un président ? lui demanda-t-elle.

— Bon sang, j'ai joué avec *plusieurs* présidents !

— Truman ?

— Hé, je ne suis pas croulant à ce point, bordel ! »

Elle partit d'un rire spontané, ce rire cascasant qu'il n'allait pas tarder à tant aimer. Elle prit une gorgée de sherry. « Et avec qui, alors ?

— Eh bien... avec Nixon, on avait une version assez gratinée de *Moonglow* [« Clair de lune »].

— J'ai entendu dire quelque chose à propos de Nixon et de vous.

— Ah bon ? » Il passa au thème de *The More I See You* [« Plus je vous vois »].

« Ce bon vieux Tricky Dick<sup>1</sup> vous aurait reproché de ne pas sourire assez. »

Horrigan éclata de rire. « C'est pas vrai du tout, pas du tout ! » répondit-il, lui donnant un échantil-

1. « Dick le Roublard », surnom de Nixon (*N.d.T.*).

lon de sa lamentable imitation de W. C. Fields :  
« Une rumeur qui est de la pure méchanceté, ma chère !

— Mais quelle est la vérité ?

— Nixon et moi, on s'entendait parfaitement bien... Ah, la sympathique crapule... C'est avec sa tête de nœud de chef de cabinet que les choses se sont gâtées.

— Haldeman ?

— H. R. Bob en personne, oui. Sargent me le rappelle, et plus qu'un peu. » Il regardait ses doigts effleurer les touches tandis que remontaient les souvenirs qu'il avait envie de partager avec elle. « Une fois, avant une réunion de campagne électorale, à Boston, Haldeman me dit de faire déguerpir des manifestants. Il ne voulait pas qu'ils soient filmés par la télé. J'ai refusé.

— Comme ça ?

— Ouais, comme ça. Je lui ai fait remarquer quelque chose.

— Et quoi donc ?

— Que nous vivions dans un pays libre. Que c'était écrit dans tous les journaux. »

Elle eut un rire chaleureux. « Je parie que vous avez eu Bob tout le temps sur le dos, après ça.

— Tout le temps, en effet. » Il changea une fois de plus de thème, passant à celui de *You'd Be So Nice To Come Home To* [« Ce serait si gentil de venir à la maison pour »].

« Donc, si j'ai bien compris, c'est Haldeman qui s'est plaint que vous n'étiez pas assez souriant ?

— Tout juste. Un jour, il me dit : “ Agent

*Horri-gan* ” — il accentuait toujours le côté *horrible* de mon nom —, “ je vous ordonne de sourire plus souvent ”. Bordel ! Je vous ordonne ! Il a eu droit illico au regard foudroyant. »

Il fit la démonstration de son expression la plus vacharde, et elle pouffa de rire avec un mouvement de tête qui fit danser ses cheveux blond roux.

« Et vous savez ce qu’il m’a répondu, l’animal ? “ Monsieur, quand je vous parle, je *suis* le Président. ” Alors moi, je lui ai dit : “ Le Président ? Vous me faites plutôt l’effet d’une belette endimanchée, Sir. ” »

Elle éclata de rire. « Délicate attention, le “ Sir ”. Beaucoup de classe, Frank. »

Il sourit et releva les sourcils. « Le lendemain, on me mutait au Département de la protection des dignitaires étrangers. Je me suis retrouvé en train de protéger Fidel Castro quand il est venu aux Nations unies.

— Hou là ! s’exclama-t-elle avec une grimace.

— Ouais, hou là... L’un de nos pires ennemis, et moi qui suis supposé ramasser une bastos à la place de cet enfant de salaud...

— Sale boulot, mais...

— Et vous savez quoi ? J’ai découvert, plus tard, que la CIA, à l’époque, envisageait sérieusement de dégommer Fidel... Bon Dieu ! Ils auraient dû m’en parler ! »

Elle leva son verre. « A la bureaucratie ! »

Il sourit, lâcha le clavier de la main droite pour prendre son Jameson et trinquer avec elle ; il prit une gorgée de whisky et se remit à jouer, passant à

*I've Grown Accustomed to Your Face* [« Je me suis habitué à ton visage »], morceau auquel il donna un rythme joliment syncopé.

« Dites-moi, Frank... pour quelle raison ne portez-vous jamais de lunettes de soleil lorsque vous êtes en service ? Même quand vous courez à côté de la limousine, vous prenez le soleil en pleine figure.

— Je reconnais que l'éblouissement peut parfois être un problème ; mais si j'en mettais, je perdrais mon regard qui foudroie, ma botte secrète.

— Vraiment ?

— Vraiment. J'aime bien que tous ces crétins de mabouls me voient le blanc des yeux. Je veux qu'ils comprennent qu'il leur faudra passer sur le corps de quelqu'un d'encore plus salopard et cinglé qu'eux. »

Il s'arrêta de jouer et brancha le froncement de sourcils à cent mille volts.

— Hou là ! s'exclama-t-elle en reculant, ça pourrait faire cailler le lait !

— Essayez. Vous devriez y arriver.

— D'accord. » Elle secoua sa crinière ondoyante et se prépara. Puis elle dirigea sur lui un regard intense et chargé de colère — et éclata de rire au bout de deux ou trois secondes.

« Pas mal. Pas de quoi faire cailler le lait, mais vous êtes sur la bonne voie. Pour le moment... je préfère quand même quelque chose de plus nuancé.

— D'accord, d'accord... laissez-moi encore

essayer. » Elle lissa ses cheveux du plat de la main, se redressa, s'éclaircit la gorge, se concentra et le bombarda d'un regard glacial qui ne cillait pas. Il lui rendit la pareille.

Puis quelque chose se passa.

La glace, dans les grands yeux bruns de la jeune femme, se transforma en feu — quelques braises, pour commencer, puis un véritable incendie, ses lèvres se mirent à trembler et il tendit la main vers son visage pour l'attirer à lui et l'embrasser ; mais elle se détourna, comme si elle avait honte.

Le mouvement l'avait fait se lever à demi ; il se rassit devant le piano. « Ma parole, agent Raines, vous rougissez !

— Allez vous faire foutre, Horrigan !

— J'avais quelque chose comme ça dans l'idée. »

Elle essaya de se mettre en colère, mais elle ne put s'empêcher de rire. « Bob avait raison, vous êtes vraiment *terri-ble* !

— Non, *horri-ble*, ce n'est pas pareil. De quoi avez-vous peur, exactement ? »

Elle souleva un sourcil et se redressa, ce qui l'éloigna du piano. « De... de commettre une erreur. Une grave erreur. Bonne nuit, Frank. »

Elle prit son sac à main et s'éloigna, traversant lentement le grand salon presque désert.

*Retourne-toi, mon chou... retourne-toi et regarde-moi, maintenant...*

Elle obéit, ne lui adressant que le plus bref des coups d'œil — un coup d'œil timide et embarrassé. Mais c'était tout ce qu'il demandait.

Il la suivit, la vit saluer d'un mouvement de tête



le collègue qui se trouvait de service dans le salon, et elle était déjà dans l'ascenseur lorsqu'il y pénétra à son tour. Il attendit que les portes se soient refermées pour se tourner vers elle.

Il crut tout d'abord déchiffrer de la colère sur son visage, mais il se rendit bientôt compte qu'il s'agissait d'autre chose et il l'attira à lui ; elle n'offrit que la plus faible des résistances, ses yeux se fermèrent à demi, et on aurait pu la croire ivre à la manière dont elle dit : « Et puis merde ! » — mais son ivresse, si ivresse il y avait, était celle de la chaleur du moment, lorsque leurs lèvres se trouvèrent et qu'ils s'étreignirent avec désespoir.

Il sentit la bouche de Lilly se retirer comme elle essayait de parler — avec pour résultat un bredouillis inquiet ; il se recula et, du regard et de l'index, elle lui montra les numéros des étages qui s'allumaient, au-dessus des portes.

Quand celles-ci s'ouvrirent, à l'étage suivant, sur les agents Bill Watts et Matt Wilder (ils étaient en train de commenter une sortie d'imprimante), l'agent Raines et l'agent Horrigan se tenaient de part et d'autre de la cabine. Ils étaient tous les deux impeccables, sans un seul pli de travers, lorsqu'ils sortirent en saluant leurs deux collègues.

« Salut, Bill, dit Horrigan avec une certaine cordialité. Salut, Matt. »

Toujours renfrogné, Watts tendit le document à Lilly. « La dernière mise à jour pour le programme de demain.

— Merci, dit-elle. Bonne nuit, messieurs. »

Et elle s'éloigna d'un pas vif dans le couloir, seule.

Wilder retint l'ascenseur pendant que Watts tendait un autre exemplaire du programme à Horrigan, qui s'arrangea pour que les deux hommes, avant la fermeture des portes, voient bien qu'il partait dans la direction opposée à celle prise par Lilly.

Il n'eut pas besoin de frapper. Elle l'attendait sur le seuil de sa chambre. Elle referma le battant derrière lui, mit le verrou, éteignit la lumière et se jeta dans ses bras pour un baiser encore plus profond et volcanique que le premier.

Le sol de la pièce ne tarda pas à être jonché de la panoplie et des vêtements de tout bon agent : revolvers, menottes, oreillettes, micros de poignet, chaussures, chemises — mais aussi gilets pare-balles en Kevlar.

« N'oublie pas ta matraque extensible, lui dit-il hypocritement.

— C'est plutôt à toi de ne pas oublier la tienne », répliqua-t-elle avec un sourire plein de perversité, lui mordillant l'oreille pendant qu'il débouclait sa ceinture et laissait son pantalon glisser au sol. Elle ne portait plus que ses sous-vêtements et il la prit dans ses bras, avec plus de douceur mais non moins de passion, cette fois, pour l'allonger sur le lit, écrasant la bouche de la jeune femme sous la sienne. Il était bouleversé et excité de la sentir à ce point désirante — un désir qui semblait égaler le sien ; puis elle fut sous lui, le regardant avec tendresse, et il éprouva une émotion

qu'il croyait ne plus pouvoir ressentir, lorsque le téléphone sonna — le con.

Le visage de Lilly se crispa ; un éclair de regret passa dans ses yeux... et quoi d'autre ? Non, pas de la honte, sûrement pas...

Il se dégagea et la laissa rouler vers le téléphone ; elle s'assit au bord du lit, lui tournant le dos pour répondre.

« Raines », dit-elle d'un ton calmement professionnel. Elle écouta quelques instants ; acquiesça une fois, deux fois. « D'accord. J'arrive tout de suite. »

Elle raccrocha et parla sans se retourner. « Il perd des points dans le Wisconsin. On a ajouté deux manifestations de dernière minute à Milwaukee, demain matin.

— Lilly, je...

— Watts veut me voir tout de suite. »

Il posa une main sur son épaule, doucement, mais elle se dégagea, se leva et, lui tournant toujours le dos, commença à récupérer ses affaires éparpillées sur la moquette de la chambre. Elle eut un peu de mal à faire le tri entre les siennes et celles de Frank, et elle laissa tomber une ou deux choses en se rendant à la salle de bains, ce qui rendit sa sortie encore plus gauche.

Pas une fois elle ne le regarda.

Elle s'arrêta cependant pour dire quelque chose. « Frank... ce n'est pas bien. C'est trop fichtrement compliqué, tout bêtement. Je suis désolée. »

Elle s'enferma dans la salle de bains tandis que Horrigan s'asseyait sur le lit, glissait un oreiller

sous sa tête et se mettait les mains derrière la nuque. Il eut un sourire nostalgique, secoua la tête et murmura : « Complicé ? D'accord, Lilly, c'est compliqué. Mais ça en vaut la peine. »

Il jeta un coup d'œil en direction de la porte qu'elle avait refermée sur elle, se leva et s'habilla, remettant de l'ordre dans sa tenue. Il fit alors une intéressante observation.

Elle avait, sans le vouloir, échangé deux accessoires, et le sourire mélancolique de Horrigan s'éclaira soudain. Il lui suffirait d'attendre le bon moment pour lui faire remarquer son erreur.

La matraque extensible qu'elle avait prise était celle de Frank.

Leary se trouvait dans le trou à rat qui lui tenait lieu d'appartement, à l'autre bout du coin-atelier, assis dans un fauteuil sortant tout droit d'un dépôt-vente, en train de manger des spaghettis réchauffés au micro-ondes avec une cuillère en plastique jetable tout en regardant les informations à la télé, lorsque la chaîne KCOP avait annoncé la nouvelle tournée électorale de douze États du Président.

La journaliste, une Noire, se tenait sur la piste d'Andrews Air Force Base, élevant la voix pour couvrir les flonflons d'une marche militaire enlevée.

« L'état-major de campagne du Président espère bien que lorsque cette tournée se terminera par un grand rassemblement au McCormick Center, à Chicago, les sondages confirmeront que le Président a retrouvé son électorat traditionnel du Midwest. »

Leary se sentit tout excité lorsqu'il aperçut Frank Horrigan, parmi les agents et les aides qui embarquaient à la suite du Président sur Air Force One. *Je le connais ! Je connais ce type !* Cette idée



lui permettait de se sentir impliqué dans cet instant de l'histoire — ah, quelle délicieuse, quelle jouissive impression, mais pas autant que de savoir le rôle infiniment plus important qu'il n'allait pas tarder à y jouer...

Il appela immédiatement une agence de voyages et réserva un billet open pour Los Angeles. « Il se peut que je fasse quelques arrêts au retour, dans le Midwest, dit-il à son correspondant. Quand ? Mais sur le premier vol où il y aura une place. »

En passant à travers le détecteur de métal, à l'aéroport Dulles, habillé d'un survêtement et d'une casquette des Dodgers, il déclencha l'alarme. Avec un sourire placide au policier de service, il retira son trousseau de clefs, avec sa patte de lapin porte-bonheur, et essaya de nouveau. Aucun problème, cette fois ; on lui rendit clefs et porte-bonheur.

A Los Angeles, Leary s'installa dans un motel bon marché près de l'aéroport, reprenant l'identité de James Carney : lunettes, costume d'homme d'affaires, attaché-case. Dans sa Buick de location, il traversa toute la ville pour gagner un quartier peu reluisant, surtout peuplé d'Hispaniques, où il s'arrêta devant un immeuble de bureaux décrépit.

Il s'enfonça dans un corridor où résonnaient ses pas, les portes en bois et verre cathédrale des bureaux défilant de part et d'autre. Leary s'arrêta devant celle portant la mention MICROSPAN CORPORATION. Fredonnant la chanson des Beatles, il sortit sa patte de lapin, trouva la bonne clef et entra, manquant presque de trébucher sur la pile de

courrier publicitaire qui s'était accumulée sous la fente de la boîte aux lettres.

La pièce était de taille modeste, mais paraissait relativement grande, dans la mesure où elle n'était occupée, en tout et pour tout, que d'un bureau en piteux état et d'une chaise de bois ; des stores baissés et rafistolés filtrait la lumière. Il ne se fatigua pas à allumer le plafonnier : il savait qu'il ne fonctionnait plus.

Refermant la porte derrière lui, Leary ramassa la pile de courrier pour la porter sur le bureau avec la mine joyeuse et impatiente d'un gamin qui attend un jouet commandé par correspondance. Il s'assit, commença à le trier, et eut un sourire lorsqu'il tomba sur un petit emballage cartonné brun, portant le sceau de la poste de Santa Monica.

La Southwest Bank.

Il l'ouvrit et en retira les chèquiers commerciaux au nom de Microspan.

« Merci, Pam, dit-il doucement. Tu auras été efficace jusqu'au dernier moment. »

Sans cesser de fredonner, il détacha le premier chèque et le remplit. Cinquante mille dollars, payables au « California Victory Fund ». Affichant un sourire suffisant, il prit une enveloppe dans son porte-documents (le bureau était réellement vide !) et rédigea une adresse libellée au même nom. Une lettre tapée à la machine sur papier à en-tête de Microspan, préparée à Washington, se trouvait déjà glissée dans l'enveloppe. Il ferma le tout.

A l'aéroport de Los Angeles, la bandoulière de son bagage à main à l'épaule, il s'avança d'un pas

vif, de nouveau habillé de son survêtement, mais ayant remplacé la casquette des Dodgers par celle des Milwaukee Brewers. En sifflotant, il jeta la lettre dans une boîte avant de se diriger vers les portes d'accès aux avions.

Une fois de plus, le trousseau à la patte de lapin déclencha la sonnerie du détecteur de métal, une fois de plus il adressa un sourire niais au policier mort d'ennui en jetant les clefs sur le plateau que l'homme lui tendait.

Il prenait à chaque fois un plaisir sans mélange, lorsqu'on lui rendait son porte-bonheur. Cela lui donnait envie de rire aux éclats.

Mais il n'en fit rien.

Le lendemain le retrouva à Milwaukee, sous une pluie battante, abrité par un parapluie, la casquette des Brewers bien enfoncée sur la tête : la visière en avant, et non pas en arrière comme ces crétins de rappers, non mais ! Il respectait les choses, lui. En dépit du mauvais temps, une foule importante s'était rassemblée devant la salle où devait se tenir la réunion, et Leary était loin, bien loin même, d'être le seul à porter une casquette des Brewers.

La police maintenait les curieux à distance, mais il n'était même pas à vingt mètres de l'endroit où Horrigan était planté sans parapluie sous la douche, un doigt coinçant l'écouteur de son récepteur portatif dans le creux de son oreille ; il fronçait les sourcils et écoutait, attendant l'arrivée de la limousine présidentielle.

« Pauvre chou », dit Leary pour lui-même.

A l'arrivée du véhicule, ce fut le chaos et la bousculade. La foule enthousiaste salua l'apparition du chef de l'État avec des rugissements qui défiaient la pluie.

« *Monsieur le Président !* »

« *Par ici, monsieur le Président !* »

« *Hé, monsieur le Président, regardez par là !* »

Les représentants des médias grouillaient autour du politicien rayonnant qui saluait la foule, tandis que les éclairs des flashes le mitraillaient de toutes parts, que les cameramen de la télé, l'appareil à l'épaule, cherchaient le meilleur angle et que les agents des Services secrets faisaient les chiens de berger à la fois vis-à-vis du Président et de la presse.

Leary dut le reconnaître : dans des circonstances aussi éprouvantes, Horrigan et ses collègues arrivaient à conserver un calme et une efficacité de vrais pros.

Il sentit une bouffée de chaleur monter en lui, en dépit de la pluie froide. Il admirait sincèrement Horrigan.

L'affection qu'il ressentait pour l'agent, alors qu'il se tenait si près de lui, le submergeait presque ; elle n'égalait, tout au fond de lui, que des sentiments semblablement forts de mépris et de haine.

Parmi les membres de la protection rapprochée qui entouraient le Président, Horrigan scrutait maintenant la foule. Leary conserva une expression impassible, mais en lui-même, il trépignait comme

un enfant qui a très envie de faire pipi : le moment de vérité approchait, et son attente était terrible et merveilleuse...

Il eut presque l'impression de sentir les yeux du policier se poser sur son visage, comme deux sondes lasers.

Mais ils passèrent aussitôt au visage suivant, puis au suivant.

Après quoi le Président — ainsi que Horrigan et les autres agents, mais ces derniers, pour Leary, ne comptaient pas — s'engouffra dans la salle de réunion.

Sous son parapluie, l'homme s'éloigna de la foule qui ne se dispersait pas encore. Silhouette solitaire, il était satisfait de lui : il avait gardé son sang-froid. Mais il repensait également au visage ruisselant de pluie de Horrigan, à ce regard dur et coléreux qui avait balayé la foule.

Les gouttes d'eau, en coulant sur ses joues, lui avaient presque donné l'impression qu'il pleurait.

*Mon pauvre chou. Tu ne vas pas tarder à avoir de bonnes raisons de pleurer pour de vrai...*



Horrigan était dans un état épouvantable.

Il avait la tête en feu, le nez qui coulait, les muscles douloureux et, tandis que le Boeing 747 — connu sous le nom de code Air Force One quand le Président était à bord (ce qui était le cas) — cahotait dans un ciel tourmenté et troué d'éclairs, il ne quittait pas des yeux le sac en papier placé dans le dossier du siège de première classe, devant lui.

De l'autre côté de l'allée, Matt Wilder et d'autres agents dormaient. Beaucoup de sièges étaient vides. Plus loin dans l'appareil, au centre de communication des Services secrets, les choses continuaient à avancer, tandis que Bill Watts prenait des mesures de dernière minute pour Chicago ; et, dans la spacieuse cabine du chef de cabinet Sargent, un nouveau discours présidentiel était sans aucun doute écrit et réécrit, tout ça pour aboutir, vraisemblablement, à un résultat similaire à ce qu'ils avaient déjà entendu maintes fois, *ad nauseam*...

Voilà une expression qu'il aurait mieux valu éviter, se dit-il ; son estomac, comme l'avion, jouait

au yo-yo. Il n'avait pas voulu prendre de médicaments parce qu'ils le faisaient somnoler et qu'il voulait lire le rapport que D'Andrea lui avait communiqué par fax ; après quoi, il éteindrait sa veilleuse et s'abandonnerait aux produits miracles.

Mais les élancements de la migraine eurent raison de lui. Il prit la petite fiole de médicaments dans la poche du siège, devant lui ; il appellerait ensuite un steward pour qu'il lui apporte un café, de l'eau ou n'importe quoi pour faire descendre les pilules...

Sauf qu'il n'arrivait pas à ouvrir la foutue bouteille. Il bataillait avec le bouchon, en sueur, tellement mal en point qu'il ne se rendait pas compte à quel point il avait l'air ridicule.

Tout en s'efforçant de ne pas renverser le contenu de sa tasse de café, Lilly Raines — affichant elle aussi une petite mine, sous sa chevelure qui dansait au rythme des trous d'air — s'avavançait lentement dans l'allée, par à-coups, s'accrochant de sa main libre au siège de droite, puis de gauche, et s'approchait de Horrigan.

C'est avec un sourire grimaçant mais nullement dénué de sympathie qu'elle se posa sur le siège voisin et abaissa le plateau pour y poser son café.

« Vous savez pourquoi vous n'arrivez pas à ouvrir ce truc-là ? lui demanda-t-elle en le voyant se débattre avec la fiole.

— Non, pourquoi ? » Il grinçait des dents. *Saloperie de bouteille !*

« C'est pour empêcher les enfants de le faire. »

La remarque eut le don de le faire rire — un peu.

« Donnez-moi ça. » Il lui obéit. Lilly prit le petit

flacon, fit sauter le bouchon et tomber une pilule ; elle lui prêta même son café.

« Merci », dit-il en accompagnant le médicament d'une gorgée de liquide noir et chaud.

Elle souleva un sourcil. « Vous savez, vous avez l'air d'une de ces guenilles que ramènent les chats.

— Votre compassion me touche beaucoup. »

Le tonnerre gronda et un éclair blanc clignota de l'autre côté du hublot strié de pluie.

« On est en plein orage, hein ?

— J'aimerais mieux être en dessous », avoua-t-il.

Les turbulences secouèrent l'avion ; Horrigan sentit son estomac descendre de mille pieds sans parachute. *Pourvu*, se dit-il, *que je dégobille pas la pilule*.

Elle tendit la main vers ses genoux et il réagit par une mimique amusée, arquant un sourcil. « Ne vous faites pas d'idées », dit-elle aussitôt en prenant l'enveloppe de papier bulle contenant le dossier marqué « Alias John Wilkes Booth ».

Pendant qu'elle le feuilletait, il lui demanda si le Président dormait.

Elle lui répondit oui d'un simple hochement de tête, tout en continuant à parcourir le texte faxé.

« Quelle est l'heure d'arrivée estimée ?

— Dans quelques minutes. Onze heures quarante et des poussières.

— Watts a tout en main ? »

Elle acquiesça de nouveau. « Je viens juste de le voir. L'itinéraire du cortège est fixé. Les tireurs

d'élite de la police de Chicago sont déjà en position. Les agents occupent l'hôtel.

— Bien. Et la liste des potentiels ?

— Les vingt-trois cinglés répertoriés dans le coin sont sous surveillance. Les services de renseignements de la police de Chicago nous ont bien aidés.

— Hôpital le plus proche ?

— Sainte-Anne. Dispose de sang du même groupe que celui du Président. Accessible par deux itinéraires différents.

— C'est parfait. Watts fait du bon boulot. »

Elle leva un instant les yeux du dossier. « Je croyais qu'à vos yeux notre impavide patron était un connard.

— Je n'ai pas dit qu'il n'en était pas un. J'ai dit qu'il faisait du bon boulot.

— Ce profil psychologique, reprit-elle en agitant le dossier Booth, ne contient vraiment pas grand-chose. »

Frank ricana. « Les cracs des services psychologiques ont analysé sa voix et ses modes de comportement pour arriver à la brillante conclusion que Booth " pourrait avoir l'intention " de s'en prendre au Président. »

Elle haussa les épaules. « Ah, les experts, observa-t-elle sur un ton légèrement moqueur.

— Alors, demanda-t-il doucement, avez-vous commis une grave erreur ? »

La question la prit au dépourvu. « Hein ?

— Dans le salon de l'hôtel, l'autre soir... vous disiez que vous aviez peur de commettre une grave erreur. »

Elle fit la grimace, visiblement gênée. « En fait, Horrigan, il ne s'est rien passé...

— Vous voulez dire que quelque chose a failli se passer. Pour moi, la “ grave erreur ” est qu'il ne se soit rien passé.

— Horrigan...

— Frank.

— Frank... (Elle cherchait ses mots et l'effort paraissait presque douloureux.) Ce n'est pas comme si on travaillait tous les deux dans une entreprise ou une agence de quelque chose... ce boulot que nous faisons... l'idée de fraterniser est tout simplement...

— De fraterniser ? » demanda-t-il d'une voix qui trahissait un certain amusement ; mais en réalité, il était irrité et un peu blessé. « Étions-nous sur le point de fraterniser ? »

Elle secoua lentement la tête, agitant sa chevelure. « Soyons réalistes. »

Il plissa les yeux et l'étudia de son regard évaluateur. « Voyons un peu où en sont mes capacités déductives, dans l'état fiévreux où je me trouve... Vous avez eu autrefois une relation avec un agent... une relation qui a mal tourné.

— Inexact. » Toujours gênée mais pas en colère, elle eut même un petit rire avant d'ajouter : « C'était ça le problème : il n'était pas aux Services secrets.

— Ah, un civil. Il voulait que vous renonciez à ce dangereux métier pour lui et que vous lui fassiez des petits, comme une bonne fille.

— Quelque chose comme ça, oui.



— Il vous a donc laissée. Vous a brisé le cœur. »

Il y avait de la douleur dans ses yeux bruns lorsqu'elle répondit : « En réalité, c'est moi qui l'ai quitté.

— Ah bon ? »

Elle eut un sourire comme pour se moquer d'elle-même et roula des yeux. « Je l'ai laissé tomber, oui, parce que je refusais de renoncer à mon métier pour lui. (Elle poussa un soupir.) Vous êtes un bon détective, Horrigan.

— Frank.

— Frank.

— Je connais les gens. C'est...

— Pour ça qu'on vous paie, oui. » Elle déglutit, regardant dans le vide, plongeant en elle-même, tournée vers son passé. « Effectivement, ça m'a brisé le cœur... J'appartenais aux bureaux de Saint Louis. Il semblait assez bien accepter ce que je faisais.

— Et lui, qu'est-ce qu'il faisait ?

— Agent... mais d'assurances.

— Pas de commentaires. »

Elle eut de nouveau une mimique amusée et enchaîna : « Je croyais l'aimer. D'ailleurs, je l'ai peut-être vraiment aimé, je ne sais plus. Mais un mois après qu'il m'avait offert la bague de fiançailles, j'ai été mutée à la protection rapprochée.

— Autrement dit, à Washington. Et il a refusé de vous y suivre.

— Exactement. Il voulait que ce soit moi qui renonce à mon travail pour rester avec lui. »

Un demi-sourire fit tressaillir la joue de Horrigan. « Si vous aviez été un *homme* que l'on avait muté, et lui la femme, il vous aurait suivi.

— Vous avez fini par y arriver, Frank.

— Et à quoi donc ?

— A faire une remarque à la fois sexiste et appropriée. »

Ils se sourirent, avec beaucoup de chaleur de part et d'autre. Rien de volcanique, mais vu son état, Horrigan trouvait que c'était très bien comme ça.

« Il vous était *impossible* de quitter les Services, la taquina-t-il gentiment.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Il aurait fallu restituer votre arme. »

Elle éclata soudain de rire, frappée par sa perspicacité. « C'est fou, non ? J'adore cette saleté de boulot. La pression, les giclées d'adrénaline... l'impression que l'histoire s'écrit tout à côté de soi... Ça fait un peu baratin, non ?

— Non, répondit-il doucement, pas du tout. »

Elle s'enfonça dans son siège, les yeux perdus dans la pénombre du plafond. « Figurez-vous que lorsque je prends des vacances, j'ai l'impression que ma vie... comment dire... tourne au ralenti. Je n'arrive tout simplement pas à le supporter.

— Voilà donc la raison...

— Quelle raison ?

— Pour laquelle je suis classé "grave erreur potentielle". » Il s'était exprimé sur le ton de la simple constatation, sans rien de négatif. Dans le même esprit presque clinique, il ajouta : « Et vous vous êtes juré que plus jamais vous ne laisseriez un

homme se glisser entre vous et la chose que vous adorez. Laquelle est votre carrière.

— Je dois avouer, Frank, dit-elle, un peu surprise, que vous avez mis dans le mille. Dans ce genre de travail, comment pourrions-nous prendre le risque, vous et moi, de nous lancer dans une relation approfondie ? Déjà que je ne peux même pas me permettre de penser à quel point mes fichus pieds me font mal...

— Mais votre carrière n'est pas tout ce que vous aimez.

— Que voulez-vous dire ? »

C'est d'un ton malicieux qu'il lui répondit : « Eh bien, c'est évident... vous m'aimez aussi. Et ça vous fait peur. »

Elle le regarda, le sourire figé, puis secoua lentement la tête et laissa cascader son rire. Un coup de tonnerre vint le souligner.

« Je ne crois pas qu'on puisse parler d'amour, Frank... De magnétisme animal, peut-être. D'affection, sans aucun doute. Mais d'amour ?

— Moi, je quitterais mon travail pour vous. »

Elle ouvrit de grands yeux ; on aurait dit qu'il venait de la frapper.

— Vous feriez quoi ?

— Je quitterais mon travail pour vous. »

Retrouvant son sang-froid, elle eut l'expression de quelqu'un qui ne croit pas un mot de ce qu'on vient de lui dire. « Et pourquoi diable feriez-vous ça ? »

Il répondit tourné vers le hublot, contemplant les ténèbres, à l'extérieur. « Peut-être que je me suis

juré de ne plus jamais laisser ma carrière se mettre entre moi et une femme. »

La bouche de Lilly sourit, mais son front resta plissé.

Comme pour démontrer ce que pourrait être la futilité de leur relation, la voix de Watts s'éleva dans les haut-parleurs, jacassante. « Atterrissage à Chicago dans dix minutes.

— Vous savez, Frank, dit-elle en lui touchant le bras, changeant de sujet et de ton, vous avez vraiment l'air malade.

— C'est parce que je le suis.

— Je pense que vous devriez demander à Watts de vous remplacer demain. Il pourrait prendre quelqu'un de notre antenne de Chicago. Jusqu'à ce que vous vous soyez débarrassé de vos microbes.

— Foutaises. Il n'y a personne d'assez qualifié.

— Ne soyez pas stupide. Il doit bien y avoir une bonne demi-douzaine de vétérans de la PPR à Chicago. Faites preuve d'un peu de réalisme : vous allez devoir prendre votre poste soit avec de la fièvre, soit bourré de médicaments ; dans un cas comme dans l'autre, vous serez incapable de faire correctement votre travail. »

Il se hérissa. « Je suis plus efficace pendant mon sommeil que la moitié des agents de cette unité pendant leurs heures de veille.

— Quelle touchante manifestation de camaraderie ! Je crois que vous devriez tout simplement dire à Watts que vous êtes malade... »

Il roula les yeux. « Oh, il adorerait ça ! Je l'entends déjà. Le pauvre vieux qui ne tient pas le

coup ! Écoutez-moi, Lilly, il faut que je sois là, aux côtés du Président. Je n'ai pas le moindre choix, bordel !

— Mais pourquoi, au nom du ciel ?

— C'est personnel, c'est tout.

— Personnel ? Entre vous et Watts ?

— Mais non ! répliqua-t-il en secouant la tête, agacé. Non. D'une certaine façon, plus malsaine encore qu'il est malsain de jouer aux montagnes russes dans cet avion, je vous l'accorde... d'une certaine façon, c'est entre moi et Booth. Il *faut* que je sois là. (Ses yeux se rétrécirent.) Je suis le seul devant lequel il a une chance de se trahir. »

Elle prit une respiration, comme si elle s'apprêtait à répondre, mais un éclair vint à cet instant-là illuminer le visage de Horrigan de sa lumière froide, et elle y renonça.

C'est d'un ton sévère et chaleureux à la fois qu'il lui dit alors : « Ne vous occupez que de vous. Restez en alerte. Ne pensez surtout pas à quel point vous avez mal aux pieds ! il va y avoir un monde fou. Faites gaffe. »

Elle acquiesça. Puis d'un ton calme, elle prononça son nom. « Frank ?

— Oui ?

— Merci d'avoir partagé tout ça avec moi », dit-elle, sincère.

Sur quoi, avec un sourire ému, elle lui tapota le bras, se leva et quitta la cabine de première classe.



Chassée obliquement par le vent de Chicago, la pluie menaçait de renverser Horrigan. Ou bien était-ce son extrême faiblesse ? Les yeux brûlants de fièvre, il avait le visage glacé par l'averse ; l'eau lui collait les cheveux sur le crâne avant de dégouliner sur son front, son nez et sa bouche. Saloperie de temps...

Il se tenait devant l'entrée du McCormick Center où l'enthousiasme de la foule se faisait littéralement doucher sans toutefois empêcher la bousculade, chacun voulant gagner au plus vite les portes pour se mettre à l'abri. Mais la progression était lente, ralentie par les détecteurs de métaux au travers desquels chacun devait transiter. La mauvaise humeur faisait monter la tension et certains échanges étaient vifs, même pour Chicago.

Au milieu de cette forêt de têtes d'électeurs de plus en plus mécontents, Horrigan aperçut Wilder, tout aussi trempé que lui ; parlant dans le minuscule micro agrafé à sa manche, à hauteur du poignet, il lui dit : « Bougrement trop de pluie

pour une séance photo ! Faites passer le patron par le sous-sol. »

Wilder acquiesça et transmit l'information ; à la suite de cet appel, le cortège présidentiel emprunterait l'entrée souterraine après Lake Shore Drive. La persistance du mauvais temps allait complètement fiche en l'air la réaction des médias ; ils auraient tout aussi bien fait de rester à l'aéroport O'Hare.

Horrigan s'ouvrait un chemin dans la bousculade, pour gagner l'intérieur, lorsqu'il repéra un groupe de manifestants écolos dont l'enthousiasme ne semblait pas entamé, malgré la pluie torrentielle qui détrempait et barbouillait les slogans de leurs pancartes au point de les rendre illisibles.

Près de ce groupe, ne paraissant guère pressé de jouer des coudes pour entrer, se tenait un homme coiffé d'un fedora, habillé d'un imperméable sombre, et portant des lunettes de soleil. Le type avait l'allure d'un anarchiste sorti tout droit d'une caricature politique des années trente...

*Booth ?* se demanda-t-il.

Son esprit enfiévré et surchauffé, travaillé par l'obsession, se jeta sur cette possibilité, et il lutta désespérément pour se rapprocher de l'homme. Il valait mieux ne pas se mettre à crier « Services secrets ! » — nul besoin d'une panique, au milieu de cette populace agitée ; après tout, il n'avait fait qu'entrevoir un chapeau mou et des lunettes noires.

Comme il arrivait à la hauteur des manifestants, une pancarte vint s'incliner — c'était accidentel, mais néanmoins dangereux — en direction de sa

tête ; il plongea pour l'éviter et glissa sur la chaussée mouillée. Lorsqu'il se releva, l'homme au fedora était devenu invisible ; il eut beau se tordre le cou et fouiller la mer agitée des têtes, le chapeau avait disparu.

La pluie se mit à redoubler ; de la manche rude de son trench-coat, il chassa l'eau de ses yeux, mais il ne put se débarrasser aussi facilement de son appréhension.

Pas plus qu'il ne put se débarrasser du pressentiment, confinant à la certitude, qui lui dévorait les entrailles.

*Booth était ici.*

Après avoir remonté un couloir dans lequel il croisa des maîtres-chiens en uniforme tenant en laisse leurs molosses chercheurs de bombe, Horrigan se faufila dans des toilettes afin de s'y sécher un peu. Mais cela ne suffit pas : ses cheveux étaient encore mouillés et restaient collés à son crâne, lui donnant — constata-t-il après avoir jeté un coup d'œil dans le miroir — l'air légèrement cinglé. Il n'y pouvait rien, cependant. Il fallait retourner dans les coulisses.

Il y retrouva le Président, son épouse d'un côté, Watts de l'autre, qui révisait les notes de son discours en compagnie du désagréable bouledogue qui jouait auprès de lui le rôle de chef de cabinet, Harry Sargent. Le groupe était entouré de plusieurs agents, dont Lilly et Matt Wilder. Assourdie par les tentures mais néanmoins assourdissante,

leur parvenait la voix amplifiée de quelque ténor de la politique locale prononçant le discours d'ouverture.

Remarquant l'arrivée de Horrigan, Watts fronça les sourcils, quitta le groupe présidentiel et vint rapidement vers lui. Lilly, l'expression inquiète, le suivit à deux pas.

« Vous êtes en retard », Horrigan, dit Watts avec brusquerie.

*Le spectacle, c'est moi*, pensa-t-il sans le dire.

« Votre poste dans la salle est à droite de la scène, ajouta Watts.

— J'ai besoin de vous parler une seconde, répondit Horrigan.

— C'est tout ce que je peux vous accorder.

— Je... je crois que Booth est ici. »

Watts se raidit, son regard flamboya. « L'avez-vous vu ? Assez bien pour le reconnaître ? Je croyais, quand vous l'avez poursuivi, que vous n'aviez pas suffisamment distingué ses traits pour pouvoir l'identifier à coup sûr !

— C'est exact... mais je pense qu'il est ici.

— Vous *pensez* ?

— Appelez ça une intuition.

— Non, je n'appellerais pas ça comme ça, moi. (Watts poussa un long soupir plein de sarcasme.) Avec tout le respect que je dois à vos deux siècles d'expérience, ainsi qu'à vos incontestables pouvoirs psychiques, nous avons ici soixante-quinze agents, deux cents flics de Chicago et un podium à l'épreuve des balles. »

Horrigan, brûlant de fièvre, déglutit. « Je sais simplement qu'il est ici, c'est tout.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, rétorqua Watts d'un ton odieux, nous allons nous en tenir au programme prévu. »

Le zélé crétin retourna se placer à côté du Président, tandis que Lilly restait près de Horrigan, qu'elle regarda, l'air plus inquiet que jamais.

« C'est de la pluie, ou de la sueur, sur votre front ? » demanda-t-elle.

Il prit un mouchoir dans sa poche, s'essuya.  
« Qu'est-ce que ça change ? »

— Si, ça change quelque chose ! (Elle posa une main fraîche sur son front brûlant.) Mais vous crevez de fièvre ! Frank, il faut...

— Tout le monde en place ! » cria Watts.

Les autres agents commencèrent à prendre la direction de la scène. Lilly était sur le point de parler, une expression de plus en plus dubitative sur le visage.

Il lui toucha le bras, l'étreignit. « Restez sur vos gardes, là-bas. »

Bientôt, Horrigan se retrouva à son poste, juste en bas de la scène, au milieu de ses collègues ; d'autres encore montaient la garde sur les côtés de la salle. D'après Watts, ils étaient suffisamment nombreux pour la tâche à remplir, même si, comme ne l'ignorait pas Horrigan, ils n'étaient en réalité qu'une poignée, par comparaison avec les innombrables civils qui s'entassaient dans les travées.

Ils étaient maintenant au sec, tous ces braves gens, et leur enthousiasme montait en dépit des platitudes qu'alignait le politicien local d'une voix monotone, du haut de son podium ; avec beaucoup



de bonne volonté, ils remplissaient ses silences des hourras et des bravos attendus.

Finalement, une voix annonça, tonnante, depuis les coulisses : « Mesdames et messieurs, le Président des États-Unis ! »

Sur quoi un orchestre de cuivres — ou plutôt l'enregistrement d'un orchestre de cuivres — claironna *Hail to the Chief*.

*Carter ne leur aurait pas laissé jouer ce morceau, songea Horrigan. Trop pompeux pour un homme du peuple...*

Le public se leva, criant, sifflant, tapant des pieds ; le mélange cacophonique de la musique et des ovations produisait un vacarme effroyable. Le tintamarre résonnait douloureusement dans la tête du policier ; ses yeux le brûlaient...

Les flashes des appareils-photo se mirent à mitrailler sans pitié la scène, le désorientant comme les éclairs pendant l'orage qui avait secoué l'avion ; un projecteur puissant s'alluma soudain, promenant son faisceau à la recherche du Président et de son épouse, et l'aveugla momentanément. Il détourna les yeux mais, pendant quelques instants, des points noirs dansèrent dans une bonne partie de son champ visuel.

Le Président et la Première Dame prirent place sur le podium, avec derrière eux Harry Sargent et les agents Watts, Wilder et Raines.

L'ovation frénétique de la foule se prolongea encore et Horrigan dut déployer les plus grands efforts pour tenter de distinguer les visages, au-delà des explosions incessantes des flashes.

*Ce jeune type qui sourit, dans un T-shirt des Cubs, qu'est-ce qu'il tient à la main, un pétard ?*

Non.

Un appareil-photo, un simple appareil-photo.

*Pourquoi cette grosse bonne femme fait-elle une tête pareille ? Pourquoi diable venir dans une telle réunion, si elle ne soutient pas le Président ?*

Les visages flottaient, se brouillaient, lui paraissant de plus en plus grotesques et grimaçants ; même les têtes les plus souriantes avaient quelque chose de faux, lui paraissaient dissimuler de la violence. Les mains agitaient des ballons, rouges, blancs ou bleus, qui faisaient comme autant de têtes sans corps, bouchonnant et oscillant au-dessus d'une mer agitée de crânes, l'un d'eux montant ici et là soudainement, lâché par un maladroit. *Où te planques-tu, Booth, où ?*

*Et cette maigrichonne, là-bas, qu'est-ce qu'elle cherche dans son sac ? Elle a l'air furax...*

Un kleenex. Pour se moucher...

*Et là-haut, à côté du projecteur... on dirait un canon de fusil !*

Mais non, un micro au bout d'une perche. Un vulgaire micro...

*Et ce type, là à côté, qu'est-ce qu'il fabrique ? C'est bien une caméra, oui ?*

Oui, une caméra.

Horrigan cligna des yeux, se reprit — et c'est alors qu'il entendit la détonation. *Pop !*

D'un bond, il se retrouva sur la scène, se cognant les genoux au passage ; il roula sur lui-même, se remit debout, le revolver à la main, ignorant la

douleur, tandis que les agents déjà sur place — Watts, Lilly, Wilder et d'autres — se regroupaient autour du Président et de son épouse, terrifiés tous les deux, pour leur faire un bouclier humain.

Les acclamations cessèrent brusquement, et un grand soupir collectif résonna dans la vaste salle.

Harry Sargent, pris de panique, se retrouva à quatre pattes — plus que jamais l'air d'un bouledogue — et partit se réfugier, dans cette position, derrière le groupe qui entourait le Président, à l'abri du podium à l'épreuve des balles.

Horrigan se tenait au centre de la scène, le podium juste derrière lui, l'arme brandie, face à la foule, la sueur lui dégoulinant sur le visage comme une pluie brûlante. Il parcourait l'assistance silencieuse et pétrifiée — c'était *lui* contre *eux* — de son regard foudroyant à cent mille watts, fouillant les visages, chacun de ces cons de visages — *tire donc, Booth, tire donc encore et on aura ta peau...*

Un ballon rouge, qui dérivait depuis un moment au-dessus des têtes, arriva au plafond et éclata.

Horrigan se contracta.

Puis il reconnut le bruit et sut aussitôt l'ampleur de la gaffe qu'il venait de commettre.

Comme tous les autres, sur la scène.

Il se tourna pour jeter un coup d'œil au Président, mais c'est au regard chargé de mépris de Watts qu'il se heurta à la place. Il lui adressa un haussement d'épaules à peine perceptible, avant de dire dans son micro de manchette : « Tout est en ordre. »

Avant de redescendre de la scène, Horrigan eut

encore le temps d'apercevoir Sargent — la rage empourprait son visage en sueur et trahissait un embarras immense — qui le fusillait du regard. D'un adversaire, il venait de se faire un ennemi.

Une partie des autres soupiraient simplement de soulagement, tandis que se desserrait le cordon d'agents autour du chef de l'État et de son épouse, chacun allant reprendre sa position initiale ; retrouvant rapidement son sang-froid, le Président passa un bras autour des épaules de la Première Dame et salua la foule avec enthousiasme, tous deux ayant la présence d'esprit d'adresser des sourires rayonnants à l'assemblée.

Celle-ci, toujours debout, fut de nouveau prise de folie et les acclamations reprirent, plus frénétiques que jamais, plus passionnées, ponctuées de sifflets assourdissants.

Horrigan, cependant, n'entendait rien de tout ça ; il ne percevait qu'un son, celui de son cœur qui battait. Il avait vu, s'en détournant vivement, le regard inquiet et plein de pitié que lui avait décoché Lilly. Il se rendait compte à quel point il était secoué.

Ce qu'il ne pouvait ni entendre ni sentir ni voir, maintenant, était la présence de Mitch Leary ; « Booth » était assis loin, vers l'arrière de la salle, l'esquisse d'un petit sourire équivoque dansant sur ses lèvres, nullement déguisé — mis à part la casquette des Sox (et sûrement pas un fedora et des lunettes de soleil !) ; il observait les événements avec ses jumelles,

s'imprégnant de ce moment de honte de son adversaire, se vautrant dans la confusion et le malaise du policier.

« Pauvre chou », murmura-t-il.

Mais au milieu du tapage, personne ne l'entendit.



Quelques heures plus tard, au Drake Hotel de Chicago, on s'activait pour rendre son aspect normal de chambre à ce qui avait été le centre de communication des Services secrets ; un certain nombre d'agents — des jeunots, remarqua Horrigan — démontraient les installations et les rangeaient dans des casiers de transport rigides, rembourrés à l'intérieur.

Au milieu de cet apparent chaos, que la routine rendait cohérent, Horrigan restait assis dans un fauteuil, attendant sans aucun enthousiasme le nouveau costard qu'il allait se faire tailler pour l'hiver.

Un Bill Watts en proie à une colère froide venait tout juste de l'informer — tandis que Matt Wilder et Lilly Raines, la mine sombre, observaient la scène d'un peu plus loin — que le chef de cabinet de la Maison-Blanche devait arriver d'un instant à l'autre.

« Soyez respectueux, lui avait ordonné Watts, agitant un doigt. Compris ? »

Horrigan se sentait très mal ; on aurait pu faire

cuire un œuf sur son front, à condition de ne pas lui demander de l'avaler ensuite. « Je n'ai pas dix ans, avait-il réussi à répondre.

— Essayez de ne pas l'oublier », avait rétorqué Watts.

Sargent fit une entrée fracassante, cravate au vent. Il ne perdit pas de temps en salutations et ronds de jambe et fonça droit sur Horrigan, qu'il attaqua bille en tête.

« Avez-vous la moindre idée du nombre de voix que vous nous avez coûtées, aujourd'hui ?

— Pas la moindre. »

Sargent leva les bras au ciel, tandis que le policier se demandait s'il n'allait pas vomir.

« Le Président a donné de lui l'image d'un foutu froussard, gronda le chef de cabinet, et en plus, devant les chaînes nationales !

— J'avais cru comprendre que le Président avait fait bonne figure.

— Ah, vous vous imaginez ça ?

— Il s'en est mieux sorti que d'autres, en tout cas. »

Sargent se tassa ; il avait les yeux injectés de sang et soulignés de poches noires. Il avait l'air d'être dans un état qui ne valait pas mieux que celui du policier.

« Que voulez-vous dire exactement par là, agent Horrigan ?

— Ce que je veux dire par là ? »

Lilly eut une grimace et se prit le front dans la main.

« Eh bien, reprit-il, je veux dire que celui qui a

donné de lui l'image d'un foutu froussard, c'est vous, Sir. »

Sargent se mit à aller et venir devant le fauteuil de Horrigan, tel un lion prêt à bondir. Il gronda entre ses dents : « Vous vous croyez malin, Horrigan ? Vous vous prenez pour un dur ? Vous vous imaginez que vous avez fait une foutue bonne blague ?

— Non. Je pense que la foutue bonne blague, ce serait plutôt vous. » Il se leva sur ces mots, et alla se tenir nez à nez avec le chef de cabinet — assez près, espérait-il, pour lui refiler ses microbes. « C'est vous le rigolo, parce que vous n'avez pas la moindre idée, bordel, de ce que nous devons faire pour garder votre patron en vie. »

Les deux hommes étaient à dix centimètres l'un de l'autre ; Horrigan brancha le regard à cent mille volts et l'expression mauvaise de l'autre s'atténua quelque peu ; le froussard en lui refit surface, mais à peine.

Watts s'interposa, repoussant Horrigan. « Ça suffit, ça suffit ! C'est compris ? »

Sargent se tourna vers le patron de la protection rapprochée. « Je ne veux plus voir ce cinglé dans les parages du Président, ni même à la Maison-Blanche, compris ? »

Il pointa un doigt courtaud en direction de Horrigan, qui continuait à le foudroyer des yeux. « Et faites aussi gaffe à ne pas me le remettre dans les pattes ! »

À demi délirant de fièvre, Horrigan éclata d'un rire qui ressemblait davantage à une toux. « C'est fou ce que vous me faites peur, Harry. »

Sur le point d'exploser, Sargent agita de nouveau un doigt menaçant. « Appelez-moi encore une fois Harry, et vous allez vous retrouver à traquer les faux-monnayeurs en traîneau au fin fond de l'Alaska. »

Écumant de rage, le chef de cabinet sortit en trombe, manquant de peu de renverser un jeune agent qui transportait du matériel de communication.

« Mais vous êtes complètement cinglé ! s'exclama Watts, incrédule. On ne peut tout de même pas parler comme ça au chef de cabinet de la Maison-Blanche !

— Je ne travaille pas pour lui.

— Non, mais pour moi. Ou plutôt vous travaillez pour moi, devrais-je dire. Vous ne faites plus partie du détachement. » Il regarda sa montre et, s'adressant à tout le monde, annonça : « Départ dans deux minutes. »

Watts sortit à son tour, suivi des jeunes agents portant le reste du matériel. Matt Wilder poussa un soupir. Lilly contemplait le sol, les bras croisés.

Horrigan, souffrant de tous ses muscles et de tous ses os, se laissa retomber dans le fauteuil.

« Tiens, prends ça, lui dit Matt en lui tendant une coupure de vingt dollars.

— Mais... pourquoi ? demanda Horrigan, qui avait du mal à accommoder son regard sur le billet.

— Il est temps de régler ce pari sur la finale... le pari que j'ai perdu, répondit Matt avec un sourire chaleureux, lui tapotant l'épaule. Peu m'importe ce

que les gens racontent ou pensent, ça m'a fait plaisir de travailler une fois de plus avec toi. Ne t'en fais pas, mon vieux. »

Horrigan grimaça un bref sourire et acquiesça.

Puis Matt sortit, et Frank et Lilly se retrouvèrent seuls dans la grande chambre d'hôtel désertée.

Elle se tenait devant lui, la tête inclinée de côté, le regardant avec un mélange d'affection et d'irritation.

« Vous savez, dit-elle, si vous aviez pu faire preuve d'un peu plus de diplomatie...

— Ce n'est pas mon fort.

— Il aurait suffi de reconnaître que c'était un malheureux... »

Il la coupa brusquement, avec même un peu de brutalité. « Je faisais simplement mon boulot, non ? Je n'ai pas à m'excuser de le faire. »

Il l'avait blessée, comprit-il à son expression, mais les paroles avaient été prononcées, et il n'était pas sûr de regretter ce qu'il avait dit.

« Je ne vous ai pas parlé de vous excuser, lui fit-elle remarquer. Cependant, le Président a été humilié...

— Il est encore vivant, non ?

— Mais nous sommes aussi ici pour préserver sa *dignité*.

— C'est écrit où, ça ? J'en ai rien à foutre de sa dignité. C'est pour sauver sa peau que je suis payé. »

Cette réplique amusa la jeune femme. « Et la fois où on a surpris une petite amie de John Kennedy à une heure indue dans les couloirs de la



Maison-Blanche, et où vous avez dit que c'était la vôtre ? »

Il détourna les yeux. « Vous croyez toutes les rumeurs qu'on colporte ?

— Certaines sonnent juste — de toute façon, c'est votre vieux copain Matt qui me l'a raconté... Comment vous avez eu un mois de salaire qui a sauté... Ce n'était pas sauvegarder la dignité du Président, peut-être ?

— C'était différent.

— Comment ça, différent ?

— Il était mon ami. Et *lui* était différent. »

Elle eut une mimique qu'il ne put s'empêcher de trouver charmante. « Peut-être étiez-vous vous-même différent.

— Nous l'étions tous, non ? Tout ce foutu pays était différent ! » La fièvre lui donnait l'impression de flotter à l'intérieur de son propre crâne et qu'il pouvait s'évanouir d'un instant à l'autre. « Bien possible que je sois devenu un cinglé parano, à l'heure actuelle, mais il y a trente ans de ça, si je l'avais été, il ne serait peut-être pas mort. Et peut-être... peut-être que ce pays serait différent... »

Il ne savait plus ce qu'il disait.

« On va être en retard. »

*Le spectacle, c'est moi.*

« Partez devant, dit-il. J'ai besoin d'une seconde. »

Elle acquiesça, sans dissimuler qu'il la décevait, et sortit. Il se cacha un moment le visage dans les mains, se mit debout, alla d'un pas incertain jusque

dans la salle de bains, vomit dans les toilettes, et s'aspergea d'eau froide devant le lavabo ; puis il se sécha avant de descendre dans le hall de réception pour aller effectuer son dernier vol sur Air Force One.

Un siècle plus tard, c'est-à-dire le soir-même, de retour dans son appartement en désordre de Washington, Horrigan fit dissoudre quatre cachets d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau. La fièvre était tombée pendant le vol, mais le mal de tête et la fatigue persistaient.

C'est un Campagna amical qui l'avait accueilli à l'atterrissage, à Andrews Air Force Base, et invité à dîner de manière impromptue. Louise, la femme de Sam, certainement l'un des êtres humains les plus délicieux de la planète, avait ajouté un couvert de plus à la table, dans leur appartement de fonction situé dans un faubourg chic.

Après le dîner, alors qu'ils prenaient un verre dans le bureau, son patron de tant d'années et son ami de toujours avait suggéré à Horrigan de prendre sa retraite. De profiter de sa pension. Ses perspectives d'avenir étaient plutôt bouchées, non ? Après tout, les seules choses qu'il achetait, depuis des années, étaient des disques de jazz — ou des compacts, c'est bien ça ?

« Je tiens à rester sur l'affaire Booth, avait répondu Horrigan.

— Très bien, avait admis Sam à contrecœur. Mais pour ce qui est de la protection rapprochée, tu dois bien comprendre que je ne peux rien faire pour...

— Je sais. »

Ils avaient gardé un moment le silence, Campagna sirotant un bourbon, Frank un whisky irlandais.

« Le coup de Chicago, c'est une première pour moi. Jamais je n'avais commis ce genre d'erreur de jugement, jusqu'ici. Sauf si l'on compte Dallas...

— Personne n'aurait l'idée de te reprocher Dallas — à part toi, répondit Sam avec un sourire compréhensif et fatigué. On m'a dit que tu avais une fièvre de cheval, à Chicago. Tout le monde sait que ça peut fausser le jugement de n'importe qui, bon Dieu ! Mais aussi, il faut voir les choses en face, Frank : tu commences à être trop vieux pour ce genre de connerie. »

Lorsque Campagna l'avait laissé devant le pas de sa porte, Horrigan était tout d'abord passé par le bar du coin, histoire de se défouler sur le piano, mais ça n'avait servi à rien. Il joua *What a Difference a Day Made*, mais il n'était tout simplement pas d'humeur à ironiser. Ou à jouer du jazz. Ou même à boire du whisky.

Ce soir, c'était l'Alka-Seltzer, et de bons vieux rock and roll. L'invasion britannique. Il déchira l'enveloppe du compact qu'il avait acheté. *Sergeant Pepper*. Il sortit le Miles Davis du lecteur et mit les Beatles à la place, programmant l'appareil pour

qu'il rejoue dix fois le deuxième morceau, *With a Little Help from My Friends*.

Dans son fauteuil à dossier inclinable, le verre vide à côté de lui, il l'écoutait pour la sixième fois lorsque le téléphone sonna.

Il baissa le son à l'aide de la télécommande et décrocha sans se presser.

« Allô », dit-il, sachant déjà qui était à l'autre bout du fil.

La voix au timbre doux était presque apaisante. « Qu'est-ce qui est arrivé à Chicago, Frank ?

— Salut, Booth.

— Vous avez paniqué.

— Vous y étiez, évidemment.

— Vous le savez bien. Vous ne m'avez pas vu... mais vous le saviez. (Il pouffa doucement.) Quelque chose nous relie, tous les deux, et je... c'est vraiment... rassurant, d'une certaine manière, non ?

— Pas exactement.

— Voyez-vous, assis dans mon coin, à vous regarder, à regarder le Président, après avoir vu comment cette nullité de froussard s'était comporté, je me suis demandé comment vous pouviez avoir envie de risquer votre vie pour un type aussi lamentable... Un homme aussi solide que vous, Frank...

— Que faisiez-vous à Chicago, Booth ?

— Des recherches.

— Je vois. Dites-moi, Booth... pourquoi un homme comme vous risquerait-il sa vie pour



essayer de tuer un type aussi lamentable, comme vous dites ?

— Erreur. Je ne vais pas essayer, Frank. Je vais le tuer. Et je ne vais pas risquer ma vie, mais la donner. Oui, je vais donner ma vie — mais vous devez bien avoir un profil psychologique sur moi, non ? Ou alors vous dérapez...

— Je ne crois pas trop à ces conneries.

— Je vous comprends. Moi non plus. Les actes d'un homme ne sont pas forcément la résultante arithmétique de ses composantes psychologiques. Ça n'est pas comme ça que ça marche, voilà tout.

— Et comment ça marche ? »

Le rire de Booth fut tout sauf réconfortant.

« Voyons, Frank, mais ça ne marche pas, vous le savez bien. Pas du tout — pas même un début de commencement. Dieu punit-il le méchant et récompense-t-il le bon ? Bien sûr que non.

— Croyez-vous ?

— La morale n'a rien à voir là-dedans. Certaines personnes meurent parce qu'elles ont fait le mal, mais d'autres pour avoir fait le bien. D'autres encore meurent simplement parce qu'elles sont nées à Minneapolis. Une nation indivisible, un Dieu, et la liberté et la justice pour tous ? On est bien loin du compte. Publicité mensongère.

— Mais alors, dites-moi, Booth... Si rien n'a de sens, pour quelle raison tuer le Président ?

— Pour laisser mon empreinte, Frank. Quelque chose derrière moi. Et aussi... histoire de mettre un peu d'animation dans l'existence morne que nous menons.

— Vous avez sérieusement besoin de tirer un coup.

— C'est peut-être quelque chose que nous avons en commun.

— Et qu'avons-nous d'autre en commun, Booth ? »

Il y avait presque de la sympathie dans la voix de l'homme, lorsqu'il répondit : « J'ai vu la manière dont vous vivez... je vous ai aperçu, tout seul dans ce bar, à jouer du piano, à boire votre whisky... vous vous sentez rudement vide à l'intérieur, hein, Frank ? Les grandes batailles sont terminées, elles sont loin derrière... Plus de grandes causes pour lesquelles mourir... Il ne reste plus rien, sinon jouer la partie pour elle-même.

— La partie ?

— Bien sûr. C'est pour la jouer que le destin nous a réunis. Deux adversaires dignes l'un de l'autre qui s'affrontent sur le terrain de l'ironie. Vous en défense, moi en attaque.

— Et quand la partie devra-t-elle avoir lieu, Booth ?

— Mais voyons... elle est déjà commencée. Chaque minute de chaque jour déplace son pion, Frank, jusqu'au moment où le temps prescrit sera écoulé — ou jusqu'à la mort. »

Il y eut un silence que rompait seulement, et avec discrétion, Ringo Starr chantant *With a Little Help from My Friends* sur la stéréo de Horrigan.

« Bonne nuit, Frank. Restez couché jusqu'à ce que vous soyez guéri — je vous entends encore renifler...

— Booth, attendez ! »

Mais le cliquetis lui apprit que son correspondant avait raccroché ; il reposa le combiné et attendit. Lorsque le téléphone sonna de nouveau, c'était l'agent Carducci.

« Il a encore brouillé la ligne, dit-il. Nous l'avons manqué. »

Horrigan réfléchit quelques instants, intrigué par certains détails que lui avait révélés Booth.

« Je n'en suis pas si sûr.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. Préparez-moi une cassette de cette conversation. Je la veux sur mon bureau demain matin à neuf heures.

— A la protection rapprochée ?

— Non. Je suis de retour au service enquêtes. »

Il raccrocha, arrêta le compact des Beatles, réfléchit un instant et alla mettre un enregistrement de Miles Davis à la place. Il se rassit, souriant.

Se sentant beaucoup mieux.

Le lendemain matin, à trois rues de la Maison-Blanche, à l'OEOB, quartier général des Services secrets, Horrigan écouta de nouveau, dans son minuscule bureau, la cassette que lui avait fidèlement fait parvenir Carducci. Plus précisément, il réécoutait un passage précis, à l'intention d'un jeune agent à la bouille ronde du nom de Hopkins qui, comme il se doit pour un bleu, se tenait debout à côté de la table.

Légèrement déformée, la voix de Booth sortait

du magnétophone. *Certaines personnes meurent parce qu'elles ont fait le bien, mais d'autres pour avoir fait le mal. D'autres encore meurent simplement parce qu'elles sont nées à Minneapolis.*

Manifestement, le sens de ce passage restait mystérieux pour le jeune agent.

« Contactez le responsable de l'antenne de Minneapolis, dit Horrigan. Qu'ils vérifient toutes les morts violentes, accidentelles ou autres, qui pourraient avoir un rapport avec Booth. En particulier à l'époque où le Président faisait campagne dans la région. Expédiez-leur tout le dossier de Booth par fax, tel que nous l'avons, pour leur donner le contexte. »

Hopkins acquiesça et, en sortant, faillit entrer en collision avec D'Andrea qui arrivait en trombe, tout excité.

« Attends un peu que je te raconte ! commença D'Andrea.

— Attends toi-même d'avoir écouté ça », lui répondit Horrigan en faisant repasser la bande. Le jeune policier ne parut pas davantage comprendre que le bleu.

« Tu ne vois pas ? lui demanda Frank. Ce salopard admet implicitement avoir commis un meurtre ! C'est un sacré indice, non ? »

D'Andrea le reconnut avec plaisir. « Si tu le dis... Tu vas finir par me faire croire aux miracles, tu sais. Tu es peut-être bien un génie.

— Possible, mais dois-je attendre d'être mort pour qu'on s'en aperçoive ? Qu'est-ce que tu me ramènes ? »

Le jeune policier tira une chaise et ouvrit son cahier à spirale avec le sourire. « Tu m'as dit de vérifier les constructeurs de modèles réduits. Eh bien, figure-toi que j'ai trouvé un professeur à l'université d'Illinois — je devrais plutôt dire qu'un agent local, D'Orso, l'a dégoté. J'ai lu son rapport et j'ai ensuite parlé personnellement au professeur au téléphone.

— Et alors ?

— Eh bien, ce professeur, continua D'Andrea en tapotant son carnet de notes, qui s'appelle Riger, enseigne la mécanique des moteurs et travaille avec ses étudiants sur l'invention et la construction de prototypes pour modèles réduits...

— Comme ceux dans le magazine de Booth.

— Exact ! En fait, il y avait un article sur lui et ses prototypes futuristes dans l'un des numéros, ce qui a conduit l'agent D'Orso au prof, entre parenthèses, et...

— Abrège.

— D'accord. Le prof a assisté à une conférence sur la conception des modèles réduits, à La Nouvelle-Orléans, il y a environ un an, et c'est là qu'il a rencontré " un vrai barjot " selon ses propres termes — dans ce milieu, ça doit être quelque chose. Bon, d'après le prof, ils se seraient pris tous les deux une belle biture, et le barjot, qui s'était montré jusqu'alors plutôt aimable, s'est mis à débloquer sérieusement quand le sujet du gouvernement fédéral est venu sur le tapis.

— Dis toujours.



— Le barjot est devenu carrément mauvais. Il a prétendu que le gouvernement l'avait trahi... »

Les propres termes de Booth.

« ... mais aussi qu'il prendrait sa revanche ».

Horrigan acquiesça lentement. « Je suppose que ton prof ne se souvient pas du nom du barjot.

— Hélas, non. Mais il croit bien se rappeler que le type venait de San Antonio. »

Horrigan se redressa sur son siège. « On va avoir besoin de la liste de toutes les boutiques de modélisme de San Antonio... »

D'Andrea prit un air avantageux. « J'ai déjà appelé notre agent local au Texas. C'est en cours.

— C'est toi le génie. Et que dirais-tu de reprendre contact avec D'Orso, à Chicago, et de faire faire un portrait-robot par un dessinateur de la police, d'après la description du prof ?

— Ça aussi, c'est fait. »

Horrigan se leva. « D'Orso n'aura qu'à le faxer à San Antonio, parce que c'est là que nous allons.

— C'est ce que je lui ai dit, répliqua D'Andrea avec un grand sourire, content de lui. Nos billets nous attendent à l'aéroport. »

Horrigan laissa à D'Andrea le volant de la Ford Mustang de location. Le jeune agent avait passé des vacances dans la région, avec sa femme et son fils, moins d'un an avant. San Antonio — ou San Antone, comme tiennent à dire ses habitants — est en effet un endroit très touristique.

« Il y a un zoo incroyable dans cette ville, expliqua joyeusement D'Andrea. Sea World. C'est vraiment Byzance.

— Je sais », répondit Horrigan, qui s'en moquait éperdument. Mais il était soulagé de ne pas avoir à conduire, car la disposition des rues, dans la ville texane, était anarchique, franchissant constamment la rivière et suivant un plan circulaire qui rappelait vaguement Washington.

Ils avaient pris l'avion à l'aéroport de la capitale fédérale bien avant midi et dès trois heures et demie de l'après-midi, patrouillaient déjà dans les rues de San Antonio. Ils pensaient cependant avoir besoin d'une deuxième journée sur place, car avec la fermeture des magasins à dix-sept heures, ils n'auraient sûrement pas le temps de visiter la demi-

douzaine de boutiques de modèles réduits que comptait la ville.

La chance, cependant, leur sourit.

La première adresse de leur liste était située en plein centre-ville, dans le quartier commerçant de Riverwalk : un local minuscule et chic dans un ancien bâtiment que l'on avait entièrement vidé et rénové pour le scinder en boutiques à touristes. Ils ne furent pas surpris d'y faire chou blanc. Ils décrochèrent pourtant le gros lot dès la deuxième, établie dans un centre commercial de banlieue.

La boutique était une espèce de caverne sombre et délirante, dans laquelle régnait un tel désordre que, par comparaison, l'appartement de Horrigan aurait pu figurer dans *Maisons et jardins*. Des modèles réduits de voitures, d'avions, de fusées, de monstres de cinéma pendaient au plafond, se balançant au bout de leur fil, ou bien étaient tapis sur des étagères au milieu de piles de boîtes de kits, quand ils ne s'entassaient pas dans des vitrines sur le point d'exploser. Dans un coin, sur un plan de travail qu'éclairait violemment une lampe à col-de-cygne, étaient disposés divers outils et appareils, des tubes de colle, du papier de verre, au milieu de débris impossibles à identifier.

Walter Wickland, le propriétaire, mâchant du chewing-gum, s'appuya sur l'un de ses casiers vitrés pour examiner, l'air méprisant, le fax que lui tendait Horrigan : le portrait-robot élaboré par un dessinateur de la police à partir de la description du « barjot » donnée par le professeur de Chicago. Frank lui montra également la photo d'identité sur

le permis de conduire du Colorado au nom de Joseph McCrawley.

A propos de barjots, le sieur Wickland, personnage rondouillard aux lunettes en cul de bouteille, portant un tablier de toile constellé de taches sur un T-shirt noir et un jean qui ne paraissaient pas mériter cette protection, paraissait en proie à une colère incompréhensible et injustifiée.

Mais les deux policiers, ne tardèrent pas à avoir une excellente opinion de lui.

« On peut pas dire que ça lui ressemble beaucoup, et la photo ferait plutôt penser à un parent, mais ça ne peut être que cet enfoiré de Mitch Leary. »

Horrigan et D'Andrea échangèrent un regard ; le jeune agent releva le nom dans son carnet.

« Que pouvez-vous nous dire de lui ? demanda Horrigan.

— Que c'est un cinglé et un enfant de salaud, voilà ce que je peux vous dire de lui. Vous le cherchez ?

— Oui.

— Eh bien, si vous me trouvez ce branleur, dites-vous que ça fait des années qu'il me doit de l'argent !

— On ne l'oubliera pas. Que vous a-t-il acheté, au juste ?

— Des outils, quelques modèles en kit. Une voiture et un bateau, je crois. L'enfoiré. J'espère bien que vous le collerez au placard jusqu'à ce que le cul lui pèle. Laissez-moi vous donner son adresse... »

Avec un sourire de troll faisant une mauvaise blague, Wickland se dirigea vers un carton rempli de fiches.

« Il vaut mieux ne pas devoir d'argent à ce type », murmura D'Andrea à l'oreille de Frank.

Le crépuscule n'était pas loin lorsque les deux policiers s'engagèrent dans une rue tranquille du quartier résidentiel, les vitres baissées pour profiter de la brise tiède et sèche qui agitait, sur les trottoirs, les alignements de magnolias et de mimosas.

Le mélange de maisons en bois et en briques datait probablement des années cinquante ; les terrains étaient impeccablement bien tenus, le gazon encore vert presque partout ; il y avait ici un jardin de cactus, là un jardin de fleurs en pots, à côté, un patio « western » décoré d'un rail d'attache à chevaux (sans chevaux) et d'un fragment de planche de grange découpé en forme de cornes de vache longhorn, portant le nom du propriétaire.

Puis ce fut la cour, sur le devant de la maison de Mitch Leary.

Abandonné, le gazon avait poussé autant qu'il avait pu, luttant en vain contre les mauvaises herbes. A côté des pelouses méticuleusement entretenues de ses voisins, la maison modeste, blanc cassé, aux encadrements d'aluminium, avait quelque chose de surprenant, étrange même, avec sa mini-jungle anarchique.

Horrigan, D'Andrea sur les talons, s'engagea sur une allée fissurée, jonchée de débris végétaux



et autres, et qu'envahissaient les mauvaises herbes. Les rideaux étaient tirés ; il n'y avait apparemment personne.

Mais on ne savait jamais.

Horrigan avait déboutonné sa veste ; son revolver était facilement accessible lorsque, debout sur le seuil en béton, il appuya sur la sonnette. Pas de planche découpée en forme de cornes de vache pour annoncer la résidence de Leary.

Et pas de réaction.

Étant donné qu'il n'avait entendu retentir aucun carillon à l'intérieur, Horrigan frappa. Toujours pas de réponse. Il essaya encore une fois, puis, d'un geste du doigt, fit signe à D'Andrea — à qui cette maison abandonnée, franchement, ne semblait pas inspirer confiance — de le suivre derrière la bâtisse.

Là — ce ne fut pas une surprise —, la cour était encore plus envahie de végétation que sur le devant ; un pacanier avait répandu ses trésors et une horde d'écureuils se bagarraient dans les hautes herbes pour récupérer les délicieuses amandes. Horrigan tira son arme.

« Dis-moi, Frank, murmura D'Andrea en touchant son collègue au coude — son inquiétude était palpable. C'est pour quoi faire ?

— C'est la clef », lui répondit Horrigan sur le même ton.

Il sélectionna l'une des fenêtres à guillotine et, de la crosse, cassa un carreau ; le rideau, derrière, amortit partiellement le bruit. Il passa avec précaution une main dans l'ouverture, tâtonnant

quelques instants à la recherche du système de fermeture, l'ouvrit et souleva le battant.

A cause du fichu rideau, dans lequel il faillit s'emmêler, il ne vit pas la petite table posée près de la fenêtre et la renversa, tombant lui-même sur la moquette ; la chance voulut qu'il n'y ait aucun débris de verre à cet endroit.

Il faisait incroyablement sombre dans la maison : avec tous les rideaux tirés, on aurait pu aussi bien se croire à minuit. Tandis que ses yeux avaient du mal à accommoder, il se releva et découvrit une salle de séjour meublée de manière impersonnelle et banale, dominée par une cheminée montée en galets. C'est alors qu'il sentit quelque chose de froid et métallique contre son oreille.

Un canon de revolver.

La voix était tranquille, douce, mais d'autant plus menaçante. « Ne bougez pas d'un poil. N'y pensez même pas. »

Une main se glissa dans le veston de Horrigan et prit son .38.

Sans pivoter de la tête, Horrigan, du coin de l'œil, risqua un regard de côté. Le type était un costaud un peu trop enveloppé, au visage poupin. Jeune : il ne devait pas avoir la trentaine. Costume d'homme d'affaires. Pas de cagoule. Pas Leary. Mais qui diable était ce gaillard ?

Ces réflexions lui prirent à peine une demi-seconde ; la seconde et demie suivante appartint à D'Andrea qui, passant à son tour par la fenêtre, se prit aussi les pieds dans les plis du rideau et s'étala contre la table renversée. Il se retrouva à quatre

pattes, les yeux écarquillés, paralysé par la peur et la surprise.

Mais cette entrée fracassante, en distrayant un instant l'homme au visage poupin, suffit à Horrigan pour lui permettre de décrocher sa matraque extensible et de frapper en direction de son agresseur. La matraque s'allongea de tous ses soixante centimètres et vint toucher le type à hauteur de la cuisse ; il fut pris instantanément d'une crampe et tomba à genoux avec un hululement de douleur, lâchant son arme qui alla rebondir sous une chaise à deux ou trois mètres de là.

Mais déjà Horrigan bondissait derrière ce salopard et lui portait un étranglement à l'aide de la matraque ; D'Andrea avait finalement réussi à sortir son pétard et, toujours accroupi, visait d'une main tremblante le groupe formé par son partenaire et leur agresseur.

Frank maintint la pression juste assez pour que le type se croie sur le point de mourir, puis la relâcha un peu et demanda : « Mais bordel, d'où tu sors, toi ? »

L'homme respirait fort — peut-être pour ne pas répondre, peut-être parce qu'il essayait vraiment de parler, c'était difficile à dire. Horrigan le remit debout, l'agrippa à deux mains par le veston et, nez à nez, répéta sa question au type, qui paraissait terrifié.

Derrière eux, d'un ton dépourvu de toute menace, presque fatigué, s'éleva une voix : « Lâchez-le, Horrigan. » En même temps, la lumière de la pièce s'alluma.

Horrigan fit brusquement demi-tour, se servant de son agresseur comme d'un bouclier humain, et interpella D'Andrea.

« Je... je le tiens », répondit celui-ci d'une voix incertaine.

Le jeune policier couchait en joue un homme de haute taille et d'âge moyen aux cheveux courts, habillé d'un costume sombre bien coupé et d'une cravate rouge à raies blanches au nœud impeccable. Il avait cette beauté fade et banale des gravures de mode ; néanmoins ses yeux, d'un bleu de cobalt, donnaient à son regard quelque chose d'inquiétant.

Horrigan ne le connaissait pas, mais il crut deviner à qui il avait affaire... Il sentit son estomac se creuser, et ce n'était plus sous l'effet de la fièvre.

« Nous sommes du même bord, agent Horrigan », reprit l'homme d'un ton toujours aussi calme. Lentement, évitant tout geste brusque, il leva la main pour lui montrer sa carte d'identité.

Horrigan s'avança, sans lâcher son bouclier humain, pour la voir de plus près.

« Robert Coppinger, lut-il, livide, sur la carte d'identité de la CIA. Je vous avais pris pour quelqu'un de la boutique. Et le gamin, là ?

— Il est avec moi. »

Horrigan relâcha l'agent au visage poupin, le repoussant rudement de côté. Il s'approcha de Coppinger, ne s'arrêtant qu'à quelques centimètres de lui, le toisant sans ciller. « Pour qui êtes-vous ici, les mecs, pour moi ou pour Leary ? »

Le sourire de Coppinger se voulait amical, mais ne réussit qu'à être condescendant. « Je vous en prie, Frank, on est dans le même camp.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. »

L'homme de la CIA recula en grimaçant un sourire, prit un siège — le fauteuil sous lequel avait roulé l'arme de son jeune collègue — et croisa les jambes d'un air décontracté.

« Monsieur Leary, dit-il, a longtemps été l'un des nôtres. »

C'était la meilleure ; c'était vraiment la meilleure !

« Comme c'est charmant, répliqua Horrigan d'un ton moqueur. Et saviez-vous que votre bonhomme a menacé d'assassiner le Président ? »

Coppinger fronça les sourcils, paraissant légèrement gêné. Il eut un geste gauche de la main. « Oui... mais nous ne l'avons pas pris au sérieux...

— Quoi ?

— Nous ne l'avons pas pris au sérieux jusqu'à ce que vous tombiez sur ses empreintes digitales. »

Horrigan bouillait d'une rage encore plus violente que sa fièvre récente. « Autrement dit, ces empreintes étaient dans l'ordinateur ! Classées top secret, évidemment ! Vous êtes des cons, vous êtes vraiment des cons, les gars !

— Monsieur Horrigan...

— Comme c'est touchant ! Vous et le FBI, tous la main dans la main et couchant dans le même lit,



dans la plus pure tradition de l'époque Edgar Hoover ! »

Le froncement de sourcils de Coppinger devint quelque peu hostile. « Nous considérons qu'il s'agissait d'un problème interne à la maison, voyez-vous.

— Et donc, que les Services secrets aillent se faire foutre, c'est ça ? Eh bien c'est un problème maison, d'accord. Mais la maison en question est *blanche*. Vous me suivez ? »

Coppinger fit la moue. « Oui, bien sûr. Mais nous... nous nourrissons certaines inquiétudes graves. Si jamais Leary subissait un procès public, plusieurs de nos plus importantes opérations risqueraient d'être compromises...

— Autrement dit, vous risquez la vie du Président pour protéger ces opérations ? Évidemment, évidemment, c'est logique. Après tout, qu'est-ce que vous en avez à foutre ? Un Président, ça va, ça vient ; si l'un meurt, un autre prendra sa place. »

Coppinger poussa un soupir et décroisa les jambes. « Je comprends votre frustration.

— Ma frustration ? ragea Horrigan. Ma frustration ? Mais dites-moi, bande d'enfoirés, qu'est-ce qu'il a fait pour vous, votre Leary, hein ? Vendu de la cocaïne pour soutenir les Contrás ? Fait passer des armes à ces enfoirés d'Iraniens ? »

Le visage de l'agent de la CIA se crispa ; il jeta un coup d'œil à son jeune collègue, s'éclaircit la gorge et répondit : « Ça doit rester entre nous ; je ne vous ai rien dit. D'accord ? »

Horrigan acquiesça. D'Andrea, dont l'expression ahurie trahissait la totale incompréhension dans laquelle il était, fit de même.

« Si on me le demande, je nierai tout, reprit Coppinger.

— C'est déjà foutu, de toute façon », dit Horrigan avec mépris.

Nouveau soupir, long et lourd. « Leary, dit alors l'agent de la CIA, est ce que nous appelons actuellement un " liquidateur ". »

Cette révélation fut comme un choc physique pour Horrigan, qui déglutit péniblement et alla s'asseoir lourdement sur le canapé.

D'Andrea comprenait de moins en moins. « Quoi? Mais de quoi vous parlez, les gars? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de liquidateur? »

Même à ses propres oreilles, la voix de Horrigan parut distante — distante et morte. « Un liquidateur, Al..., répondit-il doucement, ça veut dire que le liquide en question est le sang, et que Leary est un assassin professionnel, formé aux frais du gouvernement... »

Le jeune policier plissa les paupières et pâlit.

Coppinger se frotta l'arête du nez, les yeux fermés. « Dans le cas de Leary, c'est presque un euphémisme. Cet homme est... il est plutôt comme un carnassier humain. »

Les quatre agents — les deux des Services secrets et les deux de la CIA — gardèrent le silence pendant ce qui parut une éternité, dans la maison de banlieue aux rideaux tirés. A l'extérieur, les

écureuils se chamaillaient bruyamment, se disputant toujours les noix du pacanier.

A l'intérieur, Frank Horrigan se sentit pris d'un sentiment d'appréhension de plus en plus fort, lorsqu'il commença à se rendre compte pleinement avec qui il se battait.

Tandis qu'il se couchait sur l'étang, diffusant ses rayons au milieu de la végétation luxuriante du Maryland occidental, le soleil transformait la surface de l'eau en un miroir d'un écarlate éclatant ; on aurait dit qu'une blessure profonde venait de s'ouvrir dans le sein de la terre et que son sang s'écoulait par elle.

C'était du moins la façon dont Leary, qui se tenait au bord, calme et placide, habillé d'un chandail vert et d'un jean, percevait l'étendue d'eau. Il tenait dans sa main gauche un petit boîtier de contrôle à distance, et suivait des yeux le modèle réduit de bateau qu'il avait construit de ses mains, dans son appartement en sous-sol ; le jouet zigzagait sur l'étang en émettant un bruit suraigu de rasoir électrique.

Puis il leva la main droite et pointa le pistolet de fabrication artisanale trapu, de couleur crème, dont il avait assemblé les parties — tout s'était parfaitement emboîté — avant de procéder à ce test simple mais indispensable...

Les oiseaux pépiaient, les grillons chantaient ; la

détonation les réduisit brutalement au silence tandis que le petit bateau explosait en mille morceaux.

« En mille morceaux », prononça-t-il à voix haute, tant l'expression lui plaisait.

Il inspecta son arme avec l'expression radieuse et approbatrice d'un père devant son enfant surdoué ; puis, après avoir glissé le boîtier de contrôle dans une poche, il regarda tranquillement les fragments de plastique du petit navire éparpillés à la surface de l'eau, tandis que les oiseaux reprenaient leurs pépiements et les grillons leurs chants.

« C'est vous qu'avez tiré ? » fit soudain une voix.

Les deux chasseurs, l'un en veste à carreaux, l'autre en kaki, s'avancèrent en froissant les buissons, le fusil dans les bras, canon cassé.

Le premier avait une silhouette massive et gras-souillette et un visage de poisson ; l'autre était fluët, avec des traits épurés d'oiseau, en particulier un nez proéminent à l'arête aiguë comme un bec. On pouvait leur donner une trentaine d'années.

« Oui, c'est moi », reconnut Leary avec un sourire aimable.

Le chasseur qui avait parlé, l'homme rondouillard à tête de poisson, eut un sourire plein de curiosité quand il vit l'arme de couleur crème entre les mains de Leary. « Qu'est-ce que c'est que ce drôle de pétard ?

— Fabrication maison.

— Vous voulez dire que vous l'avez fait vous-même ? » demanda le chasseur au nez en bec d'aigle ; il avait une voix aussi fluette que sa silhouette.



« Effectivement. »

Les deux hommes semblèrent impressionnés, échangèrent des coups d'œil et acquiescèrent de manière approbatrice, comme s'ils saluaient les talents d'inventeur de Leary.

« Je peux voir ? demanda le deuxième chasseur.

— Avec plaisir. » Leary lui tendit l'arme.

L'homme au nez en bec d'aigle la prit, la soupesa, l'approcha de ses narines comme s'il se fiait à son flair plus qu'à la vue pour l'examiner ; Leary trouva qu'il ressemblait à un poulet en train de picorer.

« Fichtrement léger, dit-il enfin d'un ton dubitatif. Il est en quoi ?

— Un produit composite. Une résine de type spécial et de mon invention. »

Le chasseur tendit l'arme à son compagnon rondouillard, qui la soupesa à son tour, avant d'acquiescer. « Oui. Léger comme une plume. C'est un genre de plastique ?

— Ouais, un genre de plastique.

— C'est rudement bien. Je peux l'essayer ? »

Le sourire aimable de Leary se réfugia dans l'une de ses joues. « Bien sûr. Il reste une cartouche.

— Deux coups, hein ?

— Hon-hon. »

Le chasseur rondouillard chercha une cible autour de lui. Il repéra un oiseau sur la rive opposée de l'étang — il avait à peu près la taille d'un pigeon et était de couleur sombre avec des marques rouges, mais Leary ignorait à quelle

espèce il appartenait, n'y connaissant rien en oiseaux. L'homme fit feu.

Le volatile explosa en une boule de plumes et de sang.

« Ha ! s'exclama le chasseur fluet, riant de concert avec son ami. Rudement bien ! Vous n'auriez pas envie de le vendre, par hasard ?

— Pourquoi ? Il est loin de valoir vos fusils.

— Je suis un peu collectionneur. Qu'en pensez-vous ? Dites un prix — dans des limites raisonnables, ça va de soi. »

Leary tira deux cartouches de la poche de son jean, ouvrit l'arme avec soin et rechargea. « Non, j'en ai besoin. C'est pour une occasion spéciale.

— Ah bon ? » fit l'homme à tête de poisson, souriant et plein de curiosité. *C'est une tête de chat qu'il aurait dû avoir*, songea Leary<sup>1</sup>. « Et quelle occasion ?

— Pour tuer le Président », répondit Leary sur un ton parfaitement anodin.

Les deux chasseurs éclatèrent de rire, mais pas longtemps ; soudain, ils perçurent différemment le personnage qui se tenait devant eux. Le silence de la forêt — ni les oiseaux ni les grillons n'avaient encore repris leur chant, après le deuxième coup de feu — dut paraître extrêmement bruyant à ces deux hommes des bois.

« Pourquoi voudriez-vous faire une chose pareille, monsieur ? demanda le chasseur fluet,

1. Allusion à un proverbe anglais : « La curiosité tue le chat » (N.d.T.).

arborant un sourire embarrassé, avec l'espoir qu'il s'agissait bien d'une plaisanterie de mauvais goût.

— Et toi, pourquoi as-tu tué cet oiseau, con-nard ? »

Il descendit le gros en premier.

Cinq photos de Mitchell Andrew Leary, disposées en éventail, s'étaient étalées sur la table de conférence, dans le bureau de Sam Campagna.

Leary lycéen, habillé en joueur de football américain, essayant de prendre un air méchant.

Leary étudiant, tout sourire.

Leary, jeune officier à l'expression impénétrable, en tenue de combat, quelque part dans la jungle cambodgienne.

Leary, en jeune marié resplendissant au bras de son épouse, une brune superbe et rougissante.

Leary mal rasé, surpris par l'objectif d'un dispositif de surveillance clandestin.

Le jeu de photos faisait penser au moment où l'on abat ses cartes dans une partie de poker ; *rien que des jokers*, pensa Horrigan. Mais à quoi allaient-ils lui servir ?

Autour de la table, outre Horrigan, D'Andrea et, bien entendu, leur patron Sam Campagna, se trouvaient Coppinger, au nom de la CIA, et deux officiers représentant respectivement le FBI et la police de Washington, l'inspecteur Rawlins et le capitaine Howard, deux hommes que Horrigan connaissait un peu.

« Cela fait déjà quelque temps que nous nous

efforçons de repérer Leary, dit Coppinger. Le FBI aura peut-être plus de chance que nous.

— Peut-être, en effet, si nos services collaborent », intervint Rawlins, un solide quadragénaire aux cheveux bruns.

Horrigan abandonna la photo de mariage qu'il étudiait pour demander : « Y compris les Services secrets, cette fois ? »

Rawlins jeta un regard noir à Frank, mais ignora le commentaire et dit : « Avec les empreintes et ces photos, nous devrions... »

— Qu'est-ce qui vous fait croire que ces photos vont nous servir à quelque chose ? le coupa Horrigan en rejetant sur la table celle qu'il tenait. La plupart d'entre elles ont plus de quinze ans. La plus récente a au moins dix ans, et elle est en plus complètement floue. La photo d'identité, sur le permis de conduire du Colorado, reste encore ce que nous avons de mieux. »

Coppinger, qui partageait le scepticisme de Horrigan, souleva un sourcil approbateur. « Les hommes dans le genre de Leary ont fortement tendance à éviter les objectifs. »

— Sans blague, Sherlock, dit Horrigan. Bon Dieu, il se ramènera de toute façon sous un déguisement... Il a bénéficié d'un entraînement du feu de Dieu dans ce domaine, non ? C'est l'inconvénient de la photo du Colorado. »

Coppinger acquiesça.

« Elles sont toutes sans valeur, continua Horrigan, s'adressant à Campagna avec un geste vers les photos, sauf si nous en tirons des versions de

première bourre, artificiellement vieillies par ordinateur.

— Je suis d'accord. » Campagna se tourna vers le capitaine Howard ; il était en tenue et avait des cheveux blancs qui contrastaient avec sa moustache noire. « Phil, vous direz à vos hommes que ce Leary est un faussaire. Nous ne voulons pas que la presse ait vent de cette affaire. »

Howard acquiesça. Puis, examinant la photo où l'on voyait Leary en tenue militaire, il remarqua, morose : « Je n'arrive pas à comprendre comment un homme ayant servi aussi honorablement son pays, un homme couvert de décorations, peut avoir envie de tuer son commandant en chef...

— Honorablement ? releva Horrigan. Où diable trouvez-vous qu'il y a de l'honneur à travailler comme liquidateur ?

— Mais à quel genre d'homme avons-nous affaire, en fin de compte ? » demanda Campagna à l'agent de la CIA.

Le soupir que poussa Coppinger en disait long. Il se pencha et prit une enveloppe de papier bulle dans son porte-documents. « Messieurs, ce que je vais vous montrer est classé top secret... »

Il tendit deux photos en noir et blanc à Horrigan.

« Cet homme est l'un des anciens collègues de Leary — l'un de ses amis intimes, même, qui, à notre demande, est allé chez Leary, à San Antonio, pour tenter de le convaincre de suivre une psychothérapie et une nouvelle formation. »

Les photos avaient été prises dans un cadre que



Horrigan et D'Andrea connaissaient, la salle de séjour de Leary ; mais à côté de la cheminée de pierre, gisait maintenant un homme en costume trois-pièces et cravate, les membres déjetés selon des angles bizarres. Son visage se détournait de l'objectif, mais ça n'empêchait pas de comprendre.

L'homme avait eu la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Du sang imbibait le devant de sa chemise et la moquette autour de lui ; évidemment, sur la photo, il faisait une tache noire — mais, étrangement, il n'en paraissait que plus rouge.

« Voici, messieurs, comment Mitch Leary traite ses amis... »

Le soir même, Horrigan était en mesure d'étudier une bonne douzaine de tirages de photos altérées, faites par un agent féminin extrêmement douée du nom de Kopit, au centre informatique du service renseignements.

A l'aide de la photo en couleurs du mariage, elle avait retrouvé la couleur des yeux, et proposé des documents avec ou sans moustache, avec ou sans lunettes, avec changement de poids ou sans, avec différentes colorations de peau et, bien entendu, quinze ans de plus.

« Si bonnes qu'elles soient, commenta Horrigan, elles ne valent rien. »

D'Andrea, qui conduisait en silence, ne répondit pas.

« Elles n'ont pas de vie en elles... les yeux sont

faux. C'est pourtant par les yeux qu'on repère le mieux son homme... »

Le jeune agent esquissa un hochement de tête.

Horrigan rangea les photos dans leur enveloppe. « Il faut en apprendre davantage sur ces modèles réduits contrôlés à distance et tous ces trucs-là. Maintenant que nous savons que Leary a eu une formation militaire, c'est crucial. »

D'Andrea ne dit toujours rien.

« Dès demain matin, je veux que tu... »

— Demain matin, je donne ma démission. »

Horrigan se tourna vers son jeune collègue et le regarda vraiment, pour la première fois de la soirée. Il se rendit compte que s'il gardait le silence, c'était parce qu'il broyait du noir.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ? »

— J'en ai ma claque, c'est tout. »

Horrigan l'examina un moment et réfléchit. « C'est parce que tu as eu la frousse, à San Antonio ? »

D'Andrea eut une grimace presque imperceptible.

« Bordel ! J'étais mort de trouille, moi aussi. Tu as cependant fait ton boulot, comme moi. »

— J'étais foutrement nerveux...

— Y avait de quoi.

— Frank, depuis... depuis qu'ils m'ont fourré ce sac en plastique sur la tête, j'ai des cauchemars. »

*Oh, merde.*

Le jeune policier regardait la route, mais c'était quelque chose d'autre que ses yeux voyaient. « Chaque nuit, je me retrouve sur cette saloperie de bateau. Le type m'enfonce le sac sur la tête et je

n'arrive plus à respirer, je suis en train de crever, de crever... ! Tu dois pouvoir comprendre ça, Frank ?

— Ouais.

— J'ai l'impression... ça m'a enlevé toute efficacité à San Antonio. Tu aurais pu être tué à cause de moi. Il n'en est pas question, Frank, foutrement pas question.

— Nous avons tous nos cauchemars, Al.

— Ne me dis pas que tu...

— Dallas. »

D'Andrea en resta bouche bée. « Oh... je suis désolé. J'aurais dû...

— Tu peux aller consulter un psychologue, tu sais.

— L'as-tu fait ?

— Euh, non.

— De toute façon, ça ne marchera pas pour moi, conclut D'Andrea en rangeant la voiture le long du trottoir. Je te laisse ici, ou au bar ?

— Ici, ça ira très bien. (Il lui toucha le bras.) Me laisse pas tomber, Al. Reste avec moi au moins pour cette affaire. On est sur le point de coincer ce salaud. Vraiment sur le point, bordel ! On peut l'avoir. *Nous* pouvons l'avoir. »

D'Andrea paraissait faiblir.

Horrigan enfonça le clou. « J'ai besoin de toi, mon vieux ! Allez, on arrête de se raconter des balivernes... »

D'Andrea ne se départit pas de son expression sinistre, mais répondit toutefois, doucement : « Bon, d'accord. »

Horrigan ouvrit la portière, puis interrompit son

geste. « Tiens, voilà un mot pour toi, “ baliverne ”. On ne peut pas dire que ta génération l'utilise beaucoup. »

Le jeune agent le regarda comme s'il était cinglé.

« Fait partie des termes en voie de disparition... Ce serait fichtrement dommage, un si joli mot ! Promets-moi quelque chose — sers-t'en de temps en temps. Garde-le en vie longtemps après que ton partenaire sénile aura disparu. »

D'Andrea fit une grimace. « Baliverne ?

— Baliverne. »

Il éclata de rire, secoua la tête et le salua de la main ; Horrigan descendit, referma la portière et suivit la voiture des yeux.

« Ça l'aura au moins fait rire », dit-il à la rue déserte.

Puis il changea d'avis et se dirigea vers le bar, où il sirota un Jameson tout en improvisant sur *Just Friends*, le dos à la fenêtre.

A un moment donné, il eut l'impression bizarre d'être observé ; il se retourna, mais il n'y avait personne.

Cinq secondes avant, il aurait vu Mitch Leary.

Dans le Bullpen, Horrigan, assis à son bureau, lisait les divers rapports concernant Leary lorsque Lilly Raines, telle une apparition, se présenta devant lui. Une apparition en tailleur-pantalon avec une cravate masculine négligemment nouée autour du col ouvert de sa chemise masculine.

« Vous n'êtes pas resté bien longtemps au service enquêtes, n'est-ce pas ? » remarqua-t-elle d'un ton enjoué.

Ce n'était pas vraiment une question, mais il y répondit tout de même, laconiquement : « Un jour.

— Ça doit être un record », dit-elle avec un mouvement de tête. Il aimait la manière dont ses cheveux, qu'elle n'avait pas attachés, dansaient en effleurant ses épaules.

« Ouais, mais nous avons découvert la tanière de Leary et du coup me voici de retour.

— Du nouveau ?

— D'après nos agents locaux, les amis de Leary et son ex-femme morte de frousse, c'est un cinglé intégral. »



Elle eut une petite expression malicieuse. « On ne s'en serait pas douté. » Puis un sourire presque timide vint flotter sur ses lèvres. « Frank... je suis contente de savoir que vous aviez raison, pour Booth — enfin, Leary.

— Merci. Un bon point pour les anciens. Et vous, comment faites-vous sans moi ? Vous pleurez toujours le soir, avant de vous endormir ?

— Oh, c'est tout simplement insupportable, répliqua-t-elle d'un ton facétieux.

— Combien de temps restez-vous à Washington ?

— Seulement jusqu'à ce soir. Je suis chargée de coordonner le voyage en Californie de la semaine prochaine. J'ai été nommée. »

Il siffla doucement. « C'est donc vous qui allez régler tout le bazar ? On dirait que ça vous réussit bien, de vivre sous pression !

— Et à vous, ça ne réussit pas, peut-être ? » Elle lui sourit, tendrement, crut-il — ou alors il se payait d'illusion.

Sur le point de repartir, elle ajouta : « Tenez-moi au courant, pour Leary. Sam a le numéro où vous pouvez m'appeler à Los Angeles.

— L'hôtel Bonaventure, non ?

— En effet.

L14.25 — Évidemment, on pourrait prendre un café maintenant, et j'en profiterais pour vous dire en détail... »

Elle réfléchit à la proposition, cherchant apparemment à deviner si elle comportait un double

sens intentionnel, lorsque le téléphone sonna. Du geste, il lui demanda de patienter.

« Ne partez pas. Laissez-moi régler ça...

— Salut », fit la voix douceuse.

A voir ses yeux, elle comprit instantanément qu'il s'agissait de Leary et se précipita pour avertir les autres agents ; mais Carducci et Okura, dont les installations électroniques étaient de nouveau en place et opérationnelles, adressèrent un signe de tête à Horrigan, levant le pouce.

« Frank ? demanda d'un ton faussement innocent la voix susurrante familière. Qu'est-ce que vous fabriquez ? Vous attendez que tous vos petits camarades soient là pour écouter ? »

De fait, les agents, y compris Sam Campagna, s'étaient tous agglutinés autour du bureau de Horrigan, des écouteurs sur la tête. D'Andrea se tenait à côté de Lilly, tendu.

« Cela vous surprendrait ? répliqua Horrigan.

— Eh oui. Salut, tout le monde ! Malheureusement, c'est quelque chose qui nous prive... d'intimité. »

L'expression qu'eut Horrigan traduisait bien son écœurement, et il y eut même quelques sourires parmi les agents.

« Au fait, dit Frank d'un ton décontracté, je sais qui vous êtes, Mitch. »

Le silence qui suivit parut s'éterniser.

Horrigan fronça les sourcils. Était-ce un atout qu'il aurait mieux valu ne pas abattre ?

Ne risquait-il pas de perdre contact avec son « ami », maintenant que « Booth » était mort et Leary débusqué ?

Puis la voix susurrante s'éleva de nouveau. « Pour tout dire, il était temps que vous trouviez, Frank. Je suis même un peu déçu qu'il vous ait fallu tout ce temps. Mais, d'une certaine manière, je suis content que vous soyez au courant.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

— N'est-ce pas évident ? Deux amis doivent pouvoir s'appeler par leur nom, il me semble. Par leur *véritable* nom.

— Justement, ça me pose un petit problème.

— Et quoi donc, Frank ?

— Nous ne sommes pas amis.

— Mais si, nous le sommes !

— Présentons les choses autrement. Je n'ai aucune envie d'être votre ami, maintenant que je sais comme vous les traitez, vos amis. »

Le susurrement disparut de la voix ; le ton de Leary devint soudain aussi tranchant que le fil d'un rasoir, aussi amer que de la bile. « Qu'est-ce qu'ils vous ont raconté, encore ?

— Simplement que vous aviez égorgé l'un de vos amis.

— C'est de la désinformation, Frank ! De la désinformation ! Vous devriez être assez malin pour ne pas avaler ce genre de conneries ! Bon Dieu, vous me décevez beaucoup, Frank !

— Les photos ne mentent pas, Mitch.

— Oh que si, elles mentent... vous n'avez vu

que celles que ces salopards ont bien voulu vous montrer.

— Ce que je sais, c'est que j'ai vu un homme, dans votre salon, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre, bordel de Dieu ! »

La voix de Leary tremblait — de fureur, mais aussi de quelque chose d'autre.

« Ce que vous n'avez *pas vu* et ce qu'ils ne vous ont *pas dit*, Frank, c'est qu'ils m'ont envoyé mon *meilleur ami*, mon frère d'armes, un homme dont j'ai sauvé la putain de vie *deux fois* au Cambodge... qu'ils me l'ont envoyé avec mission de *me* tuer.

— Comment se fait-il que vous ayez la voix qui tremble, Mitch ? Ne me dites pas que vous pleurez, tout de même.

— Et maintenant vous essayez de m'humilier ! Qu'est-ce que je vous ai fait ? Je ne vous ai jamais menti, pas une seule fois. Et vous savez quoi ? Je ne le ferai jamais.

— Il y a une chose que j'aimerais savoir, Mitch... Comment se fait-il que toutes les personnes qui vous ont connu affirment que vous êtes un parfait salopard et un malade ? Vos amis, vos collègues, votre femme...

— Et qu'est-ce que pense votre femme de vous, Frank ?

— Ce n'est pas de moi qu'il est question, Mitch. »

Leary avait réellement l'air de pleurer, maintenant. « Vous... si j'ai bien cru que quelqu'un pourrait me comprendre, c'était vous. Et je tiens toujours à ce que vous compreniez...

— Et pourquoi devrais-je faire l'effort de comprendre un salopard aussi cinglé que vous ? »

Il y eut un long silence. Horrigan regarda dans la direction de Carducci, penché sur son matériel d'écoute, et le technicien, d'un double haussement de sourcils, lui répondit : *pas encore, pas encore...*

Quand Leary reprit la parole, c'était de nouveau de sa voix douceuse. « Il faut me comprendre, Frank, parce que vous et moi, nous pensions autrefois que ce pays avait quelque chose de bougrement particulier.

— Vous ignorez tout de ce que j'ai pu penser, Mitch. Vous ignorez tout de moi.

— Et vous, que savez-vous de moi ? Que croyez-vous savoir sur moi, maintenant qu'ils vous ont ouvert tous leurs dossiers, qui sont remplis de mensonges sur mon compte ? Savez-vous ce que j'ai fait pour eux ? Ce que j'ai *réellement* fait pour eux ? Au service de mon pays ? Je leur ai permis de me prendre comme de l'argile et de me mouler comme ils en avaient envie. Ils m'ont transformé en quelque chose de... de terrible. Bon Dieu ! Je ne me souviens même plus de ce que j'étais avant qu'ils me prennent dans leurs griffes ! J'ai fait des choses épouvantables, Frank, pour Dieu, pour la patrie ! Et on m'a donné des médailles, on m'a félicité, on m'a même bien payé ! Plus que vous, les tordus des Services secrets, je parie. Mais vous savez quoi, Frank ?

— Et quoi ?

— Le jour est arrivé où ils n'ont plus eu besoin de leur monstre. Ils ont donc décidé de le détruire.



Parce qu'on ne peut tout de même pas laisser un monstre se balader impunément dans le paysage d'une grande nation comme la nôtre, n'est-ce pas ?

— Dites-moi un truc, Mitch.

— Oui, Frank ? »

Ce fut au tour de Horrigan de paraphraser les Beatles . « Que voyez-vous quand vous éteignez la lumière ? »

Cette fois-ci, il avait appuyé sur le bon bouton, car Leary explosa.

« Ce que je vois ? Vous, Frank. Je vous vois vous, debout à côté de la tombe d'un autre président assassiné ! »

Horrigan encaissa le coup — ce salopard savait aussi sur quel bouton appuyer. Il jeta un coup d'œil à Lilly qui, tenant les écouteurs contre ses oreilles, lui adressa un petit sourire d'encouragement, lèvres serrées. D'Andrea eut de son côté une expression chaleureuse et réconfortante.

« Ça n'arrivera pas, répondit Horrigan avec l'accent de la sincérité la plus profonde. Je suis à vos trousses, Mitch. Vous et vos jeux de même.

— Allez vous faire foutre, Frank ! Allez vous faire foutre ! Il n'est pas né, l'enfoiré capable de m'arrêter ! On n'arrête pas quelqu'un qui est prêt à sacrifier sa vie — et j'en profiterai pour foutre la vôtre en l'air par la même occasion ! Vous savez quoi ? Vous savez pourquoi un chasseur tire sur un oiseau ? Vous savez comment ? Parce que j'ai la technique et parce que j'ai les couilles et qu'il n'en faut pas plus, bordel de merde !

— Laissez tomber, Mitch. Rendez-vous. »

Il y eut un ricanement. « C'est ça... pour que je puisse passer une longue et fructueuse existence dans le pays de la liberté ? »

— Vous avez été un agent du gouvernement. Vous jouissez de certains droits. Je peux m'arranger pour que vous ayez de l'aide.

— Un petit coup de main de mes amis, Frank, c'est ça ? rétorqua Leary, citant à son tour les Beatles.

— Je vous le garantis. Donnez-moi cette possibilité. Nous trouverons quelque chose. »

Cette tentative pour traiter Leary par la douceur ne fit que provoquer une nouvelle explosion, plus violente que la première. « N'essayez pas de me bourrer le mou, bordel de merde ! Je suis un homme mort, et vous le savez parfaitement. J'étais mort le jour où ils ont envoyé mon meilleur ami pour me tuer. Je suis l'homme le plus mort que vous connaissiez, mis à part le Président. Et vous, Frank. Si vous vous approchez trop... »

Carducci, se redressa, souriant, le pouce levé.

« Vous perdez les pédales, Mitch », répondit Horrigan.

La voix chevrotante semblait hésiter entre la douceur et la sauvagerie. « Si vous saviez à quel point il me serait facile de vous tuer, Frank ! Vous n'avez pas l'air de vous en douter... Vous n'imaginez pas le nombre de fois où je vous ai vu arriver dans votre appartement ou en repartir. Et le soir où vous et votre petite amie vous êtes allés manger une glace, au pied du mémorial de Lincoln ? »

Lilly faillit sursauter.

Leary continua de débloquer. « Si vous êtes en vie, Frank, c'est seulement parce que je le veux bien. C'est parce que je le veux bien que vous êtes *tous* en vie ! Alors montrez-moi un peu de respect ! »

A peine Leary eut-il raccroché que Horrigan pivotait sur sa chaise pour voir Carducci crier : « St. Francis Hotel, Florida Avenue ! » et le Bullpen s'anima soudain.

Cette fois-ci, ce fut D'Andrea qui arriva le premier à la porte, Horrigan sur les talons.

D'Andrea brancha la sirène pour franchir une intersection dont les feux étaient au rouge ; Horri-gan, qui n'avait pas attaché sa ceinture, s'accrochait au toit de la Sunbird par la fenêtre ouverte, serrant les dents, la cravate au vent.

« Ralentis un peu, dit-il avec un geste de son autre main. Regarde, il y a... »

Devant eux, trois voitures de la police étaient à l'arrêt dans la rue, bizarrement de travers, comme si on les y avait abandonnées ; des flics en uniforme et en civil convergeaient au galop vers un bâtiment de brique en mauvais état dont l'enseigne délabrée et rouillée, ST. FRANCIS HOTEL, parlait d'une époque depuis longtemps révolue, quand l'établissement n'était pas encore le repaire à puces et cancrelats qu'il était devenu depuis.

Mais, tandis que D'Andrea ralentissait, il remarqua quelque chose par sa vitre latérale et appela Frank, lequel ne quittait pas des yeux la scène devant lui. « Hé, regarde ! »

De l'autre côté de la rue, un type de corpulence et taille moyennes marchait d'un pas vif sur le

trottoir, dans une direction opposée à celle de l'hôtel ; mal rasé, il avançait courbé en avant, dans des vêtements informes et usés jusqu'à la trame : une casquette de golf noire, une veste de travail brune, des jeans gris trop grands qui lui battaient les mollets.

On aurait dit un habitué de ce quartier délabré, voire même un sans-abri.

A un détail près.

« Ce clodo porte des lunettes de soleil, Frank !

— Ouais, répondit Horrigan. Allons voir ça de plus près... »

D'Andrea braqua et fit faire demi-tour au véhicule ; le type — Leary, c'était sûr ! — les entendit, puis les vit, et commença à piquer un sprint. D'Andrea arrivait droit sur lui ; l'homme jeta un coup d'œil affolé par-dessus son épaule, juste avant de s'engouffrer dans une contre-allée étroite, entre deux bâtiments.

Dans un hurlement de pneus, la Sunbird prit le même chemin, mais une épave de voiture bloquait le passage.

« Gaffe ! » cria Horrigan, mais déjà les freins grinçaient. Ils s'arrêtèrent à quelques centimètres de l'épave et bondirent hors de la Sunbird, le revolver à la main.

« Joli boulot, partenaire, lui lança Horrigan.

— Merci », répondit D'Andrea, qui se sentait cependant frustré, tournant littéralement en rond pour regarder partout dans l'étroite contre-allée ; mais Leary avait disparu, et on ne voyait que des poubelles qui débordaient et un chat dégustant



une tête de poisson. L'épave était vide, releva Frank.

« Mais où diable est-il passé ? »

Horrigan entendit un bruit métallique, leva les yeux et eut un geste qui répondait à la question : « Par là ! »

Leary se trouvait juste au-dessus d'eux, escaladant à toute vitesse un ancien escalier de secours.

Horrigan sauta pour essayer d'attraper le contrepoids, afin de faire descendre le dernier tronçon de l'escalier, mais celui-ci était nettement trop haut pour lui.

« Donne-moi un coup de main ! » ordonna-t-il à D'Andrea qui, mettant ses mains en coupe pour lui faire un marchepied, permit à Horrigan de se jeter sur l'escalier de fer. Il se redressa et entreprit d'escalader les marches deux à deux, le cœur battant, la respiration courte, la forme sombre de Leary le précédant comme un voile funèbre qu'il aurait poursuivi. Le pas de plus en plus lourd, il réussit à grimper les cinq étages pour se retrouver finalement sur le toit plat au revêtement de goudron craquelé, juste à temps pour voir ce salopard de Leary prendre son élan, sauter sur le toit voisin, atterrir avec agilité et repartir de plus belle, disparaissant bientôt derrière un amas de conduits de ventilation en piteux état.

Sans réfléchir un seul instant, Horrigan se jeta à sa poursuite ; son petit trot devint un vrai pas de course et, une fois au bord du toit, il sauta sans hésiter !

Il roula sur lui-même en retombant, se releva

(tenant toujours fermement son arme à la main) et reprit la poursuite ; il repéra de nouveau Leary, lequel commençait à avoir sérieusement la frousse et jetait des coups d'œil furtifs par-dessus son épaule. Il n'en fonçait pas moins sur le toit goudronné, avec des zigzags pour éviter les obstacles constitués par les conduits d'aération et les cheminées, se rapprochant du bord de ce deuxième bâtiment — ce qui eut le don de faire sourire Horrigan.

Car l'édifice suivant n'était pas suffisamment près pour qu'on puisse tenter le saut. Il le tenait enfin ce fils de pute, il le tenait ! Il ralentit simplement un peu, pour reprendre haleine...

Et l'enfoiré sauta.

En plus, il réussit à passer de l'autre côté.

*Bordel de Dieu !* pensa Horrigan, qui repoussa le revolver dans son étui d'épaule et partit dans une nouvelle accélération, pistonnant des jambes, une veine battant à son front. Il y mit tout ce qu'il pouvait d'énergie, vola au-dessus de l'allée et se vit plonger vers l'autre toit.

Il allait atterrir trop court.

Il aurait lancé un *Merde !* retentissant, s'il en avait eu le temps et la présence d'esprit. Il ne pouvait rien faire de plus pour atteindre, de ses mains tendues, le bord du toit qui s'effritait, avec l'espoir de se hisser ensuite à la force des bras ; son corps heurta violemment, douloureusement, le mur de brique, lui coupant ce qui lui restait de respiration. Pendant un instant, ce fut le trou noir ; mais il s'accrocha au peu de conscience qu'il lui

restait, tandis que ses mains s'agrippaient au rebord du toit, un simple muret de brique, appui précaire et en pleine décomposition

Il eut l'impression de sentir les muscles de ses bras s'allonger et s'étirer comme du caramel mou, suspendu là, le vent jouant dans ses cheveux. *Est-ce maintenant que je vais mourir ? Écrabouillé sur le sol couvert de merdes d'une contre-allée minable ?* Tout en se posant ces questions, il avalait de grandes bouffées d'air ; puis il risqua un coup d'œil vers le bas. Cinq étages, ça lui paraissait soudain très haut, infiniment haut. *Et qu'est-ce que foutait D'Andrea ? Aurait-il eu la frousse et laissé tomber ?*

Sur sa droite, deux étages plus bas, se trouvait le palier d'un escalier de secours ; il avait de bonnes chances de survivre à une chute de cette hauteur ; rien de plus facile que de tout lâcher. Mais voilà, le treillis métallique du palier était bien à un mètre trop à droite. Et il ne pouvait risquer de se lancer dans un mouvement de balancier, pas avec la prise qu'il avait : sous sa main, il sentait les briques bouger comme des dents de lait prêtes à tomber.

Peut-être, cependant, étaient-elles encore assez solidement accrochées pour lui permettre de se hisser sur le toit. Il tapait du pied dans le mur, comme un pendu au moment où il passe de vie à trépas, tandis que ses bras essayaient vainement de tirer son corps de plomb. Mais sa musculature était trop faible, trop occupée à se bourrer d'acide lactique pour réagir.

Il ne pouvait rien faire d'autre que rester suspendu. Il aurait aimé pleurer. Il éclata de rire.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle, Frank ? »

Les lunettes de soleil en moins, mais toujours la casquette noire sur la tête, un revolver noir aux reflets bleuâtres à la main, mal rasé, encore très essoufflé, Mitch Leary le regardait d'en haut, avec un air froidement condescendant.

Horrigan se sentait à peine capable de parler ; trop hors d'haleine ; trop effrayé. Il réussit cependant, haletant, à jeter quelques paroles. « Si... vous devez... me marcher... sur les doigts... Mitch... faites-le... faites-le tout de suite. »

L'autre s'accroupit, comme un adulte qui s'adresse à un enfant. Le vent, qui soufflait assez fort dans cet endroit dégagé, faisait battre ses vêtements trop amples comme des drapeaux. Il secoua lentement la tête et émit son petit *tss-tss*.

« Comment pouvez-vous supposer une chose pareille, Frank ? »

Sur ces mots, Leary lui tendit la main.

« Agrippez-vous, Frank. Allez-y. »

Horrigan regarda la main ouverte qui s'offrait à lui comme s'il s'agissait de quelque objet abstrait venu d'ailleurs. D'où il était, elle lui paraissait énorme ; on aurait dit un accessoire de cinéma démesurément agrandi.

Esquissant, provocateur, une esquisse de sourire aux lèvres, Leary chantonna, sur un ton de comp-tine : « Si vous ne le faites pas... vous mourrez. »

Le mortier qui maintenait les briques instables commença à s'effriter sous les mains du policier, puis lâcha complètement ; avec un hoquet, Horrigan tendit en un geste désespéré une main vers celle

de Leary, la trouva, s'y agrippa et y resta suspendu, se balançant dans le vide : il n'y avait plus que la poigne de l'homme qu'il avait traité de salopard et de cinglé pour l'empêcher d'aller s'écraser au fond de l'allée.

Au-dessus de lui, Leary eut un sourire bon-homme, comme un prêtre sur le point de faire une bénédiction ; un sourire sans dents, rien qu'en fossettes et l'œil à la fois brillant et mort.

En dépit de tout, du vent qui le fouettait, de tous ses muscles étirés jusqu'au point de rupture, du gouffre ouvert au-dessous de ses pieds, une pensée frappa Horrigan : c'était son premier contact physique avec le fou qu'il ne connaissait jusqu'ici que par une voix au téléphone, le fou qu'il s'était juré d'arrêter mais qui, en ce moment, le tenait à sa merci.

Mais était-ce vraiment le cas ?

La respiration un peu plus facile, maintenant, solidement agrippé de la main droite au poignet de Leary, cinq étages au-dessus du sol, Horrigan, de sa main gauche, retira le .38 de son étui d'épaule et le pointa vers l'enfant de salaud qui venait de lui tendre une main salvatrice.

Leary parut davantage blessé que surpris, puis un sourire torve, comme si le tour que prenaient les événements le titillait, vint faire tressaillir le coin gauche de ses lèvres. « Comment, Frank, vous allez me tirer dessus alors que je viens de vous sauver la vie ? »

Avec effort, Horrigan agrippait la crosse de son arme ; il n'était pas aussi bon avec la main gauche



qu'avec la droite, mais il ne s'en sortait pas trop mal non plus. Assez bien, en tout cas, pour débarrasser le monde de ce salaud et protéger le Président une dernière fois...

Leary lut dans ses pensées et dit : « C'est la seule manière, Frank... la seule manière pour vous de sauver le Président. Tirez-moi dessus. Tout de suite. »

La sueur lui coulait dans les yeux, et il n'avait plus de main libre pour chasser les gouttelettes salées ; il cligna des yeux, s'efforçant de restituer sa netteté à l'image brouillée de Leary penché sur lui.

Les paroles tentatrices descendaient vers lui comme autant de flocons de neige chargés d'acidité. « Acceptez-vous de le faire ? D'échanger sa vie contre la vôtre ? Ou bien est-elle encore trop précieuse pour vous, votre chère petite existence ? »

Sa main — sa main gauche — tremblait en pointant l'arme sur le fou qui l'avait sauvé. *Vachier*, pensa Horrigan. Déjà son doigt pressait la détente lorsque Leary fronça les sourcils, lisant une fois de plus dans ses pensées, peut-être, et balança le policier loin du mur.

Il tomba.

Sensation bizarrement jubilatoire d'être libre et mort de trouille à la fois...

Il s'abattit lourdement, dans un bruit de métal, sur les croisillons d'acier du palier de l'échelle de secours, quatre mètres plus bas. Le geste de Leary, qui avait voulu se dégager de la ligne de tir et l'avait donc projeté latéralement, lui avait sauvé la vie —

involontairement, sans doute, mais tout de même sauvé la vie !

Dans sa chute, cependant, il avait lâché son arme et il l'entendit qui heurtait bruyamment la brique au bout de sa longue chute, trois étages en contrebas.

La tête de Leary dépassait, encore souriante, l'œil exorbité. « Nous ne le saurons jamais, hein, Frank, si vous auriez vraiment eu le courage de le faire...

— Leary ! »

La voix de D'Andrea !

Horrigan regarda vers le toit d'où il s'était élancé pour son saut malheureux ; sortant de derrière un conduit d'aération, le jeune policier s'avancait, braquant son revolver sur Leary. Al, de sa cachette, avait dû suivre toute la confrontation, mais qu'aurait-il pu faire ? Tirer sur Leary aurait été condamner Horrigan à une chute mortelle.

Ce dernier, qui respirait enfin librement mais souffrait de sa chute, se sentit fier de son partenaire ; il avait fait preuve de sang-froid. Depuis le début de la journée, Al s'était conduit en véritable pro.

« Pas le moindre mouvement, Leary ! » dit D'Andrea.

Horrigan se releva et, s'adossant au garde-fou, vit Leary les mains en l'air. Mais où était passée son arme ? La tenait-il encore ?

« Ça va, Frank ? » demanda D'Andrea avec un coup d'œil en direction de son partenaire ; à son petit sourire tendu, on voyait bien qu'il était fier

d'être arrivé à temps, comme la cavalerie dans les westerns, fier aussi d'avoir vaincu sa peur ; mais dans cette fraction de seconde, Horrigan voulut l'avertir...

Trop tard.

Le petit revolver aux reflets bleuâtres était toujours dans la main de Leary et une fraction de seconde suffisait à une machine à tuer comme lui — le temps qu'il avait fallu à D'Andrea pour regarder son partenaire.

« Al, cria Horrigan, Al, attention ! »

Beaucoup trop tard. Une fraction de seconde trop tard, toute une vie trop tard.

Il y eut trois détonations rapprochées, et la tête de l'agent spécial Albert Riccardo D'Andrea explosa comme à Dallas, dans un bouquet de sang, de cervelle et d'os ; son corps sans vie retomba sur le toit, hors de la vue de Horrigan.

Leary aussi avait disparu.

Le policier était seul.

Seul sur l'escalier de secours, avec le vent qui sifflait dans les entretoises, des points douloureux qui lui brûlaient le corps et un cri dont les échos se répercutaient dans l'allée.

Son cri.

Le barman du bar où Horrigan avait l'habitude de s'abreuver s'appelait Joe. Joe lui-même — bouille ronde, la calvitie précoce, moustache retombante à la Zapata et un style jovial quoique retenu — savait que dans le genre cliché, il était servi. Mais il n'y pouvait rien : il s'appelait Joe, et il était barman, point.

Il y a des choses, comme ça, qui sont impossibles à changer.

Horrigan se tenait à demi vauté sur le bar, un verre de Jameson à la main — il en restait la moitié — et la bouteille devant lui.

*Quand mon verre est vide je le plains, quand mon verre est plein je le vide*, songea-t-il. La bonne vieille blague éculée. Pourtant, elle l'avait toujours fait sourire, jusqu'ici.

Mais pas ce soir.

Polissant les reflets d'un verre — cliché jusqu'au bout, Joe — le barman remarqua : « Vous n'avez pas joué, ce soir.

— Non.

— Vous n'êtes pas d'humeur ?

— Non.

— Voilà une heure que vous êtes ici, Frank, cette bouteille devant le nez.

— Quand mon verre est vide..., marmonna-t-il.

— Justement, c'est encore votre premier verre.

— Je sais. »

Consciencieusement, Joe passa à un autre verre.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— De ce temps-ci, je bois avec modération.

— Mais alors, pourquoi vouloir la bouteille devant vous ?

— Au cas où je changerais d'avis. (Il poussa la bouteille vers Joe.) Servez-vous un verre.

— D'accord, merci, répondit l'homme avec un haussement d'épaules.

Horrigan leva le doigt de whisky qui restait dans son verre. « D'accord pour porter un toast à quelqu'un ?

— Bien sûr. A qui ?

— A un gosse nommé Al que j'ai bien connu. »

Il irait parler à la veuve de D'Andrea, plus tard. Il lui présenterait ses condoléances. Comment s'appelait-elle, déjà ? Un nom poétique, non ?

Ariana.

De la main, il se cacha les yeux et pleura. Joe retourna à ses verres, le laissant tranquille. A la télé, au-dessus du bar, les nouvelles locales commentaient l'information, sans s'y attarder beaucoup. La mort d'un agent des Services secrets faisait bien les manchettes, dans cette ville, mais lorsqu'un « faux-monnayeur » en était le responsable, ça ne durait pas longtemps.



Ce qui convenait tout à fait au Département de la protection rapprochée ; il aurait été désastreux que la presse eut vent de la réelle personnalité de Leary.

Il donna un coup de poing sur le comptoir. *Quelle idée, d'avoir convaincu Al de ne pas démissionner !* Il serait en vie, maintenant, s'il ne s'en était pas mêlé ; il serait chez lui, avec sa femme et son gamin, chez lui, vivant et heureux avec Ariana et Ricky.

Lui aussi devrait peut-être démissionner.

Il allait même peut-être le faire.

Lorsqu'il aurait chopé cet ignoble taré.

Dans la chambre de Leary, au St. Francis, Brady, le spécialiste en empreintes digitales dont l'Omni-print 1000 avait relevé celle de la main du criminel sur la voiture réquisitionnée, avait trouvé un bloc-notes à côté du téléphone ; griffonné dessus, en caractères d'imprimerie, on pouvait lire : SW SKEL-LUM LA.

Jack Okura en avait donné une photocopie à Horrigan, lui disant : « C'est bien de la main de Leary, la CIA a confirmé. Mais ni eux ni nous ni personne n'arrive à comprendre ce que ça peut bien signifier. »

Horrigan fronça les sourcils. « LA peut évidemment vouloir dire Los Angeles ; c'est la prochaine étape dans la campagne présidentielle. Mais *skellum*, je ne vois pas... Un mot étranger, peut-être ?

— Effectivement, répondit Okura. Un mot de hollandais ancien, encore employé en afrikaans. Qui signifie bandit, ou escroc. Plus précisément : “ quelqu'un qui mérite la mort ”.

— C'est peut-être la signature de Leary », commenta sèchement Horrigan.

Plus tard, dans le bar, il sortit la photocopie de sa poche, la déplia et étudia l'écriture hachée de l'homme qui avait tué son partenaire. Il essaya de trouver un sens au message, sans perdre de vue le goût que manifestait Leary pour l'ironie ; mais il n'en tira rien.

Il ne remarqua pas la sonnerie du téléphone, si bien que lorsque Joe vint lui dire qu'on l'appelait, il fut pris au dépourvu ; il se déplaça de quelques tabourets pour aller se mettre face à l'appareil que le barman avait posé sur le comptoir.

« Allô ? »

— Je suis désolé, Frank », susurra la voix douce-reuse.

On décelait dans ces paroles quelque chose comme une pointe de chagrin ; ou plutôt, l'émotion de quelqu'un ayant pu savoir, jadis, ce qu'était le chagrin, et qui essayait de s'en souvenir, de le mimer.

« C'était de l'autodéfense, Frank, je suis vraiment désolé. »

Horrigan sentit qu'il devenait pâle comme la mort ; ses muscles se tendirent, sa mâchoire se contracta et des veines se mirent à saillir sur son front ; Joe, qui le regardait, toujours occupé à polir ses verres, poussa un *Bordel de Dieu !* intérieur de première catégorie.

« C'était lui ou moi, vous comprenez », poursuivit Leary d'un ton qui se voulait raisonnable.

Tremblant, blanc de rage, Horrigan s'efforça de

contrôler le timbre de sa voix. « Dites-moi plutôt ce que ça veut dire, *skellum*. »

Faire savoir au cinglé qu'on s'intéressait à cet indice relevait du risque calculé, mais Horrigan était d'humeur à en prendre ; il attendit, pendant que le silence s'éternisait, impatient d'évaluer la réponse que Leary lui ferait.

« *Skellum* ne veut rien dire. Vous frappez à la mauvaise porte, Frank. Vous avez pris pas mal de retard dans la partie ; il vous manque trop de points...

— Pas du tout, Mitch. C'est moi qui mène.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je connais votre tête, maintenant. J'ai vu de près votre regard de cadavre.

— Que de poésie, Frank !

— Comme ce prénom, Ariana.

— Quoi ?

— C'était celui de la femme de feu mon partenaire. Vous savez bien, l'homme que vous avez assassiné hier.

— Mes yeux... mes yeux auront peut-être un aspect différent, la prochaine fois.

— Des verres de contact n'y changeront rien. Votre esprit de merde tordu et malade brillera toujours à travers. »

Nouveau silence.

« Vous êtes en colère contre moi, constata Leary.

— C'est rien de le dire. Je sais qui vous êtes, ce que vous êtes et que je vous mettrai la main dessus. Et lorsque je le ferai...

— Vous me tuerez, Frank ?

— Tout juste. »

Leary pouffa. « Vous la sentez, Frank ?

— Quoi donc ?

— L'ironie de la chose ; elle est à couper au couteau, tellement elle est épaisse !

— Il n'y aura rien d'ironique, lorsque je vous logerai une balle dans la tête, Mitch. Ce sera poétique, à la rigueur.

— Mais non, Frank, c'est ironique, réfléchissez ! Le même gouvernement qui m'a formé pour tuer vous a formé pour protéger. C'est cependant moi qui vous ai protégé, sur ce toit, et c'est maintenant vous qui voulez me tuer ! C'est de l'ironie de manuel, chapitre premier, premier paragraphe, mon vieux !

— La ferme, Mitch.

— On va écrire des livres sur nous, Frank.

— C'est possible, mais je ne les lirai pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'en ai jusque-là de vous et de toutes vos conneries, Mitch.

— *Tss-tss*. Que vous êtes mauvais joueur ! Vous avez eu votre chance, il me semble — votre moment de vérité. Vous auriez pu m'avoir, si vous aviez fait assez vite — tout comme à Dallas. Mais voilà, vous avez hésité — tout ça parce que votre chère peau était en jeu. Eh bien, vous avez choisi, Frank. Arrêtez donc de chialer dans votre bière ! »

Horrigan raccrocha brutalement.

Joe leva un sourcil. « Ça va pas, Frank ?

— Non, ça va pas. Si jamais ce trouduc rap-

pelle, dites-lui d'aller se faire foutre et il vous fichera la paix.

— D'accord, Frank », répondit Joe en déglutissant.

Horrigan finit son Jameson, jeta un billet de cinq sur le comptoir, souhaita bonne nuit à Joe et sortit.

Il faisait frisquet ; son haleine fumait. Il aurait eu besoin de quelque chose de plus chaud que son veston. Croisant les bras contre sa poitrine, il prit la direction de l'appartement. Un peu plus loin, un homme téléphonait dans la cabine du coin.

Booth ?

Leary ?

Horrigan accéléra, passa une main sous son veston pour prendre l'arme par la crosse ; il était sur le point de la sortir lorsque l'homme se retourna ; il était jeune, moustachu, gay, peut-être — certainement pas Leary.

Avec un soupir, sans répondre au clin d'œil que l'autre lui décocha au passage, il poursuivit son chemin, bouillant de fureur. Une fois chez lui, il remit le compact des Beatles sur la stéréo, étudiant en même temps le texte de *With a Little Help from My Friends* qu'il avait relevé sur une feuille de papier, avec l'espoir d'y découvrir un sens caché. D'y trouver l'ironie secrète de cet enfoiré de Leary.

Rien à faire.

Il roula la feuille en boule et la jeta à travers la pièce. Quand il coupa la musique, il brandit le



boîtier de contrôle à distance rageusement, comme s'il tenait un revolver. Si bien que lorsque le téléphona sonna, il commença par lancer un « Va te faire foutre, Leary ! » retentissant.

Malheureusement, il s'agissait d'Okura.

Un peu gêné, il prit quelques notes mentales : l'agent commença par lui apprendre que personne, dans toute la région de Los Angeles, ne s'appelait Skellum.

— Bon. Et la Louisiane ? Pourquoi ne pas essayer la Louisiane ?

— On y a pensé. Que dalle.

— Merde.

— On va continuer de chercher.

— Bien. Bonne nuit, Okura.

— Ça va, Frank ? Je suppose que c'est horrible, d'avoir perdu Al...

— Pas autant que pour sa famille. »

Il raccrocha.

Il resta assis pendant très longtemps, dans l'appartement sombre, sans même écouter de musique, et finit par s'endormir dans son fauteuil.

Ce ne fut pas le même rêve, cette fois-ci.

Journée superbe à Dallas, chaude ; il plane, juché sur le marchepied de la voiture suiveuse, tout est en noir et blanc comme dans les actualités de l'époque, un bruit de pétard, une silhouette s'effondre dans la voiture, devant, et s'immobilise après la deuxième détonation, tandis que la tête explose en projections sanglantes.

Cette fois-ci, cependant, ce n'est pas John Kennedy qui se trouve dans la limousine.  
Mais D'Andrea.

Au haut bout de la table de conférence, dans son bureau de l'aile ouest de la Maison-Blanche, Harry Sargent se démenait comme un officier apponteur, sur un porte-avions, qui serait devenu fou. S'efforçant de rester calme au milieu de la tornade déclenchée par le chef de cabinet, se trouvaient également, autour de la table, Sam Campagna, Bill Watts, Lilly Raines et un invité bien improbable dans le bureau de Sargent : Frank Horrigan.

« Les élections sont dans trois semaines, trois semaines ! éructait Sargent, les yeux ronds d'incrédulité, et vous venez me demander d'annuler la tournée du Président en Califoutue-fornie ?

— C'est bien ce que nous vous demandons », répondit calmement Campagna, les bras croisés sur son torse d'ours brun.

Sargent avait également une carrure de plantigrade et tel qu'il était, moulinant des bras, on aurait pu croire qu'il s'apprêtait à étreindre quelqu'un à la manière d'un grizzly. « Non mais... est-ce que vous vous rendez compte que vous me demandez...

que vous demandez au Président de se suicider politiquement ?

— Vaut mieux ça qu'autrement », susurra doucement Horrigan.

Les narines du chef de cabinet frémirent ; la présence du policier le rendait manifestement furieux. Il l'ignora et se tourna vers Campagna. « Ai-je besoin de vous dire que la Californie est la clef de cette satanée campagne ? Tous les enfants du bon Dieu savent ça !

— Oui, y compris Leary, observa Horrigan.

— C'est bien là le problème », ajouta Lilly.

Horrigan lui adressa un petit sourire en coin ; ça lui faisait du bien d'avoir son soutien.

Sargent secouait la tête. Sur son crâne, la coupe de cheveux en arrière, à la Nixon, ne bougeait pas d'un cran, mais ses bajoues tremblotaient comme celles du même Nixon.

« Nous n'avons plus que cinq points de retard en Californie, reprit-il. C'est impossible de laisser tomber en ce moment... nous n'avons pas le choix ; il faut absolument y aller. C'est là que nous trouverons les voix qui boucleront l'affaire. »

Il se rassit lourdement, comme si la question, pour lui, était réglée.

Horrigan se pencha et eut un geste d'apaisement. « Alors dans ce cas, il faut radicalement changer nos façons de procéder.

— C'est-à-dire ? » demanda Sargent, non sans fusiller le policier du regard.

Ce dernier haussa les épaules. « Il faudra prévoir des déplacements dans des voitures banalisées ; pas

de grande parade, pas de défilé. Fouiller toute personne s'approchant à moins de vingt mètres de lui... »

Sargent arquait brusquement les sourcils. « Quoi ? Fouiller les gens qui auront payé dix mille dollars pour dîner avec lui ? Voilà que ça vous reprend, ma parole ! »

Cette paraphrase d'une des répliques classiques de Reagan fut sans effet sur Horrigan.

D'un ton de voix bas mais menaçant, l'agent demanda : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

— Qu'une fois de plus, Horrigan, dit le chef de cabinet entre ses dents, *comme d'habitude*, vos réactions sont démesurées.

— Sans réaction démesurée, le Président est un homme mort. Vous oubliez que Leary sort de la boutique, nom de Dieu. Il connaît toutes nos procédures habituelles. Ce qui, par définition, les rend totalement inefficaces. »

Sargent n'écoutait pas vraiment ; il secouait de nouveau la tête, du mépris dans ses yeux pochés et cernés de noir. « Si nous n'étions pas encore en train d'essayer d'effacer la mauvaise impression que vous avez créée à Chicago... »

— Nous pourrions changer certaines choses », proposa Watts.

Sargent adressa un regard meurtrier au garde du corps préféré du Président. « Ne me dites pas que vous êtes du côté de ce cinglé ! lança-t-il, l'index menaçant. Je vous avais dit que je ne voulais plus le revoir... »

Campagna s'interposa vigoureusement. « C'est



Frank Horrigan qui mène l'enquête. Il a eu raison sur Leary dès le premier jour. J'aimerais que vous écoutiez ce qu'il a à dire. »

Pris de court par cette rebuffade, le chef de cabinet regarda le directeur adjoint de la protection rapprochée du Président comme s'il se demandait s'il devait le faire mettre au garde-à-vous et contre-attaquer.

Au lieu de cela, il parut se tasser un peu sur lui-même ; ses épaules se voûtèrent, et il y eut soudain quelque chose d'humble dans sa manière de se tenir. « Il m'arrive parfois d'oublier que nous sommes tous dans le même camp. On va trouver un compromis. Mais avant, je veux que vous compreniez quelle est ma situation. Ce n'est pas moi qui décide. »

Horrigan et Lilly échangèrent un regard ; l'expression de la jeune femme était grave, comme il s'y attendait. Campagna avait blêmi, et Watts détournait les yeux.

« Le Président a déjà pris sa décision, reprit Sargent d'un ton morne. Il dit qu'il préfère mourir que perdre. »

Le silence qui s'abattit sur la salle fit l'effet d'un voile funèbre.

Ensuite, s'exprimant sur un ton calme, en termes raisonnables, le chef de cabinet discuta avec les Services secrets de toutes les procédures habituelles qui pouvaient être changées ou améliorées dans le cadre de ce voyage dangereux, mais vital.

Ce soir-là, à son bureau de l'OEOB, Horrigan étudiait la photocopie du « SW SKELLUM LA » ; sur son bloc-notes, il essayait toutes les interprétations imaginables : anagrammes, inversions de mots, lettres mises à la place des autres — inutilement. Son bureau était jonché de photos de Leary, altérées par ordinateur.

Un bruit de pas, dans le Bullpen presque vide, lui fit lever les yeux. Lilly s'approchait et il admira intérieurement sa démarche fluide, capable de donner à un pantalon masculin des ondulations de robe de soirée.

Il lui sourit avec douceur. « Agent Raines...

— Agent Horrigan... », répondit-elle avec un sourire identique. D'une main, elle s'appuya sur le bureau. « On m'a dit que vous vouliez me voir ?

— Asseyez-vous, je vous en prie », dit-il en disposant une chaise le long de son bureau. Elle prit place, croisa les jambes et attendit patiemment.

Quand il reprit la parole, il s'efforça de ne pas avoir l'air trop désespéré. « Je voudrais vous assister sur le programme LA », dit-il.

Elle ne fronça pas les sourcils, mais son peu d'empressement fut visible.

« Pourquoi faire cette tête, Lilly ? Vous étiez de mon côté, ce matin, dans le bureau de Sargent. »

C'est avec soin qu'elle choisit ses mots. « Il me semble... que vous vous impliquez trop personnellement dans cette affaire. Que vous êtes trop proche...

— Vous voulez dire... trop proche de *vous* ?

— Non, pas du tout. Je voulais dire trop proche de Leary. »

Il s'inclina vers elle. « C'est précisément pour cette raison que je veux faire partie de l'équipe, Lilly. Je suis le seul qui soit en mesure de le repérer, d'anticiper ses gestes. Personne d'autre ne le peut.

— Frank... » Manifestement, c'était difficile pour elle. « Même Bill Watts en est arrivé à partager notre point de vue, au moins en partie. Mais ce que Sargent a dit sur votre façon de réagir de manière démesurée... il n'y a pas que lui que cela inquiète.

— Vous aussi, par exemple ? »

Elle lui répondit indirectement. « Moi, je m'inquiète pour le Président.

— Vous pouvez. Moi également.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Ce voyage à Los Angeles est crucial pour sa réélection. Et vous... vous avez vous-même déclaré que vous vous en fichiez, qu'il soit humilié ou non. »

Il haussa les épaules. « Je dis beaucoup de choses quand je perds mon calme.

— Ça vous est souvent arrivé, ces temps derniers, Frank. »

Il poussa un soupir et fit un effort pour dissimuler sa frustration et son irritation grandissante. « Si jamais ce qui vous gêne est l'idée que je veux me rendre à LA pour être près de vous...

— Je n'ai jamais rien prétendu de tel.

— Non. Mais n'est-ce pas ce que vous craignez, en réalité ? Que je tente encore une fois ma chance auprès de vous ? A moins que ce ne soit plus compliqué, et que vous redoutiez de vous laisser tenter ? »

Elle devint cramoisie. « Vous êtes d'une prétention, par moments !

— Tout comme vous êtes brutalement honnête. Eh bien, c'est quelque chose que j'admire. Alors dites-moi — en toute brutale honnêteté — que le fait que vous ne vouliez pas de moi n'a aucun rapport avec ce qu'il y a, ou plutôt n'a pas, entre nous, et je vous croirai. Je tenterai ma chance une autre fois, dans ce cas, d'une manière plus classique. »

Les épaules de la jeune femme s'affaissèrent et un sourire fatigué lui fit trembler les lèvres. « Très bien. Cela a peut-être quelque chose à voir avec nous, en effet. Après tout, me voilà responsable de la sécurité rapprochée du Président pour l'une des étapes majeures de sa campagne. Vous savez à quel point un tel boulot est exigeant.

— Et vous ne pouvez vous autoriser à prendre de petites distractions...

— Exactement.

— Bien. Et si je vous promets de ne pas en être une ? Je veux collaborer avec vous sur ce programme, Lilly. Sur un plan strictement professionnel. S'il vous plaît...

— Je ne sais pas... »

Il voulait ce travail ; il en avait besoin. Pour lui-même. Pour D'Andrea.

Il s'inclina et lui effleura la main. « S'il vous plaît, répéta-t-il. Et en plus, quelle occasion à ne pas rater ! Bosser avec une légende vivante, vous vous rendez compte ? Le seul agent en activité ayant jamais perdu un président. »

Devant tant d'ironie macabre, elle grimaça. Elle inspira longuement, expira de même. Elle dégagea sa main pour prendre celle de Frank et la serrer. Puis elle le lâcha, se leva et s'éloigna.

*Retourne-toi, Lilly, retourne-toi...*

Ce qu'elle fit, lui adressant, avec un sourire, un signe de tête d'acquiescement sans enthousiasme — mais un acquiescement tout de même.

« Merci, Lilly, merci », dit-il quand elle ne fut plus là.

Ce soir-là, un voyageur d'aspect prospère, que toute personne raisonnable aurait pris pour un homme d'affaires de haute volée, se présenta à l'aéroport Dulles pour prendre un vol de nuit à destination de Los Angeles.

Il portait des lunettes à monture sombre ; il était très bronzé, arborait une moustache noire et avait une bedaine naissante ; son costume sortait de chez le bon faiseur et devait avoir coûté cher, de même que son porte-documents en cuir. La perruque noire qui le coiffait était si parfaitement adaptée à la forme de son crâne que le président du Club des Chevelus lui-même n'y aurait vu que du feu.

Une seule chose détonnait, peut-être, chez ce personnage si manifestement florissant. En effet, lorsqu'il franchit le détecteur de métal, en entrant dans le hall des départs, il déclencha la sonnerie du système.

On tendit à l'homme qui voyageait sous le nom de James Carney un plateau dans lequel il vida ses



poches : de la monnaie, mais aussi un trousseau de clefs agrémenté d'une patte de lapin porte-bonheur, dont le côté franchement kitsch aurait pu paraître incongru, chez un monsieur aussi distingué, aux yeux des responsables de la sécurité.

Mais personne n'y songea.

Horrigan se fit la réflexion que si l'hôtel Bonaventure était un endroit tout à fait agréable pour un touriste, il ne l'aurait cependant pas choisi en ayant pour mission de protéger le Président.

C'était néanmoins à cette tâche, précisément, qu'il se préparait. Pour le moment, il patrouillait dans l'immense hall de réception, le « lobby », avec ses innombrables ascenseurs dans des cages de verre, maugréant contre le fait que cet hôtel ait été sélectionné pour l'organisation d'un grand dîner réunissant les gros donateurs de la campagne présidentielle. Le lieu de la convention, situé sur South Figaro, au centre de Los Angeles, réussissait à être, paradoxalement, à la fois immense et claustrophobique, avec son labyrinthe de recoins. En levant les yeux de n'importe quel point, le policier voyait une bonne demi-douzaine d'endroits où un tireur aurait pu se percher.

Lilly et lui étaient arrivés la veille au matin, en tant qu'équipe de reconnaissance-protection ; ils avaient reçu le renfort d'un agent appartenant à l'antenne locale des Services secrets, un jeune officier

et fort bel homme du nom de Miguel Chavez. Avec l'aide de son personnel, ils avaient supervisé l'inspection des ponts sur l'itinéraire que devait suivre le cortège, mais aussi vérifié que les boîtes aux lettres avaient été retirées et que l'on avait bien scellé les plaques d'égout. Ils avaient parcouru le chemin en compagnie des principaux responsables de la police de Los Angeles, s'arrêtant à de nombreuses reprises pour évaluer la qualité des emplacements sur les toits où il serait bon de placer des tireurs d'élite.

La veille au soir, devant l'ensemble des policiers de Los Angeles assignés à la surveillance de l'hôtel, Horrigan avait présenté des diapositives des portraits de Leary, tels que l'ordinateur les avait altérés pour le vieillir, ainsi que des « potentiels » de la région ; soit une liste de trente-six noms.

Le matin même, Lilly et Chavez avaient été à la base aérienne militaire ; deux avions-cargos venaient de s'y poser avec dans leur soute des tonnes — littéralement — de matériel de communication et de surveillance, qui furent chargées dans des camions anonymes. Il en descendit également deux limousines, dont celle du Président.

Pendant ce temps, Horrigan avait accompagné l'équipe de policiers chargée de vérifier la sécurité de la suite présidentielle, c'est-à-dire l'absence de micros cachés ou de bombe. Pendant qu'un berger allemand, consciencieusement, reniflait tous les recoins, les hommes retournaient les tapis, enlevaient les aérateurs et passaient les murs aux rayons X.

Les choses avaient beau se dérouler sans anicroche, Horrigan n'en était pas moins nerveux. D'un point de vue logistique, l'hôtel lui paraissait un choix bien médiocre — mais en revanche, c'était l'endroit idéal pour un type comme Leary. Agité, il s'efforçait de mieux se pénétrer de la disposition de ce lieu trop vaste.

Il se tenait à bonne distance d'une journaliste de la télé en train d'enregistrer une chronique ; puis il erra jusqu'à l'autre bout du « lobby » où Lilly, à l'aide d'une liste pincée sur une planchette, faisait l'appel des deux ou trois douzaines d'agents locaux, hommes et femmes de différentes ethnies qui devaient jouer un rôle dans le petit mélodrame présidentiel — les uns comme « invités », les autres comme faux employés de l'hôtel.

Il remarqua, juste à sa gauche, un chasseur qui attendait un ascenseur. Il n'accompagnait aucun bagage. Où allait-il ? Qu'est-ce qu'il mijotait ? Horrigan s'approcha de lui. Le type avait environ vingt-cinq ans, les cheveux sombres, la peau grêlée.

Le chasseur jeta un coup d'œil à Horrigan, se rendit compte qu'il était observé et commença à manifester des signes d'impatience et d'agitation.

Les yeux du policier se rétrécirent ; il prit dans sa poche la liste, accompagnée de photos, des « potentiels » locaux, et trouva rapidement ce qu'il recherchait : un certain Paul Rubiak. Un malade mental — domicile inconnu — qui envoyait des lettres de menace au Président. Cheveux noirs, peau grêlée, vingt-six ans.

Le chasseur.

Horrigan dit quelques mots dans son micro de manchette. « Lilly ? J'ai un potentiel devant l'ascenseur neuf. Paul Rubiak... »

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent à cet instant-là ; le chasseur était sur le point d'entrer dans la cabine.

« Hé, là, attendez ! »

En un clin d'œil, le policier s'était approché, tenant son revolver d'une main et agitant son insigne de l'autre.

« Quoi ? fit le chasseur en reculant, l'air pris de panique.

— On ne bouge pas ! Services secrets ! »

Glissant l'insigne dans sa poche, Horrigan prit l'homme par le bras, mais celui-ci se dégagea, en colère, s'écriant : « Hé, mais je travaille ici, moi ! »

Le policier lui donna un coup peu appuyé entre les jambes et, tandis que le chasseur grimaçait de douleur, il lui fit faire demi-tour et le plaqua contre le mur.

Le revolver de nouveau dans son étui d'épaule, Horrigan fouillait déjà le type lorsque Lilly et plusieurs autres agents déboulèrent.

« Frank... ? » commença Lilly.

Horrigan tenait le portefeuille du chasseur à la main ; il y trouva un permis de conduire californien avec photo au nom de Robert Stermer.

Lilly fit une vérification rapide sur un listing. « Robert Stermer. Chasseur de l'hôtel. Habilité. »

Le chasseur Robert Stermer se retourna ; la douleur du coup qu'il avait reçu dans les testicules le faisait encore grimacer.



« Ça va pas, la tête, mon vieux ? réussit-il à dire.

— Désolé, répondit Horrigan avec un sourire forcé. Bonne journée. »

Lilly le toucha au bras. « Ne vous retournez pas ; je crois que nous avons de la compagnie... »

Il jeta un coup d'œil en coin et vit la journaliste, un micro à la main, accompagnée d'un cameraman, sa caméra portable sur l'épaule. Ils souriaient, tout contents d'avoir pris cette séquence.

« Pouvez-vous nous expliquer ce qui vient de se passer ? » commença la jeune femme.

L'agent Chavez, qui était en charge des relations avec la presse, intervint poliment — Dieu soit loué ! — et entraîna l'équipe de télé dans un coin tandis que Lilly et Horrigan s'éclipsaient en douce.

« Vous avez vu la photo sur la liste des potentiels, se défendit Horrigan.

— La ressemblance était forte, répondit-elle en lui tapotant l'épaule. Ç'aurait pu arriver à n'importe qui. N'y pensez plus... »

Un homme d'allure distinguée, que l'on aurait pu prendre pour un riche industriel, par exemple, se présentait à ce moment-là à la réception.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à l'employé.

— Je ne sais pas exactement, monsieur, répondit le jeune homme. Le Président doit arriver demain, et cela provoque toutes sortes d'activités inhabituelles. »

Après avoir signé son nom sur le registre — James Carney, de San Jose —, Mitch Leary répon-

dit : « Je vous crois sans peine. Je suis ici moi-même à cause de la visite du Président. »

Leary venait juste de recevoir la clef de sa chambre et de faire prendre ses bagages lorsqu'une voix l'appela derrière lui.

« Enfin, nous nous rencontrons ! »

Pris par surprise, Leary se retourna et se trouva face à face avec un gaillard corpulent, rouquin, un grand sourire sur sa bouille ronde.

« Vous êtes bien Jim Carney ? »

Leary adressa un sourire contraint à ce prétentieux animal. « Et vous, vous devez être Pete Riggs. »

Riggs — impeccablement habillé d'un costume brun foncé habilement coupé pour dissimuler l'obésité de celui qui le portait, mais arborant néanmoins une cravate jaune et or — lui tendit la main avec une expression rayonnante, secouant la tête comme si la présence de Jim Carney était quelque chose d'incroyable.

« Je commençais à me demander si vous existiez vraiment, dit Riggs avec le sourire idiot de l'imbécile qu'il devait certainement être, de l'avis de Leary.

— Ah bon ? Et pourquoi donc ?

— Tous ces chèques généreux pour le Fonds de la Victoire... J'en arrivais à me dire que vous étiez un ange envoyé du ciel pour aider le Président.

— Oh, je n'ai rien d'un ange, Pete. »

Le corpulent rouquin passa un bras sous celui de son nouvel ami. « Bon ! Que diriez-vous d'un verre, dans ce cas, espèce de diable ? »

L'entraînant par le coude, Riggs, tout jovial, se dirigea vers une batterie d'ascenseurs vitrés. Leary regarda autour de lui en prenant place dans l'un d'eux. Le style « catacombes modernes » de l'endroit le surprit ; bien mauvais choix pour la protection du Président, pensa-t-il avec satisfaction. Ce soir, il allait explorer les lieux ; faire une petite reconnaissance préliminaire, en somme.

« Quand le Président doit-il arriver ? demanda-t-il.

— Juste au moment du dîner, demain soir — au fait, ça me rappelle... (il se tut, le temps de plonger la main dans une des poches intérieures de son veston). Tenez. »

C'était une invitation, sur bristol gravé : « Une soirée avec le Président. »

Cette fois-ci, Leary ne dut faire aucun effort pour sourire. « Ah, merci beaucoup, Pete.

— Et je vous ai réservé une place fabuleuse, Jim ; pratiquement en face.

— Je n'aurais jamais espéré... »

Ils montèrent dans un ascenseur qui les entraîna cinq étages au-dessus de l'espace caverneux qui constituait le « lobby » ; à ce moment-là, la cabine se retrouva à l'extérieur du bâtiment, bénéficiant d'une vue impressionnante de la ville — y compris d'un toit voisin, sur lequel des flics parlaient avec des hommes en civil qui, Leary en était convaincu, devaient être des agents des Services secrets.

« Dites-moi, Jim, que fabriquez-vous exactement à Microspan ?

— Voyons, Pete, je ne suis pas venu à Los

Angeles pour parler affaires, mais pour rencontrer mon président !

— Certes ; et d'ailleurs il me tarde beaucoup de vous le présenter. »

Bientôt, Pete Riggs et son ami « James Carney » se retrouvèrent installés dans le salon pivotant, trente-cinq étages au-dessus de la ville — dont on ne voyait pas grand-chose, étant donné le niveau de pollution atmosphérique. On poussa deux tables l'une contre l'autre, et Leary se retrouva coincé entre deux obèses de la bande des amis du Président ; tous — sauf lui — descendaient verre sur verre, ne tardant pas à se retrouver sérieusement pompettes.

« Savez-vous où il est, le problème ? demanda Leary au P-DG d'une entreprise de logiciels de Silicon Valley complètement paf. Nous pensons en termes de prochain trimestre fiscal, tandis que les Japonais pensent en termes de prochain quart de siècle...

— Foutrement vrai, commenta le P-DG.

— Monsieur Riggs ? » fit quelqu'un dans le dos de Leary, qui reconnut immédiatement la voix de Frank Horrigan.

Frank Horrigan, nom d'un foutre, qui se trouvait juste derrière lui ! C'est un Leary au comble de la jubilation, aussi enivré que les buveurs qui l'entouraient, qui se cachait sous le masque calme — lunettes à monture sombre, perruque noire, bronzage marqué, lentilles de contact marron, costume Brooks Brothers — de James Carney.

Riggs se leva, emportant son verre avec lui, pour

aller rejoindre le policier un peu à l'écart du groupe.

« Qui c'est, ce type ? demanda le P-DG d'une voix empâtée.

— Un agent des Services secrets, répondit tranquillement Leary, qui tendait l'oreille — il avait l'ouïe fine, point sur lequel, au moins, la fiche de la CIA ne se trompait pas.

— Si j'ai bien compris, monsieur Riggs, dit Horrigan, vous êtes responsable de l'organisation du dîner au nom du Fonds de la Victoire de Californie, ce soir ?

— C'est exact.

— Connaissez-vous toutes les personnes qui seront présentes à ce dîner ?

— Que voulez-vous dire ?

— J'aimerais savoir si vous les connaissez toutes personnellement.

— Bien entendu.

— Voulez-vous avoir l'amabilité de regarder ces photos...

— Si vous y tenez.

— Avez-vous vu l'une ou l'autre de ces personnes ? »

Leary tremblait d'excitation, mais savait toutefois que cela ne se remarquait pas. Des photos de lui se trouvaient certainement parmi celles que Horrigan montrait une à une à Riggs ; il se doutait même qu'il devait en exister le représentant vieilli et sous diverses apparences ; serait-il accidentellement tombé sur un déguisement proche de James Carney ?



Il n'allait pas tarder à le savoir.

« Non — non — non..., s'impatientait Pete Riggs. Je n'ai jamais vu aucune de ces personnes. Écoutez, j'ai déjà fait cette vérification avec un autre agent, hier. Je suis tout à fait prêt à collaborer avec vous, et vous savez combien les intérêts du Président me sont chers — mais honnêtement, nous ne cherchons qu'à faire quelque chose de positif, ici.

— Oui, monsieur.

— Et franchement, agent Harrigan...

— Horrigan.

— Franchement, cela confine à de la persécution. Si vous voulez bien m'excuser. »

Leary se tourna à demi pour jeter un coup d'œil à Horrigan, lequel parcourut la table du regard... et adressa un signe de tête courtois à cette assemblée de gros lards pris de boisson. Puis, la queue entre les jambes, il alla vaquer à ses occupations.

« Encore un verre, Jim ? demanda Riggs, dont le visage lunaire et empourpré par l'alcool planait au-dessus de Leary.

— Non merci. Il me reste du travail à faire ce soir, dans ma chambre.

— Je croyais que vous n'étiez pas en voyage d'affaires, à Los Angeles !

— Mais je ne suis pas en voyage d'affaires... vous savez cependant ce que c'est — comme dit le proverbe, pas de répit pour le méchant ! »

Plus tard, Leary regarda avec intérêt le bulletin d'informations de la chaîne KCOP, notamment lorsqu'on rapporta qu'un agent des Services

secrets, croyant avoir repéré un assassin potentiel, avait brutalisé un chasseur de l'hôtel. Toute la scène avait été enregistrée afin de passer à la postérité...

« Tu risques d'être au chômage demain, Frank », dit Leary à haute voix, en faisant son petit *tss-tss*, tandis que ses mains expertes, au bout de bras parfaitement immobiles, assemblaient les pièces de son revolver en résine composite. « Dans ce cas, où est le défi, pour moi ? »

Lorsqu'il eut terminé, il consulta sa montre, releva le temps qu'il lui avait fallu sur un bloc-notes, puis démontra l'arme et recommença.

Horrigan se tenait debout près de la fenêtre dans la suite présidentielle qui, demain, allait abriter le Président en chair et en os ; la lumière n'était pas allumée, et les rideaux, ouverts, lui permettaient de contempler le paysage nocturne du centre de Los Angeles.

Il avait vu la séquence, sur KCOP ; il savait les ennuis que l'incident n'allait pas manquer de lui valoir, mais ce n'était pas à ça qu'il pensait.

Il évoquait le souvenir de deux hommes qu'il avait connus ; des hommes ayant eu une épouse et des enfants, des hommes qui avaient servi l'État. Des hommes dont le comportement pouvait faire la fierté de leur pays. Et qui, l'un et l'autre, avaient été abattus par des assassins.

L'un était célèbre ; son nom était même devenu le symbole d'une époque ; c'était un président défunt.

L'autre avait déjà disparu dans les oubliettes de l'histoire — rien qu'un flic de plus abattu en service commandé.

Mais c'était pour lui deux tragédies contre lesquelles il avait été impuissant.

Il pensait également à un troisième homme qui avait été naguère au service de l'État et qui, si son pays n'avait pas de quoi être fier de ses actes, avait au moins, un temps, accompli son devoir. La tragédie de Mitch Leary n'était pas achevée, mais Horrigan avait la ferme intention d'y mettre rapidement un terme.

« Frank ? »

C'était Lilly.

Dans le pan de lumière déformé qui tombait de la porte qu'elle venait d'ouvrir, elle était bien jolie, mais aussi joliment sérieuse, avec sa blouse de soie, sa jupe bleu marine et ses chaussures à talons assorties.

« Qu'est-ce que vous fabriquez, ici, tout seul dans le noir ? demanda-t-elle doucement. L'agent Bates vous a repéré sur un écran de contrôle et a pensé pendant quelques instants que nous avions affaire à un intrus...

— Désolé. »

Elle vint le rejoindre ; il ne se tourna pas pour la regarder, mais il appréciait de sentir sa présence à côté de lui.

C'est d'un ton chaleureux, où perçait une note d'inquiétude, qu'elle reprit la parole. « A quoi pensiez-vous, Frank ?

— J'essayais tout simplement d'imaginer ce que je pourrais faire d'autre. De me figurer comment éviter une nouvelle tragédie, demain. »

Elle le toucha à la manche. « Vous savez, je commence à me dire qu'entre la police de Los

Angeles, le FBI, les adjoints du shérif et les Services secrets des États-Unis, nous sommes en mesure de faire face à n'importe quelle situation. Il y aura deux cent vingt-neuf personnes assignées à la protection du Président, demain. »

Horrigan esquissa un sourire tendu. « Ça fait beaucoup d'armes... Si jamais Leary ouvre le feu, on sera tous bons pour choper un pelot dans la fusillade qui suivra. »

La rumeur de la circulation, assourdie, montait jusqu'à eux depuis la rue.

« Frank... Bill Watts vient d'appeler.

— Vous fatiguez pas. Il a vu les informations sur KCOP et il sait ce qui est arrivé à mon petit camarade chasseur...

— Le Président aussi. (Elle poussa un soupir et lui tapota l'épaule.) J'ai répondu à Bill que vous aviez fait ce que n'importe lequel d'entre nous aurait fait. Je le sais, puisque j'étais là. Mais il a l'air de penser que nous sommes tous plus ou moins surmenés — c'est le terme qu'il a employé. »

Horrigan eut un reniflement de mépris.

« On dirait que Sargent en a eu la colique, reprit-elle.

— Il est prêt à sauter sur la moindre occasion de me discréditer, constata-t-il.

— Bref, il s'est fait un consensus parmi les gens dont l'opinion compte — et parmi lesquels je ne figure pas : que vous constituez un risque avec la presse, ici, à Los Angeles. C'est pourquoi vous partez demain pour San Diego. »

Il lui jeta un regard scrutateur.



Elle ne détourna pas les yeux ; elle était chaleureuse mais néanmoins professionnelle lorsqu'elle ajouta : « Vous y seconderez l'équipe de reconnaissance et de protection avant le passage du Président. »

Il se tourna vers la fenêtre ; de la rue, lui parvenait le hululement d'une sirène.

« Comme ça, tout bêtement, dit-il.

— Il ne s'agit pas simplement de vous contre Leary, Frank. Faites un peu confiance au reste de l'équipe. Nous l'aurons. Nous l'arrêterons. »

Il s'appuya de la main contre la vitre ; il en montait une sensation de fraîcheur. Puis il se tourna vers la jeune femme et, d'un ton tranquille, lui déclara : « Cela fait trente ans que je dois supporter les piliers de bars avec leurs théories imbéciles sur Dallas, un ramassis de balivernes. »

Il s'interrompit brusquement, à cause du mot *balivernes*. Il avait l'impression de revoir le regard de D'Andrea qui semblait lui dire : *T'es pas un peu cinglé, non ?* Il avait l'impression d'entendre son rire.

Il déglutit et reprit : « Un coup, c'était les Cubains ; un autre, carrément la CIA, ou le Klu Klux Klan, ou les milliardaires texans, ou la pègre. Un coup, il y avait une arme, un autre il y en avait cinq... »

Elle lui caressa la manche.

Il continua de rester tourné vers la ville, mais il ne la voyait plus ; elle se réduisait à un brouillard noir piqueté de points scintillants. « Bon Dieu de Dieu... La journée était tellement belle ! Il avait plu

tout le matin, et le soleil venait de se lever... L'air était presque frais... Cette première détonation, j'ai cru que c'était un pétard. »

Le souvenir le perturbait encore.

Avec des hésitations et des silences, il poursuivit : « Je me suis tourné et je l'ai vu... j'ai vu qu'il venait d'être touché. Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas réagi plus vite — j'aurais dû. J'aurais dû courir, courir jusqu'à lui, mais... ce fut comme si je ne croyais pas ce que je voyais... »

Il déglutit encore, péniblement, et la regarda ; elle était ravissante, avec une expression pleine de tendresse.

« Si j'avais réagi plus vite, j'aurais peut-être pu prendre la deuxième balle. »

Elle haussa délicatement un sourcil. « Mais vous ne seriez pas là, aujourd'hui.

— Ça ne serait pas plus mal, vous savez. Jack serait peut-être là, lui. (Il secoua la tête.) Et peut-être Al, aussi. »

Elle lui prit la main et la serra.

« C'est parfois bougrement dur, Lilly, de vivre avec un truc pareil.

— Je sais, je sais.

— Accepteriez-vous... (Il déglutit de nouveau.) Je ne suis pas sûr d'avoir envie de rester seul, ce soir. »

Elle acquiesça.

Ils allèrent dans la chambre de Lilly. Enlevèrent leurs chaussures, déposèrent toute leur quincaillerie d'agents des Services secrets — cha

cun sur sa table de nuit —, s'allongèrent et s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Il commença à faire le rêve de Dallas, mais il dut parler dans son sommeil, car il entendit la jeune femme qui disait : « Non, non ! Vous êtes ici, avec moi, c'est Lilly », tandis qu'une main lui ébouriffait les cheveux et lui caressait le visage ; il rêva ensuite qu'il lui faisait l'amour avec beaucoup de tendresse et de passion.

En fait, ce n'était pas un rêve.

Tard, le lendemain matin, devant le terminal de United Airlines, à l'aéroport de Los Angeles, Horrigan empoignait son sac de toile sur le siège arrière d'une Plymouth Reliant banalisée des Services secrets.

Il consulta sa montre, se pencha à la portière et demanda : « Au fait, vous n'auriez pas le numéro du bureau de la boutique, à San Diego ? »

L'agent Chavez, qui avait fait office de chauffeur pour son collègue, eut un sourire enfantin et répondit : « Mais si ! Ukulélé... »

Horrigan eut un moment d'incompréhension. « Ukulélé ? Qu'est-ce que vous racontez ? Vous êtes bien trop jeune pour vous souvenir d'Arthur Godfrey. »

Le regard brillant, Chavez lui expliqua, avec un mélange de gêne et d'orgueil, que c'était un moyen mnémotechnique qu'il avait appris à l'armée.

« C'est une excellente méthode pour se souvenir des numéros : un mot de sept lettres fait à partir de sept chiffres. Il suffit d'appuyer sur U-K-E-L-E-L-E.

— Vous l'épelez de travers, observa Horrigan ; c'est U-K-U...

— Peut-être bien, admit l'agent avec un haussement d'épaules, mais pour faire le bon numéro il suffit de mettre un E. On se le rappelle plus facilement. »

Horrigan eut un sourire fatigué. « Puisque vous le dites... merci de m'avoir conduit ! »

A l'intérieur de l'aéroport, traînant son sac de voyage pesant et encombrant, il marmonna : « Ukulélé... » d'un ton légèrement amusé. En chemin, il fit un arrêt dans une cabine téléphonique pour prendre contact avec l'antenne de San Diego. Il commença par faire le code de la ville, puis tapa le U, le K et s'interrompit, réfléchissant à l'orthographe exacte.

Il raccrocha, sortit son calepin pour y écrire UKÉLÉLÉ ; la page qu'il utilisa était encore couverte de griffonnages qu'il avait faits pour essayer de décrypter le SW SKELLUM LA, la phrase sibylline elle-même figurant en majuscules, au milieu.

« Hé... »

Il y avait sept lettres dans le mot *skellum*. Si LA signifiait Los Angeles...

Il appuya sur les touches des lettres formant S-K-E-L-L-U-M et se mit à tapoter anxieusement le calepin du bout de son crayon, tandis que retentissait la sonnerie à l'autre bout du fil.

Finalement, une voix féminine et professionnelle lui répondit : « Southwest Bank. »

Sur le calepin, il encercla sw.

*Southwest*. Ça collait.



« Puis-je vous aider ? reprit la voix.

— Vous l'avez déjà fait, répondit Horrigan. Quelle est votre adresse ? »

Tandis qu'il se précipitait vers la sortie, il aperçut, sur l'écran de télé d'un petit salon, le Président qui descendait d'Air Force One, encadré d'agents parmi lesquels il reconnut Bill Watts et Matt Wilder. Le temps ne s'écoulait pas, il volait. Tout comme Horrigan.

Dans sa chambre, au vingtième étage de l'hôtel Bonaventure, Mitch Leary, installé au bord de son lit, dévissa soigneusement la pointe métallique de sa patte de lapin porte-bonheur, c'est-à-dire l'élément portant les clefs, révélant ainsi deux parties creuses.

Dans les trous, il introduisit deux cartouches de neuf millimètres. Puis, fredonnant tranquillement l'air des Beatles qu'il préférait, il revissa le capuchon en faisant danser les clefs ; les cartouches se trouvaient bien à l'abri, parfaitement dissimulées.

« Je suis désolée », lui dit la jolie jeune femme de l'accueil, qui, avec son abondante crinière blonde et ses énormes boucles d'oreilles en or, obligeait Horrigan à se tordre le cou pour voir quelque chose sur l'écran où apparaissait la liste des titulaires de comptes. « Je n'ai personne sous les noms que vous m'avez donnés. »

Il lui avait fait commencer ses recherches en partant de « Mitch Leary » et de plusieurs varia-

tions sur ce nom, y ajoutant les pseudonymes fournis par la CIA.

De l'autre côté du comptoir vitré, plusieurs autres employés, surtout des femmes, s'étaient regroupés autour de la jeune blonde et de son écran ; ils se passaient les photos que Horrigan leur avait communiquées — celles de Leary, modifiées par ordinateur.

Horrigan se tourna vers eux ; ils murmuraient des commentaires, haussaient les épaules et secouaient négativement la tête.

« Essayez de l'imaginer sous un déguisement, leur proposa le policier. Avec un chapeau, une perruque, une moustache, par exemple. »

La jeune femme qui manipulait l'ordinateur, dont le nom était Marge, avait déjà étudié les photos.

« Je suis sûre de ne l'avoir jamais vu, observa-t-elle, mais il faut dire que ça ne fait que deux semaines que je travaille ici.

— Qui était responsable des ouvertures de comptes, avant vous ? »

Derrière lui, le murmure cessa, aussi soudainement que si l'on avait appuyé sur un interrupteur, Horrigan se tourna et vit tout le monde les yeux baissés, la mine longue. Pour une raison qui lui échappait, la question venait de jeter une note funèbre.

« Quelque chose ne va pas ? Qui donc était responsable de l'ouverture des nouveaux comptes, avant Marge ? »

Une brunette rebondie, au maquillage un peu

trop voyant, s'avança d'un pas pour parler. « Pam. C'était Pam Magnus.

— Et où puis-je la trouver ?

— Elle... elle est partie.

— Partie ?

— Elle a été... tuée. »

Stupéfait, Horrigan s'avança et posa une main sur le bras de la jeune femme, dont les yeux s'emplissaient de larmes. « Vous voulez dire assassinée ? »

La brunette acquiesça, l'expression douloureuse, et eut un regard en direction d'une photo posée près du guichet où elle officiait ; on y voyait une blonde, elle aussi un peu trop rondelette, en train de patiner, exhibant un sourire radieux. Une belle femme.

« C'est elle ? »

La brunette en larmes acquiesça de nouveau.

Horrigan alla prendre la photo encadrée pour l'examiner de plus près ; Pam Magnus portait un sweat-shirt orné d'un énorme « M » avec des fioritures.

« M »... N'était-ce pas le symbole de l'équipe des Minnesota Twins ?

Il se sentit pâlir. « Pam Magnus n'était-elle pas du Minnesota ? »

L'employée en pleurs acquiesça encore.

*D'autres encore meurent simplement parce qu'elles sont nées à Minneapolis.*

« D'où, exactement ? »

Toujours tranquillement assis sur le bord de son lit, Leary, dans sa chambre du Bonaventure, insérait les pièces démontées de l'automatique en résine composite dans les poches cousues à l'intérieur de la large ceinture de tissu qu'il porterait ce soir, avec son smoking.

Puis il alla s'installer sur une chaise, auprès de la fenêtre, tendu et pourtant calme, les yeux perdus sur le paysage urbain de Los Angeles, sur les toits des immeubles où se dissimulaient les tireurs d'élite de la police. Il sourit.

« Pour ce à quoi vous allez servir... », murmura-t-il.

Tandis que Marge parcourait les fichiers de son ordinateur, Horrigan passa un coup de fil.

« Lilly, expliqua-t-il, j'ai pu avoir le détective de la Criminelle qui s'est occupé de l'affaire... il m'a dit que la fille... les deux filles, en fait, elle habitait avec une amie... ont été tuées par un type qui connaissait les techniques de commando.

— Les techniques de commando ?

— Il leur a tordu le cou en un tournemain. Nuque brisée. »

Marge leva les yeux de l'écran un bref instant et déglutit. Sa collègue en larmes ne put entendre : elle était dans un tel état qu'on venait de la renvoyer chez elle.

« Le Président ne veut pas entendre parler d'annuler le dîner de ce soir », dit Lilly en élevant la voix pour lutter contre le vacarme qui régnait dans le

“ lobby ” de l’hôtel ; le téléphone cellulaire crachait. « A moins que nous ne prouvions que Leary est sur place, rien ne fera changer d’avis Sargent non plus.

— Quand le Président sera mort, on aura une belle preuve.

— Vous *devez* aller à San Diego, Frank ! Aussi bien pour vous que pour moi. Votre Leary, nous sommes prêts à l’accueillir. Et si jamais Sargent apprend que vous êtes encore à Los Angeles...

— Écoutez, Lilly, je vous aime tendrement, mais je vais raccrocher.

— Frank ! »

Il coupa la communication et se tourna vers Marge. « Nous savons à quelle date Pam a cessé de travailler. Nous n’avons qu’à commencer par celle-ci et remonter dans le temps. »

Marge secoua négativement la tête. « Le problème, agent Horrigan, est que nous n’enregistrons pas les nouveaux comptes en fonction de leur date d’ouverture.

— Comment procédez-vous ?

— Par le nom ou le numéro, répondit-elle avec un haussement d’épaules. La recherche va prendre un certain temps. »

Il lui posa la main sur l’épaule et lui sourit doucement. « Ce que je vais dire risque de vous paraître grandiloquent, Marge, mais à la vérité, la vie de votre Président en dépend. »

Elle acquiesça, la mine sérieuse.

« Je vous demande de m’envoyer la liste par fax aussi vite que possible, ajouta-t-il en griffonnant



sur un bloc le numéro de fax des Services secrets à l'hôtel Bonaventure.

— Vous l'aurez, répondit-elle. Même si je n'ai pas voté pour lui. »

Le crépuscule s'annonçait.

Depuis la fenêtre de sa chambre, Leary voyait des policiers, grands comme des soldats de plomb, qui installaient des barricades miniatures en bas dans la rue. Tout autour de l'hôtel on avait fait le vide : plus de passants sur les trottoirs, plus de véhicules sur les chaussées. Mis à part les soldats de plomb, cette partie de la ville était devenue un terrain de jeu désert.

Puis, imposant et majestueux, il arriva : le cortège présidentiel, oriflammes volant au bout des antennes des nombreux véhicules. Il en avait compté cinquante en regardant la télé. Il était bien triste que, pour des raisons de sécurité, le Président n'ait pas eu droit aux acclamations de la foule tout au long du trajet.

Le Président, cependant, avait au moins un spectateur, non ? Un spectateur important, qui le regardait arriver d'une fenêtre haut perchée. Qui donc, au fond, était plus important pour lui, en cet instant, que son futur assassin ? Leary n'était-il pas l'homme qui allait l'accompagner, les mains couvertes de son sang, dans les pages de l'histoire ?

Il vérifia sa tenue dans la psyché. Son smoking était parfait ; la large ceinture de tissu, avec son précieux contenu, semblait faite pour retenir la

bedaine naissante qu'il s'était taillée en se bourrant de pâtes depuis quelques semaines. Il poussa un soupir de satisfaction.

Il n'allait pas tarder à faire nuit.

La circulation, sur la voie rapide de Santa Monica, était pratiquement paralysée. A l'arrière du taxi, Horrigan avait ouvert son revolver et en vérifiait le chargement.

« Passez sur le bas-côté, dit-il à son chauffeur hispano. Et foncez comme si vous aviez le diable aux trousses.

— Je n'ai pas le droit de faire ça, monsieur, objecta l'homme.

— Faites ce que je vous dis ! » répliqua-t-il sèchement.

Le chauffeur dut sans doute voir l'arme entre les mains du policier lorsqu'il donna un coup d'œil dans son rétroviseur, car il changea d'avis, s'engagea sur l'accotement et appuya sur l'accélérateur, faisant voler poussière et gravillons.

Horrigan rengaina son revolver et boucla sa ceinture de sécurité.

Il ne pouvait pas être en retard.

Le spectacle, c'était lui.

Lorsque la limousine présidentielle vint s'arrêter devant l'hôtel Bonaventure, Lilly Raines, habillée d'un tailleur pantalon rappelant un smoking et d'une blouse de soie blanche avec un foulard noir autour du cou faisant office de cravate, l'attendait au bord du trottoir.

« Poste de commandement Raines, murmura-t-elle dans son micro de manchette. Arrivée. »

Les agents qui avaient couru le long de la limousine formaient maintenant une barrière humaine autour du véhicule, le bout de leurs doigts s'effleurant ; également en smoking, Bill Watts sauta du siège avant pour aller ouvrir la portière du Président.

Celui-ci sourit et salua la petite foule (dûment contrôlée) ainsi que les caméras de télé se disputant le meilleur angle. Les appareils-photo de la presse écrite crépitèrent et ronronnèrent. Puis Lilly entraîna le Président — que Bill Watts suivait comme son ombre — sur le tapis rouge que l'on avait déroulé devant l'entrée. En chemin, Peter Riggs, président du Fonds pour la Victoire de

Californie, le directeur de l'hôtel et divers personnages officiels (tous portant l'obligatoire badge nominal de couleur jaune) saluèrent leur grand homme avec un enthousiasme débordant.

D'autres véhicules arrivaient ; il en descendait la suite du Président, à commencer par Harry Sargent ; suivait un attaché militaire, puis le secrétaire de presse de la Maison-Blanche, le capitaine de frégate de la Marine auquel était confié le portedocuments dans lequel se trouvaient les codes pouvant déclencher le cataclysme nucléaire, et bien entendu le médecin du Président avec sa sacoche noire, ainsi que Matt Wilder et d'autres agents.

Tout était sous contrôle, tout se passait sans anicroche, tandis que Lilly ouvrait la marche.

*Jusqu'ici, tout baigne*, pensa-t-elle. Mais elle avait beau souhaiter que Horrigan soit en route pour San Diego, dans le tréfonds d'elle-même, elle ne pouvait s'empêcher de regretter de ne pas l'avoir à ses côtés.

Au deuxième étage de l'hôtel, devant les portes qui donnaient sur la salle de bal « Catalina », des hommes en smoking et des femmes en robe de soirée attendaient de passer dans le cadre d'un détecteur de métal semblable à ceux des aéroports, sous le regard inquisiteur d'agents des Services secrets, eux-mêmes en tenue de soirée. Aucun de ces personnages, loyaux partisans dont certains avaient largement contribué à la campagne présidentielle, ne semblait se formaliser de devoir subir

cette contrainte ; au contraire, cela ne faisait qu'ajouter à leur excitation. Le bruit de verres s'entrechoquant, le bourdonnement des conversations, l'écho des premiers rires leur parvenaient de la salle.

Parmi les amis fortunés ayant donné un petit coup de main au Président se trouvait Mitch Leary, portant au revers de son smoking le badge — vert celui-ci — le désignant comme l'un des honorables et insoupçonnables invités. Remontant ses lunettes sur son nez, il passa tranquillement devant un agent de type hispano qui feuilletait une pile de photos maintenues par une pince sur une planchette.

*Cherchez-les donc, vos cinglés de potentiels*, pensa-t-il avec un sourire intérieur, sachant très bien que si sa photo se trouvait au milieu, elle ne ressemblerait pas à son incarnation actuelle — James Carney.

Leary prit place dans la file à côté du P-DG de l'entreprise de logiciels qu'il avait rencontré la veille ; s'il n'était plus ivre, l'homme n'en était pas moins dans tous ses états, sur un petit nuage, à la seule idée de rencontrer le Président.

« Je suis excité comme un gosse, confia-t-il.

— Oh, c'est une soirée dont on se souviendra », répondit Leary.

Le P-DG déclencha la sonnerie du détecteur de métal ; il partit d'un rire nerveux, fit marche arrière, posa ses clefs sur le plateau que lui tendait l'agent et essaya de nouveau ; tout se passa bien.

Lorsque Leary s'engagea à son tour dans le portique, la sonnerie retentit de nouveau. Il retira



son porte-clefs avec patte de lapin porte-bonheur, le laissa tomber bruyamment dans le plateau que l'agent présentait comme un enfant de chœur présente son escarcelle après la messe. A l'essai suivant, Leary franchit l'obstacle sans encombre ; l'agent lui rendit son trousseau de clefs et c'est ainsi que « James Carney » entra dans la vaste salle flanquée de candélabres et de girandoles, élégamment disposée en vue du banquet.

Un drapeau américain était déployé sur le mur, derrière le dais ; le podium portait le sceau de la présidence. Le chef de l'État allait se trouver en face d'une mer de tables rondes, couvertes de nappes blanches, d'argenterie, de porcelaine et de cristal, ayant chacune au centre un chemin de table de fleurs rouges, blanches et bleues. Des serveurs en uniforme circulaient avec des plateaux chargés de verres, dans lesquels pétillait du champagne. Près d'une petite piste de danse, un orchestre en smoking jouait un pot-pourri — version pour supermarché de thèmes des Beatles.

*Je me demande s'ils acceptent de jouer des airs à la demande, s'interrogea-t-il.*

Après avoir trouvé sa place, marquée d'un bristol à son nom d'emprunt, il s'installa à la table, voisine de l'allée que le Président, sans aucun doute, allait emprunter pour rejoindre le podium. Parfait.

*Merci, mon bon monsieur Riggs. Ces contributions à la campagne ont été de l'argent bien dépensé...*

Pendant que la salle continuait de se remplir,

Leary commença à récupérer les pièces du revolver qu'il avait disséminées dans sa ceinture. Ses mains allaient et venaient, habiles et précises, sous la nappe ; il s'était longuement entraîné à cet exercice, et cela payait, maintenant : on aurait dit qu'il se tenait les bras ballants, et rien ne trahissait les mouvements rapides et délicats que faisaient ses mains sous la table.

« Mesdames et messieurs ! fit soudain une voix retentissante, si bien que Leary faillit en lâcher l'arme qu'il avait presque fini d'assembler. Le Président des États-Unis ! »

La salle se leva comme un seul homme et éclata en applaudissements enthousiastes ; Leary mit en place, dans un claquement, les derniers éléments de son revolver et n'eut un retard que de quelques secondes. Il glissa l'arme assemblée entre ses genoux, se leva et se mit à applaudir avec frénésie, au comble de l'excitation à l'idée de se trouver aussi près de sa future victime.

L'orchestre avait attaqué une version sirupeuse et quelque peu tremblotante de *Hail to the Chief*, mais c'est à peine si on l'entendait, tant était assourdissant le vacarme des sifflets, des applaudissements, des trépignements de pieds — cette assemblée de personnages tellement distingués s'était presque instantanément transformée en une populace amicale mais tapageuse.

Les acclamations se poursuivirent longtemps puis moururent progressivement ; les gens se rassirent — Leary comme les autres — tandis que le Président, ce bon vieux Pete Riggs à sa droite,

remontait l'allée en direction du podium, s'arrêtant à tout instant pour serrer les mains de ses fidèles (et riches) supporters.

Plus on avait donné, plus l'arrêt se prolongeait.

Et Leary avait suffisamment dépensé pour avoir droit à une longue présentation et à une poignée de main cordiale — Pete Riggs y veillerait...

Il se mit à tripoter son porte-bonheur ; il avait conservé son calme, jusqu'ici, mais il commençait à avoir le cœur qui battait de plus en plus fort et l'adrénaline, dans ses veines, coulait à flots.

Le Président et Riggs étaient suivis du chef de cabinet de la Maison Blanche, Harry Sargent, et d'un certain nombre de personnes que Leary ne connaissait pas, parmi lesquelles un capitaine de frégate. Il y avait bien entendu l'escorte habituelle d'agents des Services secrets — y compris la poulette blondasse de Horrigan —, mais ils ne paraissaient pas particulièrement sur les dents. Ils avaient la garde basse, constata Leary avec plaisir et soulagement ; ils ressentaient moins la nécessité d'une protection, au milieu d'une compagnie aussi sélecte.

Il dévissa la pointe de métal de son porte-clefs, fit tomber les cartouches dans le creux de sa main — mais l'une d'elles lui échappa et alla rebondir sur le sol !

*Reste calme, garde ton sang-froid, se dit-il.*

Le Président, Riggs à ses côtés, arrivait droit sur lui. Il fit tomber sa serviette, se pencha pour la ramasser, cueillant la cartouche au passage ; personne ne remarqua rien : tous les yeux étaient tournés vers la vedette de la soirée.

A deux tables de celle de Leary, Riggs présentait au Président l'un des gros lards qui avaient pris une cuite la veille, dans le bar pivotant du toit, le genre de citoyen bon patriote à offrir un billet de cent dollars à une serveuse pour qu'elle lui fasse un pompier. Hourra pour les anciens combattants ! Sous la table, Leary introduisit la première cartouche dans l'arme ; d'au-dessus de la table, ses mouvements ne se remarquaient absolument pas. Puis il mit la deuxième en place.

Un bruit anormal attira l'attention de l'assassin.

*Horrigan !*

L'agent venait de remonter l'allée, derrière le Président, et discutait frénétiquement avec plusieurs agents, y compris sa salope blondasse. Leary ricana intérieurement. *Trop tard, mon vieux, trop tard.*

Il referma la chambre de l'arme et drapa la main qui la tenait dans sa serviette de table. Le Président et Riggs se rapprochaient, souriant.

« James Carney » se leva, le visage pétrifié, tendant une main dissimulée.

Lorsque Horrigan était entré en trombe dans le « lobby » du Bonaventure, il était hors d'haleine, trempé de sueur et boutonnait son col de chemise d'une seule main, l'autre portant encore son sac de voyage.

« Attrapez-moi ça ! » cria-t-il à Robert Stermer, qui se trouvait de garde au comptoir des chasseurs — sur quoi il lui lança le sac de toile.

Stermer ouvrit de grands yeux, mais se contenta de répondre un « Oui, monsieur ! » empressé.

Le policier fonça ensuite à travers l'immense « lobby », passant devant des agents qui le reconnaissaient tous, pour bondir sur l'escalator qui conduisait au deuxième étage — à la salle de bal « Catalina ».

Il aurait escaladé l'escalier mécanique quatre à quatre, si un Hispano en smoking ne lui avait pas bloqué le passage. Il se rendit soudain compte qu'il s'agissait de Chavez qui, tout en montant, consultait des documents attachés à une planchette.

Horrigan le frappa légèrement à l'épaule. « Vous n'avez pas reçu un fax pour moi ? »

— Frank ! s'exclama Chavez en écarquillant les yeux. Vous perdez la tête, ou quoi ? Qu'est-ce que vous fichez ici ? Watts va avoir une attaque si jamais...

— Je vous ai demandé si vous n'aviez pas reçu un putain de fax pour moi ! »

Ils quittèrent l'escalator pour le hall du deuxième étage, où d'autres agents en smoking montaient la garde.

« Oui, il y en a un qui est arrivé il y a quelques minutes. (Chavez indiqua la première feuille accrochée à son support.) J'allais justement l'apporter à l'agent Raines... »

— Donnez. »

En fait, Horrigan ne lui laissa pas le temps de le faire, arrachant la planchette des mains de Chavez.

Celui-ci secouait la tête, incrédule. « Bon Dieu, Frank, vous perdez vraiment les pédales ! »



— Où se trouve le Président ? » demanda le policier, tout en parcourant la liste du bout du doigt et des yeux ; elle comprenait une douzaine de nouveaux comptes, tous ouverts par Pam Magnus à la Southwest Bank de Santa Monica, le dernier jour où elle y avait travaillé.

« Il est dans la salle de bal. Ça ne va pas tarder à commencer. »

Horrigan partit dans cette direction, sans quitter la liste des yeux, puis il s'arrêta — tout se bloqua : ses yeux, son index, ses pieds. Chavez faillit lui rentrer dedans.

« Microspan Corporation... James Carney, lut-il. Vous avez la liste des invités là-dessus ?

— Bien entendu.

— Montrez-moi ça. »

Horrigan la prit, parcourut les noms des personnes ayant contribué à la campagne présidentielle et s'arrêta à « James Carney, Microspan Corporation ».

« Ce salopard est ici », dit-il à Chavez. Il fonça immédiatement sous le portique du détecteur de métal — son revolver déclencha l'alarme —, entra dans la salle de bal, s'engagea dans l'allée en direction du Président qui, au milieu d'agents et d'autres personnes, avançait lentement vers le podium, serrant des mains, adressant des sourires cordiaux...

Harry Sargent s'était tourné pour voir à quoi rimait tout ce remue-ménage ; il fronça les sourcils en reconnaissant Horrigan et demanda à Bill Watts : « Mais qu'est-ce qu'il fout ici ?

— Je ne sais pas », répondit Watts en se portant à la hauteur de Horrigan pour lui barrer le passage, comme un gardien de péage. Lilly arriva précipitamment, elle aussi. Il eut le temps de se demander si son air inquiet avait pour objet le Président ou lui-même.

« Mais qui vous a donné la permission..., commença Watts.

— Leary est dans cette salle ! le coupa Horrigan. Sous le nom de James Carney... il fait partie des donateurs de la campagne !

— Vous ne faites pas partie de l'équipe qui... »

Horrigan saisit Watts par le revers de son smoking. « Trouvez-moi un plan nominal des places ! »

Watts était peut-être un enfoiré, mais il n'était pas idiot. Horrigan se rendit compte qu'il venait de se faire comprendre ; l'agent acquiesça et adressa un signe à l'un de ses hommes.

En attendant, Horrigan passa devant le groupe présidentiel et alla se placer au fond de la salle, le dos à l'estrade ; de là, il avait une vue générale de l'immense salle de banquet et il se mit à parcourir les visages — mais il y en avait tellement, et il disposait de si peu de temps !

*Mais bordel, où était donc cette foutue liste nominale des places ?*

Cet imbécile de Pete Riggs entraînait le Président vers la table suivante ; le groupe de donateurs qui l'occupait se leva. Celui qui se trouvait le plus près du Président était un homme

bronzé, genre grand industriel distingué, avec des lunettes, un début de brioche et...

*Pourquoi ne souriait-il pas ?*

Tout le monde, absolument tout le monde souriait, dans cette espèce de hall de gare, alors que ce type avait une expression tendue, une serviette sur la main...

« L'arme ! » hurla Horrigan.

Mais, avec le brouhaha qui régnait dans la salle, il ne provoqua aucune réaction immédiate. Il vit bien les autres agents réagir, mais de manière hésitante — Wilder, Lilly, Watts jetant des coups d'œil à droite et à gauche, ne remarquant rien...

Le Président ne l'avait apparemment pas entendu et tendait la main à Leary, souriant, alors qu'il n'était qu'à quelques mètres à peine de l'homme qui était venu pour le tuer.

Jamais Horrigan n'avait couru aussi vite. Personne, peut-être, n'avait jamais couru aussi vite.

Il courut donc, vola comme un bon Dieu de Superman, bondissant devant le Président au moment où Leary faisait feu ; la serviette s'enflamma, on entraîna vivement le Président et la balle atteignit Horrigan en pleine poitrine.

Il s'effondra.

Les cris et les hurlements de la foule des invités élégants, qui, oubliant toute dignité, se précipitaient sous les tables ou vers les sorties, accompagnèrent en fond sonore la réaction, prompte comme l'éclair, de Watts, Wilder et cinq autres agents : le Président se retrouva entouré d'un mur humain. Les agents des Services secrets, déguisés en serveurs ou serveuses, furent soudain partout ; des revolvers surgissaient de dessous les vestons, des pistolets-mitrailleurs de sacs de nylon ou de portedocuments ; certains aboyaient des informations dans leur micro de manchette afin d'alerter tout le monde, à l'extérieur de la salle de banquet, de la présence du fou en smoking.

L'homme qui voulait assassiner le Président renversa la table la plus proche de lui, dans un grand vacarme cacophonique de porcelaine et d'argenterie, ce qui empêcha Lilly Raines de l'ajuster proprement.

Watts et Wilder avaient pris le Président chacun sous un bras et fondaient, ne le laissant même pas toucher le plancher des pieds, au milieu d'une

construction mouvante, un wigwam vivant, constitué des corps des agents, prêts à donner leur vie pour l'homme qu'ils protégeaient. Ils s'engouffrèrent ainsi dans la cuisine, d'où ils empruntèrent un ascenseur de service qui les conduisit au sous-sol ; là, le groupe se précipita vers la limousine, auprès de laquelle un policier armé montait la garde, et Watts projeta littéralement le Président sur le siège arrière.

« Dites-moi », fit ce dernier, hors d'haleine, s'adressant à Watts encore collé contre lui ; les deux hommes transpiraient comme s'ils se trouvaient dans un sauna et non dans une voiture climatisée. « Dites-moi, cet agent qui m'a sauvé la vie... quel était son nom ? »

La limousine présidentielle sortit en trombe du garage de l'hôtel, avec dans son sillage la voiture suiveuse et deux véhicules de police roulant pratiquement pare-chocs contre pare-chocs.

« Il s'appelait Frank Horrigan, Sir, répondit Watts. Un agent comme on n'en fait plus. »

Horrigan avait presque complètement perdu conscience sous l'impact de la balle de neuf millimètres ; il était allongé sur la moquette, de côté, lorsqu'une main le saisit, le remit énergiquement sur ses pieds, déchira le devant de sa chemise et révéla le gilet pare-balles en Kevlar qui venait de lui sauver la vie. S'il n'avait pas pris le temps de l'enfiler, dans le taxi, il serait maintenant un homme mort, et non simplement sonné...



Le tintamarre qui régnait dans la salle lui carillonnait dans les oreilles ; il s'efforçait de rester debout et se demandait qui avait bien pu lui venir en aide, lorsqu'une main vint arracher le revolver resté dans son étui d'épaule : il comprit alors que celui qui l'avait relevé n'avait nullement cherché à l'aider.

C'était Leary, qui se servait de lui comme d'un bouclier humain et appuyait contre sa gorge le canon du revolver qu'il venait de prendre au policier.

« Reculez ! hurlait Leary. Éloignez-vous ! »

Il avait l'impression de voir la salle tourner, les visages, des visages déformés, défilant devant lui comme dans un brouillard, tandis que Leary l'entraînait à reculons pour aller s'adosser à un mur.

Horrigan accommoda son regard sur l'un de ces visages : c'était celui de Lilly, ravissant malgré son expression torturée ; elle et ses collègues braquaient tous leur arme sur Leary, mais personne n'osait tirer.

« Je lui fais exploser la tête ! hurlait Leary. Que Dieu tout-puissant me vienne en aide ! »

Le policier respira lentement et profondément, en dépit de la douleur qu'il sentait monter de ses côtes — simplement contusionnées, ou bien cassées ? Il reprenait progressivement ses esprits ; son étourdissement se dissipa tandis que le canon de son propre .38 s'enfonçait un peu plus dans sa gorge et que le bras gauche de Leary venait l'enserrer d'une étrange

étrainte, tenant encore le revolver trapu couleur crème.

Harry Sargent, une main appuyée contre le devant de son smoking trempé de sueur, respirait rapidement — comme s'il s'hyperventilait ; ses yeux aux cernes noirs restaient fixés sur Horrigan avec une expression de regret dont la sincérité était évidente. Un agent vint le chercher et l'entraîna hors de la ligne de tir.

Lilly et les autres agents, l'arme à la main, se rapprochaient peu à peu de Leary, comme des dompteurs convergeant avec précaution vers un lion qui se serait échappé. Mais cette fois-ci, c'était le lion qui tenait le fouet et l'escabeau...

Glissant le long du mur, Leary entraîna Horrigan vers l'entrée, sans jamais relâcher la pression du canon contre le cou de son otage. Puis, l'air d'un serveur devenu fou qui emploierait la manière forte pour conduire un client à sa place, il franchit la porte ; les deux hommes se retrouvèrent dans le hall du deuxième étage, plein d'agents et de policiers, mais où, également, se bousculaient les gens de la presse, cameramen et photographes jouant des coudes pour avoir le meilleur angle, celui qui leur vaudrait, peut-être, le prix Pulitzer.

Embusqués sur les paliers du quatrième étage — le hall du second donnait directement sur le vaste « lobby » — se trouvaient plusieurs tireurs d'élite ; si Horrigan les remarqua, Leary les vit aussi.

« C'est terminé pour toi, Mitch, dit Horrigan.

— La ferme ! répondit l'autre, enfonçant encore un peu le canon tout en le tirant de force vers les ascenseurs.

— Le Président est en sécurité, à l'heure actuelle ; il n'est même plus dans l'hôtel.

— La ferme, Frank ! »

Leary, tournant le dos aux cages d'ascenseur et toujours protégé par son bouclier humain, donna une claque au bouton de commande, violemment, comme s'il écrasait un gros insecte. Il paraissait effrayé par le bruit, les éclairs des flashes, la bousculade des équipes de télévision, Lilly criant ses ordres...

« Toi qui voulais devenir une vedette, réussit à dire Horrigan en dépit du mal qu'il avait à parler, te voilà servi ! Surtout, ne cligne pas des yeux ; ton heure de gloire est arrivée !

— Tu vas la fermer, enfin ! »

Horrigan aperçut un tireur d'élite au-dessus d'eux, se mettant en position ; il inclina la tête de côté pour dégager sa ligne de mire, mais Leary jeta un coup d'œil en l'air, comprit le geste et s'abrita derrière son prisonnier.

« C'est très vilain de faire ça, Frank. »

L'homme reprenait son sang-froid ; voilà qui était malsain.

Les portes d'un ascenseur s'ouvrirent sur une cabine vide et Leary y entra à reculons, sans cesser un instant d'enfoncer le canon du .38 dans le gras du cou de son bouclier humain.

A peine avaient-ils mis le pied à l'intérieur que la cabine, derrière eux, explosait sous le feu des

pistolets-mitrailleurs, réduisant les parois de verre en mille morceaux sur les quatre côtés ; Leary pivota sur lui-même pour s'abriter derrière son prisonnier. Aucune balle ne les atteignit, mais les éclats de verre se mirent à pleuvoir, touchant davantage Leary que Horrigan ; l'un d'eux, de grande taille, ouvrit même une estafilade dans la joue du tueur.

Sans relâcher un instant son attention, Leary se servit de son coude pour appuyer sur le bouton du vingtième étage. La cabine, réduite maintenant à des échardes de verre fichés dans le squelette métallique de sa cage, quitta le niveau du hall, passa dans le monde extérieur et commença à escalader le haut bâtiment avec ses nombreuses fenêtres formant miroir ; l'air était frisquet, et les lumières de la ville se déployaient à leurs pieds comme des monceaux de bijoux sur le velours de la nuit.

Leary libéra soudain Horrigan, le repoussant violemment contre ce qui restait de la paroi de la cabine ; le policier heurta la rambarde métallique et faillit passer par-dessus, ne se rattrapant qu'au dernier moment. Heureusement, il avait saisi le montant à un endroit d'où tout le verre était tombé ; quelques centimètres au-dessus, il se serait mis la main en lambeaux.

Du dos de sa main gauche, Leary enfonça le bouton d'arrêt d'urgence.

Avec une secousse, la cabine s'immobilisa.

La brutale interruption du mouvement ne fit qu'intensifier la douleur que Horrigan ressentait sur le côté et il se mit à respirer à petits coups

haletants, car plus il inspirait profondément, plus il avait mal. De la transpiration, voire même des larmes — il n'aurait pu jurer le contraire — lui dégouлинаient sur la figure.

En face de lui, appuyé contre le squelette métallique de l'ascenseur, Leary, dans son smoking froissé, avait également de la sueur qui lui coulait sur le visage, mêlée aussi, peut-être, à des larmes, mais en tout cas au sang qui sourdait de sa blessure à la joue. De sa main libre, il s'essuya, se couvrant les articulations de traînées rouges.

Il se mit à observer attentivement le policier.

Le vent sifflait dans les membrures de la cabine et faisait cliqueter les pans de vitrage encore en place. On aurait cru entendre la rumeur d'un coquillage, s'il n'y avait eu les sirènes des voitures de police et les cris qui montaient de la rue.

Mais tout cela se passait loin en dessous. Ici, dans ce qui restait de cette cabine d'ascenseur, face au fou qui le tenait sous la menace de son propre pistolet, Horrigan se sentit soudain étrangement calme.

En paix avec lui-même.

Reposé.

Il ne put cependant retenir une grimace de douleur et Leary lui demanda, sur un ton qui paraissait sincèrement inquiet : « Ça ne va pas, Frank ? »

Parler lui faisait mal, et tout son visage se plissa lorsqu'il répondit : « Pas très bien, pauvre crétin. Tu m'as pété trois ou quatre bon Dieu de côtes. »

Le petit rire qu'eut Leary s'harmonisait avec les



susurrements du vent ; les fragments de vitrage frissonnaient comme de la glace. « T'as encore des ressources, hein, Frank ? J'espère que tu te sens assez en forme pour jouer le round final... »

— La partie est déjà terminée, Mitch. Le Président est en sécurité.

— Mais pas toi. Ou bien je me trompe ? »

Enfermé dans son monde intérieur et coincé dans cet univers étroit, à la fois ouvert et clos, constitué par une armature de métal à demi brisée suspendue au-dessus de la ville, Leary paraissait tranquille, à l'aise, presque comme chez lui. Un sourire tordu aux lèvres, il se mit à genoux et déposa sur le plancher couvert de débris de verre l'arme couleur crème avec laquelle il avait ouvert le feu sur le Président. A environ cinquante centimètres de lui.

Puis, allongeant le bras, il plaça le .38 de Horrigan à une distance à peu près équivalente de l'agent. Il reprit ensuite sa position primitive et eut un geste en direction des deux armes, comme s'il invitait Horrigan à s'en emparer.

Le policier étudiait le revolver couleur crème.

« C'est toi qui as fabriqué ce truc ? Pas de métal, donc indétectable... technique de construction inspirée des modèles réduits... »

Leary acquiesça, non sans manifester une certaine fierté.

« Et comment as-tu fait passer les cartouches ? »

Nouveau sourire du tueur, qui plongea la main dans la poche de son pantalon et jeta ensuite le porte-clefs à patte de lapin à Horrigan. Celui-ci

l'attrapa, l'examina, dévissa le capuchon de métal et découvrit le logement réservé aux cartouches.

« Très astucieux.

— Merci, Frank. C'est un compliment qui me touche particulièrement, venant de ta part. Et toi ? Comment as-tu découvert James Carney ? »

Du coin de l'œil, Horrigan aperçut deux tireurs d'élite de la police de Los Angeles qui prenaient position sur un toit voisin. Il fallait continuer à monopoliser l'attention de Leary afin qu'ils puissent l'aligner dans leur collimateur.

Devenant tout à coup loquace, il répondit : « Grâce au numéro de téléphone, tout simplement — *skellum*. J'ai passé l'après-midi à la Southwest Bank pour retrouver le compte que tu avais ouvert.

— Ah, joli travail de détective.

— Surtout de la chance, dit Horrigan en agitant la patte de lapin porte-bonheur.

— Elle joue son rôle, Frank. La chance. Le destin. Kismet.

— Tu ne vas tout de même pas te mettre à chanter ? J'ai déjà l'estomac tout retourné, à cette altitude.

— Mais comment as-tu deviné que James Carney allait se retrouver parmi les gros donateurs de la campagne ? »

Horrigan esquissa un haussement d'épaules, mais l'interrompit aussitôt, rappelé à l'ordre par ses côtes endolories.

« Ton goût immodéré pour l'ironie, Mitch. Ta chanson préférée des Beatles. Tu as choisi de te

dissimuler parmi les amis du Président. Tu en as reçu plus qu'un petit coup de main, n'est-ce pas ?

— Nous avons joué une sacrée partie, tu ne trouves pas, Frank ? demanda Leary d'un ton affectueux, presque chaleureux. Je crois que personne ne nous estime comme nous nous estimons mutuellement tous les deux. »

Ce fut maintenant au tour du tueur d'apercevoir les tireurs d'élite du coin de l'œil ; il se tourna vers eux, levant les bras, montrant qu'il n'avait pas d'arme.

— Joli coup, commenta Horrigan. Ils ne vont pas tirer, du moins pour l'instant. »

Tenant les bras toujours levés, Leary répondit : « Exact. Ils doivent penser que je me rends.

— En quoi ils se trompent, non ?

— Tu le sais parfaitement, Frank. Tu me connais si bien ! »

Le tueur baissa les bras et fit face au policier.

« As-tu peur de mourir, Frank ?

— Non.

— Ou c'est admirable, ou c'est triste.

— A mon avis, les deux.

— Mais pourquoi ? N'as-tu aucune raison de vivre. Frank ?

— Si, ma fille.

— Pour ce que tu la vois...

— Le piano », ajouta-t-il après quelques instants de réflexion.

Leary secoua la tête. « Ça ne suffit pas.

— Comment peux-tu le savoir ? Joues-tu du piano ?

— Es-tu amoureux d'elle, Frank ?

— De qui ?

— Tu sais bien, Lilly Raines. Ton rancart du Mémorial Lincoln.

— C'est une question un peu trop personnelle, Mitch.

— Tout est très personnel, entre nous. Est-ce qu'elle donne un sens à ta vie ?

— C'est encore un peu tôt pour le dire. Mais je peux t'avouer, en revanche, ce qui donne un sens à ma vie, en cet instant précis.

— Et quoi donc, Frank ? »

Horrigan adressa au tueur le sourire le plus froid de sa panoplie — et il en avait plusieurs.

« T'avoir eu. »

La réplique laissa Leary quelques instants paralysé, puis il haussa les épaules et acquiesça.

« C'est bien, Frank. Je suis content pour toi. »

Horrigan évalua la position du .38 sur le sol et s'en rapprocha légèrement.

Leary en fit autant.

Tous deux se redressèrent et Leary se mit à chanter *With a Little Help from My Friends* — la deuxième plage sur le disque des Beatles. Il avait une voix mélancolique et étrangement tendre.

Lorsqu'il en arriva aux paroles « Que feriez-vous ? », Horrigan se jeta sur le revolver d'un mouvement vif, délibéré, aussi précis qu'il avait été soudain, et fit feu.

Au même moment, Leary plongea sur son arme bricolée maison, avec son unique cartouche, et les deux détonations retentirent simultanément —

double coup de tonnerre qui ébranla la nuit et fit dégringoler les pans de vitrage encore accrochés aux montants de la cabine.

Horrigan partit à reculons, touché en haut du bras gauche.

Mais Leary prit la balle en pleine poitrine — à peu près au même endroit où le policier avait arrêté celle destinée au Président — sauf que l'assassin ne portait pas de gilet pare-balles en Kevlar.

La puissance du coup de feu, tiré à bout portant, le rejeta en arrière, contre la rambarde qui ceinturait la cabine ; moulinant des bras, il s'accrocha un instant à un montant, puis le lâcha, réussissant finalement à s'agripper au bord du plancher, les doigts transpercés par les éclats de verre, mais s'agrippant tout de même.

Cette fois-ci, c'était Mitch Leary qui se trouvait suspendu haut au-dessus du vide.

Le revolver fumant encore à la main, Horrigan — ne sentant pas encore la douleur qui n'allait pas tarder à lui envahir l'épaule — alla se pencher au-dessus de son adversaire ; la souffrance lui tordait le visage et sa chemise blanche s'imbibait rapidement de sang, tant il déployait d'efforts pour maintenir sa prise...

Horrigan rangea son arme, se pencha et tendit une main.

En dépit de la douleur, Leary réussit à s'arracher une ultime esquisse de sourire, secoua la tête de manière presque imperceptible, déclinant l'offre ; ensuite, soit les forces lui firent défaut, soit il se laissa partir, car ses doigts lâchèrent prise et il



tomba, le visage tourné vers Horrigan, souriant doucement, devenant très vite de plus en plus petit pour l'œil du policier.

Leary s'écrasa, face tournée vers le ciel, sur les arcatures d'acier de la verrière qui constituait le toit du « lobby ».

Horrigan contempla un long moment le cadavre tordu d'un homme à l'esprit tordu, tandis que le vent sifflait entre les débris de verre qui l'entouraient dans la cage d'ascenseur voisine, une cabine arriva soudain à sa hauteur, avec à son bord Lilly Raines et deux agents des forces spéciales équipés d'armes automatiques.

Lilly appuya des deux mains contre la paroi de verre, faisant penser à l'épouse d'un détenu, un jour de visite à la prison. Elle avait sur le visage une expression où l'angoisse le disputait au soulagement — traduisant des sentiments auxquels il n'avait nulle peine à s'identifier...

Ils se regardèrent longtemps. Se sourient. Hochèrent la tête.

*Au diable l'ironie ! Qu'on me donne de l'amour tout le temps !* pensa-t-il.

Il appuya sur le bouton du rez-de-chaussée et, tandis qu'il descendait, les cheveux ébouriffés par le vent, il put voir une dernière fois, de près, toujours étalé sur le dos, Leary et son étrange sourire, puis l'ascenseur pénétra à l'intérieur du bâtiment, laissant derrière lui cette masse ensanglantée, ce gâchis que quelqu'un d'autre que Horrigan aurait à nettoyer.

Quand les portes s'ouvrirent sur le « lobby »,

c'est un Horrigan couvert de sang mais toujours solide qui s'avança, debout sur ses jambes, avant d'être tout de suite entouré par le personnel de l'équipe médicale, par ses collègues agents et par les flics. Il n'ignorait pas qu'il était en état de choc, mais de le savoir n'y changeait rien. La main d'un infirmier se posa sur lui pour le guider.

« On va vous aider à vous allonger, lui dit un jeune médecin avec un geste vers une civière qui attendait.

— J'espère que ce n'est pas encore un de vos gags stupides », maugréa-t-il.

Le crépitement des flashes, les cris, les sirènes, tout cela lui brouillait la vue et l'ouïe, et il se demanda s'il n'allait pas s'évanouir. Pendant que l'infirmier le conduisait jusqu'à la civière, il se trouva soudain en face d'un Harry Sargent tout sourire, un photographe dans son sillage.

*Petite opération photo*, pensa-t-il.

« Bon travail, lui dit chaleureusement le chef de cabinet, lui tendant la main avec enthousiasme. Le Président tient à vous faire savoir, par mon intermédiaire, que...

— Désolé si j'ai encore réagi trop démesurément », Harry, répondit Horrigan en ignorant la main tendue et le photographe, laissant l'équipe médicale l'allonger sur la civière.

Il s'évanouit presque aussitôt.

Quelques jours plus tard, Horrigan descendait d'un jet, le bras gauche en écharpe, et franchissait la porte des arrivées à l'aéroport Dulles de Washington, Lilly à sa droite. C'était elle qui portait leurs sacs de cabine. Ils étaient tous les deux en tenue décontractée — sweater et pantalon de survêtement — et ne s'attendaient ni à être pris d'assaut par la presse, ni à être aveuglés par les lumières violentes des projecteurs des équipes de télé, ni à subir le mitraillage de questions de la journaliste de KCOP, la même que celle qui avait assisté à la malencontreuse altercation avec le chasseur de l'hôtel Bonaventure.

« Agent Horrigan ? Pourquoi prenez-vous votre retraite à la veille même de ce qui devrait être votre plus grand triomphe ? »

Il s'arrêta pour répondre à la question. Pourquoi faire la fine bouche ? C'était *son* heure de gloire.

« J'ai le travail de bureau en horreur, déclara-t-il, et je suis trop âgé pour courir à côté d'une limousine ; et comme, grâce à vous, me voici célèbre, je

ne vaux plus rien pour les missions clandestines.

— Quels sont vos projets ? demanda un autre journaliste.

— Jouer du piano au bar du coin. Vivre de ma retraite jusqu'au jour où j'épouserai la personne qui est à mes côtés, et vivre alors à ses dépens !

— Avez-vous décidé d'une date, pour le mariage ?

— Information classée secret défense ! Et si les Services secrets savent faire quelque chose, c'est bien garder un secret. »

C'est tout ce qu'il leur dévoila.

Le couple retrouva Sam Campagna une fois qu'il se fut débarrassé de la presse. « Alors, Frank, comment vous sentez-vous ?

— J'ai connu pire. »

Le regard de Campagna pétillait. « Est-il exact que vous suivez mon conseil et que vous prenez votre retraite ?

— Et comment !

— Il vaudrait pourtant mieux attendre la semaine prochaine.

— Et pourquoi donc ?

— Le secrétaire au Trésor a quelques cadeaux d'adieu à vous faire : la médaille du Mérite des Services secrets et la récompense pour services exceptionnels du Département du Trésor. »

Lilly lui serra le bras droit ; il lui adressa un sourire de côté, auquel elle répondit par un regard rayonnant de joie — elle était fière de lui et le montrait. Ces deux récompenses étaient les honneurs les plus élevés auxquels on pouvait prétendre

dans les Services secrets. Sacré bouquet final, pour une carrière.

« Bon, et notre fichu Président ? bougonna Horrigan. C'est pas la vie du secrétaire au Trésor que j'ai sauvée, que je sache. »

Campagna sourit et eut un geste du pouce. « Il a fait envoyer sa limousine pour vous prendre.

— Parfait, répondit Horrigan sans se démonter. Vous savez que les transports publics ont toujours eu ma préférence. »

Il ne tarda pas à se retrouver assis sur la spacieuse banquette arrière de la grosse voiture, Lilly collée contre lui, une main sur sa cuisse.

« Que dirais-tu de faire la tournée des grands-ducs ? demanda-t-elle. On a déjà la voiture et le chauffeur...

— Excellente suggestion, ma chère, répondit-il dans son exécration de W. C. Fields. Mais j'aimerais me rafraîchir un peu auparavant. »

C'était la première fois que la jeune femme voyait l'appartement de Frank, et ce fut une véritable révélation. Du regard, elle fit lentement le tour de la salle de séjour, et quand il lui lança : « Fais comme chez toi », elle ne put que répondre : « Je ne suis pas sûre que ce soit possible. »

Elle l'aida à changer le pansement de sa blessure dans la salle de bains — pièce qui manquait furieusement aussi d'une touche féminine. Sinon d'une touche humaine.

« Ça ne sera pas toujours commode de vivre avec moi, observa-t-il.

— Oh, je crois que nous sommes compatibles.



— Comment peux-tu en être sûre ?

— Je connais les gens, répliqua-t-elle, avec un sourire malicieux. C'est pour ça qu'on me paie. »

Il se rhabilla, enfilant seul son pantalon, pendant qu'elle fouillait dans sa pile de compacts de jazz. Le répondeur sur la tablette du téléphone clignotait avec entêtement.

« Mets cet engin en marche, tu veux bien ? » lui demanda-t-il.

Elle rembobina la cassette et appuya sur le bouton « messages ». Une voix familière aux intonations doucereuses s'éleva.

« Salut, Frank ! »

Leary.

Horrigan boucla sa ceinture et revint dans la salle de séjour, les yeux plissés. Lilly se tenait toute droite, une main sur la bouche, le visage pétrifié.

« Au moment où vous écouterez ce message, Frank, notre partie sera terminée. Très vraisemblablement, le Président est mort. De même que moi. Est-ce vous qui m'avez tué, Frank ? Qui a gagné la partie ? Mais au fond, c'est sans importance... »

Lilly se leva et alla se réfugier dans les bras de Frank, qui lui tapota l'épaule, rassurant, et lui dit : « Aide-moi donc à enfiler ma chemise. Avec cette blessure à la con, j'ai besoin d'un petit coup de main... »

Pendant qu'elle s'exécutait, la voix de Leary poursuivait : « ... Entre amis, la question n'est pas de savoir qui a gagné et qui a perdu, mais comment on a joué la partie. Maintenant qu'elle est terminée, cependant, je m'inquiète pour vous, Frank. »

Horrigan noua lui-même sa cravate, mais il dut laisser Lilly serrer le nœud.

« Je m'inquiète, continuait la voix, à l'idée que sans moi dans votre existence, vous n'ayez plus de but dans la vie. Car il serait temps de vivre votre propre vie, Frank, mais en avez-vous encore une ? Comme c'est triste. »

« Restau chinois ? demanda-t-il.

— Absolument ! (Elle l'aida à enfiler son veston.) Après le dîner, je te propose de faire un petit arrêt sentimental...

— Avec joie. »

Leary n'avait pas fini. « Vous êtes un type bien, Frank. Et les types bien, les types comme vous et moi, autrement dit, sont destinés à suivre une route solitaire... »

« Va te faire foutre », grommela Horrigan. La cassette du répondeur défilait toujours quand ils quittèrent l'appartement, bras dessus, bras dessous.

Ils n'entendirent donc pas Leary qui ajoutait : « Tous mes meilleurs vœux, Frank. J'espère que, dans les années à venir, il vous arrivera de penser à moi, de temps en temps. Et que, lorsque cela vous arrivera, ce sera avec un peu de nostalgie. Adieu... et bonne chance. »

Après le dîner, ils allèrent donc s'asseoir sur les marches du Mémorial Lincoln ; ils s'adossèrent à une colonne, Frank passa son bras valide autour

des épaules de Lilly qui se pelotonna contre lui, la tête sur sa poitrine, et ils se réchauffèrent mutuellement.

La soirée, sur la capitale fédérale, était magnifique, mais le fond de l'air était tout de même un peu frais.



## *Pour services exceptionnels...*

Jamais je ne serais venu à bout de la rédaction de ce roman sans l'aide de ma femme, Barbara Collins, qui s'est chargée de réunir et synthétiser toute la documentation nécessaire. Mon fils Nate m'a également donné un sérieux coup de main, notamment en restant *hors* de mon collimateur.

Un certain nombre d'amis, un peu partout dans le pays, m'ont apporté une aide précieuse à un moment ou un autre : Richard Tracy, Barry Axler, Terry Beatty, Ann Fleener, Bill Mumy, Barb Lutz, Jan Grape. Je suis le seul responsable des éventuelles inexactitudes qui seraient présentes dans le texte.

[Parmi les ouvrages de référence que cite Collins, aucun n'existe en traduction, mais il mentionne cependant le *Guide Michelin de Washington*.]

Je tiens également à remercier mon éditeur, Elizabeth Beier, ainsi que mon agent littéraire, Dominick Abel — même si je n'ai pas toujours suivi ses conseils.



Et enfin, un grand merci à Jeff Maguire pour la qualité exceptionnelle de son scénario et à Clint Eastwood pour la source d'inspiration qu'il a été.

## *L'auteur*

Max Allan Collins a remporté par deux fois le « Shamus », récompense décernée par le Private Eye Writers of America pour le « meilleur roman ». Les deux ouvrages couronnés ont été *True Detective* (1983) et *Stolen Away* (1991). Il est également l'auteur d'une série historique sur Elliot Ness, saluée unanimement par la critique, et dont le dernier titre est *Murder by the Numbers* (1993).

Il a été le rédacteur de la bande dessinée *Dick Tracy* de 1977 à 1993 et est le co-créateur (avec le dessinateur Terry Beatty) du personnage de « Miss Tree ».

Pianiste et chanteur dans un groupe de rock dans les années soixante, il joue actuellement et enregistre avec les groupes Seduction of the Innocent et Crusin.

De nombreux romans policiers de Max Collins ont été traduits en français, notamment chez Gallimard, dans la collection Série Noire.



*La composition de cet ouvrage  
a été réalisée par l'Imprimerie BUSSIÈRE,  
l'impression et le brochage ont été effectués  
sur presse CAMERON dans les ateliers de B.C.A.,  
à Saint-Amand-Montrond (Cher),  
pour le compte des Éditions Albin Michel.*

*Achevé d'imprimer en septembre 1993.  
N° d'édition : 13320. N° d'impression : 93/556.  
Dépôt légal : septembre 1993.*







# **DANS LA LIGNE DE MIRE**

**1963** «Trois coups de feu ont été tirés sur le Président John F. Kennedy...»

**Il avait pour mission de protéger son pays. Mais au moment crucial, l'agent des Services secrets Frank Horrigan eut une fraction de seconde de retard.**

**1993** «Frank Horrigan ? J'ai lu des choses sur vous, j'ai vu beaucoup de photos. Vous étiez le garde du corps préféré de JFK, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui a bien pu vous arriver, le 22 novembre 1963 ?»

**Aujourd'hui, après des années passées à revivre chaque nuit le même cauchemar, Frank Horrigan se voit offrir une seconde chance.**

**Et cette fois, il sera prêt.**

**Le thriller le plus percutant  
de l'année.**

**Le nouveau film explosif  
de Clint Eastwood.**



9 782226 065391

ISBN 2-226-06539-3

98,00 F T T C